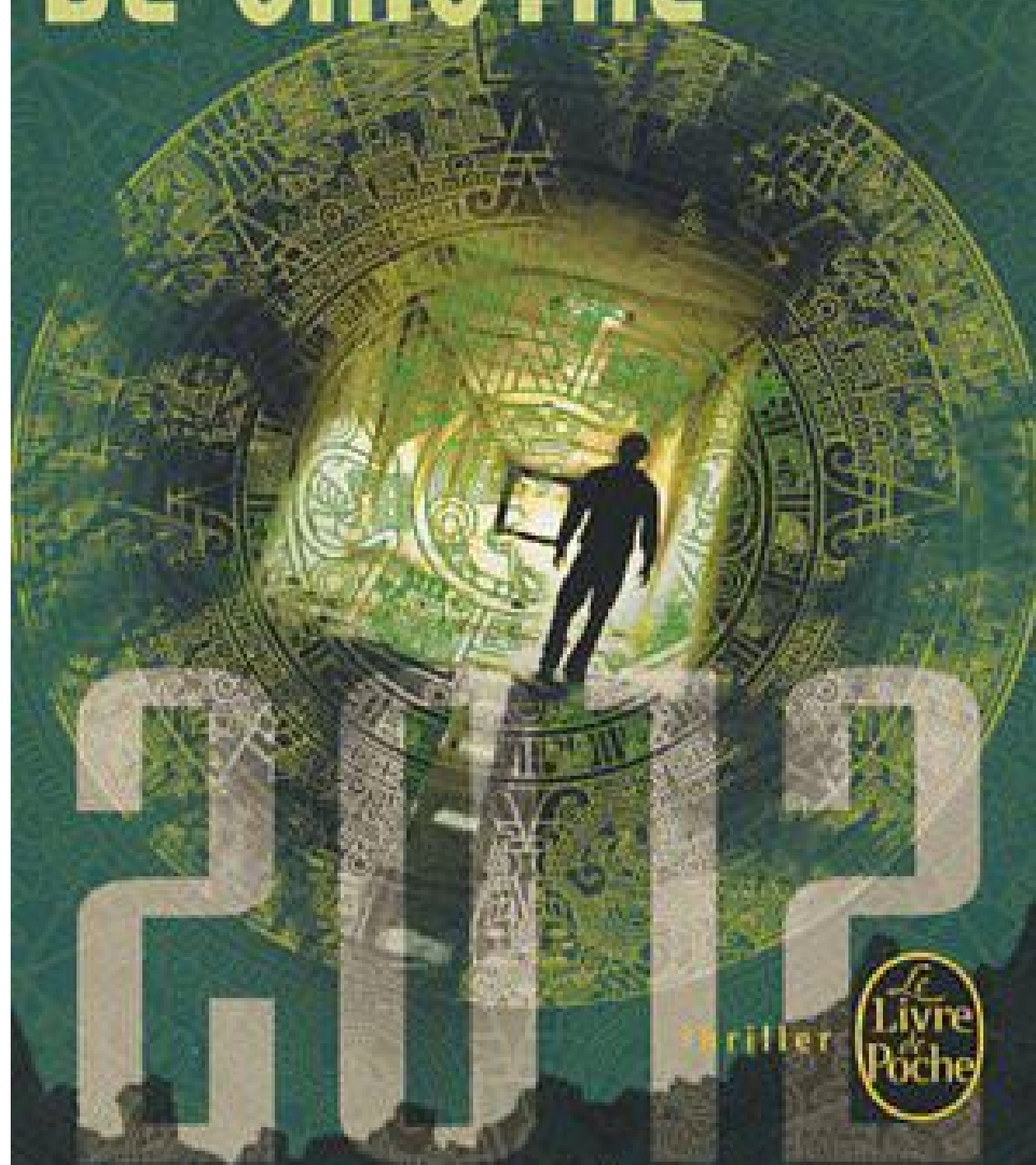


MANDA SCOTT

LA PROPHÉTIE DE CRISTAL



MANDA SCOTT



LA PROPHÉTIE DE CRISTAL

JC Lattès

La Prophétie de cristal

Manda Scott

Editions Jean-Claude Lattès

Prologue

Au Dr Barnabas Tythe, professeur associé, Balliol Collège, Oxford, écrit ce 13 juillet, en l'an de grâce 1556, salutations.

Mon cher ami, j'écris en hâte, et avec le regret de devoir m'en aller sans prendre congé de vous comme il se doit. Cambridge est infestée d'accusations d'hérésie. Le pauvre Thom Gillespie, dont le seul crime est d'avoir mis en doute l'usage d'un livre de prières pour soigner un poignet fracturé, est traduit en justice et risque de finir sur le bûcher.

Tous ceux d'entre nous qui pratiquent la médecine selon la haute science en abjurant les superstitions de l'Église courent le même danger. Avec le secret que je détiens, me voici doublement en péril. Déjà un pamphlet circule, déclarant que je suis en possession « d'une pierre bleue en forme de crâne humain », et que je m'en sers pour observer les étoiles. Dans le climat ambiant, cette rumeur suffirait largement à me valoir le bûcher. Or, d'ici peu, quelqu'un ne manquera pas de faire le lien entre le crâne de pierre et mon pouvoir de guérison, ce qui conduirait, j'en ai peur, à la destruction de la pierre ainsi qu'à ma propre disparition.

Je pars donc avec la marée du soir, en compagnie d'autres gens qui courent les mêmes dangers.

Mais avant mon départ, il me faut vous informer que j'ai passé ces trois dernières semaines en étroite communion avec le Dr John Dee, qui fut l'astrologue attitré de la princesse Elizabeth durant son exil à Woodstock, et qui est devenu le second de mes professeurs, après vous, cela s'entend. Comme vous le savez, j'ai depuis longtemps la conviction que, si j'ai réussi dans l'exercice de la médecine, c'est à vous seul que je le dois. Plus que tout autre, vous m'avez enseigné la discipline rigoureuse de l'anatomie et appris combien l'auscultation du patient est primordiale. Quant au Dr Dee, il s'est appliqué ces dernières semaines à me montrer comment les sciences jumelles de la médecine et de l'astrologie peuvent être associées pour hâter la guérison des malades, voire leur convalescence.

Après avoir longuement observé la pierre bleue léguée par ma famille en scrutant au cœur même de sa matière, le Dr Dee est d'avis qu'elle date d'une époque bien antérieure aux plus anciennes reliques de la chrétienté. D'après lui, elle serait l'une des nombreuses pierres nées dans les temples des anciens païens, qui furent ensuite dispersées dans le monde pour le bien de l'humanité. Toujours selon lui, certains craignent l'influence bénéfique que ces pierres exerceront dans les années à venir et cherchent de ce fait à les détruire. J'ai donc des ennemis qui me sont inconnus, et qui tenteront de me débusquer partout où j'irai pour attenter à ma vie.

À ma grande honte, je dois avouer qu'étant depuis dix ans en possession de la pierre j'ignore encore sa vraie nature, et cette regrettable ignorance risque de m'être fatale. Par conséquent, c'est la quête de ce savoir autant que la peur qui m'amène à quitter l'Angleterre pour trouver toute personne pouvant m'instruire sur la raison d'être de la pierre et celle de ma propre existence. À ce sujet, le Dr Dee a observé le cours de ma destinée d'après la position du Soleil le jour de ma naissance, et il m'assure que je reviendrai en Angleterre dans les temps à venir, quand le climat se sera apaisé.

J'aime à le croire, sachant que c'est mon seul espoir de vous revoir un jour. D'ici là, il me faut aller

courir ma chance en France, muni d'une lettre de recommandation du Dr Dee pour un ami à qui il confie ma vie comme il lui confierait la sienne.

Où donc me conduira cette aventure? Je n'en ai aucune idée, mais la position des constellations me donne bon espoir. Aujourd'hui, Vénus est venue occuper le quatrième degré de la Vierge, en trigone avec Mars, comme au matin de ma naissance. Or chaque période heureuse de ma vie s'est déroulée sous les bons auspices de cette étoile, et sa position présente ne peut que m'être favorable. Sur ce constat encourageant, je prends congé de vous. Sachez que vous me manquerez grandement et que je reviendrai à Bédé pour vous retrouver dès que les circonstances et le cours de ma vie le permettront.

Pour l'heure, recevez les humbles salutations de votre élève reconnaissant et dévoué ami, Cédric Owen, médecin, maître es arts (Bede's Collège, Cambridge, 1543) et docteur en philosophie (1555).

Chapitre 1

Sous *Ingleborough Fell, Yorkshire Dales, mai 2007*

PARCE que c'était son cadeau de mariage, Stella sortit du boyau en premier. Sale, moite et frissonnant dans le froid après l'effort que leur avait valu la dernière montée de cinquante mètres, elle avança en rampant à plat ventre, face contre terre dans le noir béant.

Elle se mouvait lentement, en gardant bien tendue la corde qui la reliait à Kit, se traînant péniblement sans dépasser le rond de lumière projeté par sa lampe frontale. De même que le boyau, la grotte était en craie. Sa torche électrique éclairait les filets d'humidité qui suintaient de partout et coulaient, brillants, sur le calcaire onduleux. Au-delà de la flaque de lumière jaune s'étendait un territoire inconnu, non répertorié, qui pouvait aussi bien être un rebord donnant sur un abîme sans fin que le sol plat d'une grotte.

Avec des doigts raides de froid, elle fixa un piton dans le mur près de l'entrée de la galerie, s'y accrocha et tira sur la corde pour faire savoir à Kit qu'elle s'était arrêtée et qu'il ne devait plus la laisser filer. À la lueur de sa lampe frontale, elle vérifia sa boussole, sa montre, et inscrivit au crayon gras le degré de la pente, ainsi que son estimation de longueur, sur la carte qu'elle rangea ensuite dans sa poche. Puis elle se retourna pour regarder autour d'elle, projetant le faisceau de sa torche dans le vaste espace souterrain que Kit avait trouvé pour elle.

—Mon Dieu... Kit, viens voir.

Il était trop loin derrière pour l'entendre. Elle tira deux fois sur la corde, et sentit en réponse une seule saccade, puis un soudain relâchement, tandis qu'il commençait à avancer vers elle.

Éteignant sa lampe, Stella se tint debout, sans rien troubler de l'immensité noire qui l'entourait, où le grondement de l'eau, toute proche, semblait résonner tel un orgue dans le silence d'une cathédrale. Ainsi garderait-elle toujours en mémoire ce cadeau que Kit lui avait fait.

—Le mariage, c'est très bien pour le reste du monde, mais moi, je veux te trouver un cadeau qui dure, quelque chose dont nous nous souviendrons quand la magie d'aujourd'hui se sera muée peu à peu en

routine du quotidien. Dites-moi donc, belle dame, ce que vous désirez le plus au monde, et qui me gardera pour toujours votre amour.

C'était chez lui à Cambridge, dans la chambre qui surplombait la Cam, le matin, juste avant qu'ils passent devant l'officier d'état civil avec leurs deux témoins pour s'unir légalement aux yeux du monde. Ils se connaissaient depuis à peine un an ; l'érudit issu du fameux Bede's Collège et la jeune fille du Yorkshire diplômée d'une université londonienne. Pourtant, ils avaient trouvé une entente profonde qui les avait amenés, au long de quatorze mois étourdissants, de discussions sur la théorie des cordes jusqu'au mariage.

Couchée, en paix avec elle-même et avec le monde, elle ne désirait rien qu'il ne lui eût déjà donné, mais c'était une belle journée et Stella rêvait de roches en songeant combien il y en avait peu dans les Fenlands entourant Cambridge.

—Trouve-moi une grotte, avait-elle dit sans réfléchir, une grotte que personne n'a encore découverte.

Et je t'aimerai toujours.

Il était venu s'agenouiller près du lit. Ses yeux brun-vert souvent énigmatiques étaient calmes. Il l'avait embrassée sur le front puis, avec un fin sourire, lui avait murmuré :

—Et si je te trouvais une grotte où nul n'a pénétré depuis quatre cent dix-neuf ans et qui abrite un trésor enfoui, ça irait?

Elle s'était redressée, trop vite pour la chaleur du jour. Il la surprenait toujours, et c'est pourquoi elle allait l'épouser.

—Quatre cent dix-neuf ans ? Tu as découvert la grotte de Cédric Owen? La cathédrale de la terre?

Pourquoi ne m'en as-tu rien dit?

—Parce que je voulais en être sûr.

—Et tu l'es maintenant?

—Autant que possible sans être allé sur place. Tout est dans les textes codés figurant dans les livres : les buissons d'aubépine, la cascade. C'est forcément dans un lieu qu'Owen connaissait comme sa poche, et je ne vois qu'Ingleborough Hill, dans le Yorkshire. Il est né juste à côté. Les aubépines ont disparu, mais j'ai trouvé un passage qui y fait référence dans un vieux journal, et il y a bien une rivière qui se jette dans Gaping Ghyll.

—Gaping Ghyll ? Mais Kit, c'est le réseau souterrain le plus profond d'Angleterre ! Il part de là pour s'étendre sur des kilomètres.

—Justement. Il reste des ramifications inexplorées, peut-être une cathédrale naturelle où personne n'a pénétré depuis que Cédric Owen a écrit son poème... Aimerais-tu y aller? Trouver la grotte, découvrir la perle qui y est enfouie? Ce serait notre cadeau mutuel.

La pierre-cœur bleue de Cédric Owen était le Graal de Kit, sa raison de vivre, le trésor de son université, que les grands et puissants de ce monde avaient cherché à travers les siècles sans jamais le retrouver. Ils n'avaient pas su où chercher, pas su lire entre les lignes pour débusquer les mots et les phrases qui s'y cachaient. Kit l'avait accompli. C'était son grand œuvre, et son secret le mieux gardé ; en l'épousant, Stella en était devenue partie prenante. Pourtant...

—Je croyais que le crâne tuait tous ceux qui le détenaient ? Il avait ri et s'était allongé sur elle à moitié habillé.

—Seulement s'ils succombent aux péchés de luxure et d'avarice. Ils étaient tout proches, yeux dans les yeux, cœur contre cœur, souffles mêlés. Elle l'avait regardé bien en face.

—Je pourrais bien céder à la tentation pour une première descente dans une grotte inexplorée.

Quel cadeau ce serait !

Tu es spéléologue : trouver la pierre-cœur de Cédric Owen signifie autant pour toi que pour moi. C'est pourquoi nous pouvons y parvenir, toi et moi, ensemble. Elle était la spéléologue; à elle revenait la responsabilité de faire de ce rêve une réalité. C'est pourquoi elle n'avait pas renoncé, en dépit des rochers éboulés qui bloquaient leur trajet, et pourquoi, quand elle avait trouvé une entrée susceptible de les mener où ils voulaient aller, elle s'y était engagée la première, par le long boyau étouffant où elle avait dû se faire serpent, puis anguille, puis ver de terre, pour se faufiler en suivant méandres et coudes, se glisser sous les surplombs et ramper, centimètre par centimètre, en remontant sur cinquante mètres une pente qui avait débouché sur la grotte.

La corde se tendit dans ses mains puis se relâcha de nouveau, tandis que Kit passait le dernier coude. Elle alluma sa lampe frontale, pour lui donner un repère vers lequel avancer. Comme un film tremblé sortant d'un mauvais projecteur, son rayon éclairait au hasard stalactites et stalagmites qui se refermaient sur l'espace comme des dents de requin. Elle sortit l'appareil photo de son sac et prit méthodiquement une suite de clichés du sol au plafond. Le flash jetait des taches de couleur sur les concrétions de calcite, peignait de reflets irisés l'eau suintant des murs, faisait étinceler des myriades de diamants sur chaque angle du rocher. Quand Kit l'eut rejointe, elle dirigea ses pas à l'ouest vers le grondement de l'eau et projeta le faisceau de sa lampe sur la cascade.

—Mon Dieu...

La cathédrale de la terre. Petite futée. Avec cet énorme éboulis, j'ai cru que l'aventure s'arrêtait là.

Kit passa son bras autour de la taille de Stella qui s'abandonna contre lui, puis dirigea sa torche vers son visage cerclé de noir. Malgré la crasse qui le recouvrait, elle vit qu'il était euphorique.

—Je n'arrive pas à croire que Cédric Owen connaissait cette voie d'accès; on imagine mal un médecin de l'époque Tudor en pourpoint et collants ramper le long de ce tunnel.

—Ni aucun autre homme sain d'esprit, à moins qu'il n'ait sa dame pour le guider, remarqua Kit en esquissant une révérence.

—As-tu une fusée éclairante ? Ce serait bien de voir la cascade dans son entier.

—Oui, j'en ai une. Ensuite, il faudra découvrir par quelle voie facile Owen est entré.

Kit ficha la fusée dans une fente du rocher et l'alluma tout en se protégeant le visage. Les parois de la caverne furent illuminées et le plafond de la grotte se dessina - une voûte de calcaire immensément haute, d'un blanc grisé.

—Quelle hauteur fait-elle, à ton avis ? demanda Kit.

—Une centaine de mètres... Peut-être plus. On pourrait escalader l'un des murs pour le savoir, si ça te dit.

—Non, merci. J'aimerais mieux m'occuper de trouver le crâne. Il ôta l'un de ses gants avec les dents, plongea la main dans les poches de son sac à dos et en retira la copie du code de Cédric Owen, aboutissement suprême de trois ans de travail acharné.

—Relis-le-moi.

Kit était un poète, d'où son attirance pour le code hexadécimal et les langages informatiques où il s'immergeait totalement. Il se tourna de sorte que la lampe de magnésium projette son ombre derrière lui et lut à haute voix :

— « Ce que tu cherches est caché dans l'eau blanche. » La cascade est blanche.

—Et l'eau est elle-même pleine de calcaire, qui est blanc lui aussi.

—« Entre avec courage. Va de l'avant aussi loin que le noir le permet. Passe l'arche de la nuit et tu parviendras à la cathédrale de la terre. Fais face au soleil levant, et à son coucher, perce le rideau jusqu'au puits d'eau vive et découvre enfin la perle qui y est enfouie.

» Trouve-moi et vis, car je suis ton espoir à la fin des temps. Tiens-moi comme tu tiendrais ton enfant. Écoute-moi comme tu écouterais ton amant. Fie-toi à moi comme tu te confierais à ton Dieu.

» Suis le chemin indiqué et sois avec moi à l'heure et au lieu dits. Conforme-toi alors aux prédictions des gardiens de la nuit. Ensuite, suis ton cœur et le mien, car ils ne font qu'un. Ne me déçois pas, car c'est à toi-même que tu faillirais, ainsi qu'à tous les mondes qui attendent. »

Nous sommes parvenus à la cathédrale de la terre, conclut Kit doucement en abaissant la feuille.

—La prochaine étape, c'est de faire face au lever et au coucher du soleil. Mais au lieu de franchir l'arche de la nuit pour arriver ici, nous avons rampé par un tunnel qui n'existait pas avant qu'une tonne de roches tombe sur la voie empruntée par Cédric Owen. Il nous faut trouver par où il est entré pour savoir vers où il s'est ensuite dirigé.

Stella se tint à la lisière de la lumière émise par la lampe au magnésium et tourna lentement sur elle-même. Sa lampe frontale traça une ligne horizontale sur le mur, puis s'abîma dans une vas la

pénombre.

—Là.

Elle courut vers une crevasse aux bords déchiquetés, puis avançant prudemment dans un couloir plus étroit encore.

—C'est ici. L'éboulis est juste devant. Il doit faire au moins vingt mètres d'épaisseur. Notre boyau fait une boucle, puis revient pour sortir plus loin le long du mur de la caverne.

Elle projeta le faisceau de sa torche sur les murs du passage. Ça clàlà, il y avait des traînées de couleur à peine perceptibles.

—Je crois qu'il y a des peintures sur le mur, dit-elle en percevant dans sa propre voix une sorte d'effroi mêlé de respect.

Elle recula pour retourner dans la caverne, où il y avait assez de lumière pour scruter les hautes parois, en quête d'autres signes révélant que des hommes avaient vécu ici, en des temps très anciens.

—Mon Dieu, Kit... Je retire ce que j'ai dit. Il y a mieux que de découvrir une grotte où personne n'est jamais entré, reprit-elle en lui décochant un sourire béat, son sang bouillonnant dans ses veines.

—Stell?

La lumière baissait rapidement d'intensité, passant du blanc au jaune. Elle vit Kit ôter sa lampe frontale et rabattre sa capuche en Néoprène noir. Ses cheveux brillèrent comme de l'or à la lueur déclinante. Il se pencha, lui ôta sa lampe frontale, et quand il rejeta la capuche de Stella en arrière comme il l'avait fait de la sienne, l'éclat cuivré de ses cheveux se refléta dans l'eau. Il était tout proche, elle sentit sa tiédeur, l'odeur de sa peau, de sa sueur, la peur, l'excitation qui l'habitaient, et l'amour qu'elle lui portait.

Leur baiser finit dans le noir complet, et Stella craignit soudain que, de ces hauteurs sublimes où ils étaient montés, il n'y ait plus pour eux deux qu'une longue pente descendante. Il perçut son trouble.

—Es-tu prête à assister au lever et au coucher du soleil ? demanda-t-il d'une voix rauque, tandis que Stella vérifiait la boussole à son poignet. D'après moi, cela signifie que nous devons gagner l'est de l'entrée, puis l'ouest. Il y a une rivière au-dessus, du côté nord de la caverne. Pourras-tu allumer une autre lampe par là-haut, pour qu'elle éclaire à la fois l'eau et la paroi ?

Ils avaient trois fusées au magnésium. Il coinça la deuxième entre deux stalagmites, à côté du canal que l'eau avait creusé dans la craie.

Le magnésium s'enflamma en crachotant et le ruban noir de la rivière devint un fil d'argent.

—Le canal est trop large pour qu'on puisse le franchir d'un bond, dit Stella. Il nous faut trouver une pierre de gué ou un pont pour traverser. C'est la seule raison d'aller vers l'est avant de revenir vers l'ouest le long du mur nord. La cascade forme un rideau, et l'étang à ses pieds est ce qui me paraît le

plus proche d'un puits d'eau vive. Owen n'a pas voulu faciliter la tâche de ceux qui chercheraient sa pierre-cœur, sans non plus la leur rendre impossible.

Kit allait devant, sa lampe fixée de nouveau à son front.

—Et si on traversait ici... qu'en dis-tu? proposa-t-il. Sur ces pierres de gué qui ressemblent à des billes géantes?

Rondes et lisses, les pierres roulaient effectivement comme des billes sous les pieds. Stella fixa un piton et tira deux cordes à angle droit pour s'assurer au maximum. Elle s'en félicita quand la troisième pierre roula sous ses pieds et qu'elle sentit la force du courant d'eau noire.

—On devra plonger pour trouver le crâne, dit-elle.

—Tu n'es pas équipée pour plonger, remarqua-t-il d'un ton anxieux qui ne lui ressemblait pas.

La présence de l'eau noire et profonde l'angoissait.

—J'ai un masque, une torche étanche. Ça ira.

—Il nous faudra peut-être utiliser la troisième fusée. Déjà, elle regrettait d'avoir gaspillé la précédente.

—Non. Nous ignorons ce qui nous attend. Nous risquons d'en avoir besoin pour sortir. Viens, allons voir la cascade de plus près.

« Fais face au soleil levant, et à son coucher, se répéta-t-elle, perce le rideau jusqu'au puits d'eau vive et découvre enfin... »

Elle renversa la tête en arrière pour évaluer la hauteur de la chute d'eau. Aussi loin qu'il aille, le rayon de sa torche n'atteignait aucune roche sèche. Pourtant, juste à la limite de sa portée, l'eau jaillissait, tumultueuse, projetant loin dans la caverne une écume qui dansait telle une guirlande électrique, signe que la source de la rivière se trouvait peut-être à ce niveau.

— « Perce le rideau », cita Kit. D'accord, mais comment?

Je ne sais pas, mais Cédric Owen l'a fait sans fusée ni combinaison en Néoprène, et il en est sorti vivant. Ce ne doit pas être aussi terrifiant que ça en a l'air. À mon avis...

—Stella?

—On devrait aller jeter un coup d'œil à la paroi rocheuse, là où la cascade finit. Peut-être trouverons-nous là-bas un espace derrière l'eau par où se glisser pour...

—Stella?

—Quoi?

—Je ne suis pas sûr que Cedric Owen s'en soit sorti vivant, tout compte fait, lâcha Kit d'une voix sans timbre.

—Pourquoi donc ?

—Il y a ici un squelette recouvert d'une bonne couche de calcaire. Il doit être là depuis un sacré bout de temps.

Stella s'agenouilla au niveau du squelette et projeta le faisceau de sa lampe sur les couches de calcaire qui avaient épaissi et déformé ses os et l'avaient soudé au sol.

—Apparemment, il n'y a pas de fracture de la colonne vertébrale, dit-elle, et les jambes ne présentent aucun angle suspect.

Kit se tenait de l'autre côté. Sa torche n'éclairait que le crâne, un vrai celui-là, et non la pierre-crâne qu'ils étaient venus chercher.

—Il semble si paisible, étendu là tel un gisant sur un tombeau, les mains croisées sur sa poitrine, remarqua-t-il. On dirait un chevalier. Il ne lui manque que l'épée...

—Justement, je crois qu'il en a une. Regarde.

Stella utilisa son outil de varappe multifonctionnel pour gratter la surface crayeuse de l'objet, trop calcifié pour qu'on puisse établir à coup sûr s'il s'agissait bien d'une épée.

—Il porte quelque chose autour du cou, dit-elle.

Sous l'épée hypothétique, elle sentait une matière plus douce qui n'avait pas pourri, protégée par sa coquille de craie. Elle extirpa l'objet et le roula entre ses mains pour effriter sa gangue de pierre.

—C'est une bourse en cuir, doublée d'une sorte d'enduit qui l'a préservée de l'humidité, dit-elle.

Elle s'efforça d'écarter le col de la bourse et versa ce qu'elle contenait dans sa main : un pendentif.

—Il est pour toi. Le signe de la Balance y est gravé, ajouta-t-elle après avoir frotté le limon incrusté sur sa face.

—Montre ! fit Kit en se plaçant derrière elle pour éclairer l'objet.

Il a été gravé à l'ongle, ou bien avec la pointe d'un couteau... tu vois ? Regardons sur le revers... Il y a des armoiries. L'un de ces mystérieux sceaux médiévaux que tu affectionnes. Jette un coup d'œil.

Il le tint à la lueur de sa lampe. Son visage devint blême.

—C'est un dragon sous une demi-lune montante. Ce sont les armoiries de Bede's Collège. Elles figurent sur le vitrail à l'extérieur de ma chambre, au-dessus du portail de la grande cour, ainsi que sur la porte des appartements du recteur. En médaillon, elles n'ont jamais été portées que par les

recteurs de Bede's ou leurs émissaires, à l'époque où ils en avaient...

Il le suspendit à son index comme un chapelet, et l'ombre du pendentif oscilla en dessinant des arcs de cercle sur le squelette.

—Ce ne peut être Cedric Owen. Il n'a jamais été l'émissaire de quiconque, déclara Kit. Et puis il est mort en 1588, aux portes de l'université, le jour de Noël. C'est un fait avéré. Je me demande si quelqu'un n'est pas venu ici avant nous en quête de la pierre-crâne.

—Comment cela se pourrait-il ? Personne n'a réussi à déchiffrer le code jusqu'à ce jour.

—Personne que nous connaissions, objecta-t-il en lui rendant le pendentif. Peux-tu le garder ?

Une fois rentrés, nous essaierons d'élucider ce mystère en cherchant à qui ce pendentif a pu appartenir.

—Si ce n'est pas Cedric Owen, alors quelqu'un d'autre est mort à portée de la pierre-cœur, confirmant ainsi les légendes qui l'entourent. « Tous ceux qui ont détenu cette pierre sont morts à cause d'elle. » Tu me l'as dit toi-même.

—Est-ce que tu veux quand même la trouver ?

—Évidemment, répondit-elle sans un brin d'hésitation. Efforçons-nous simplement de ne pas ajouter aux statistiques.

STELLA dut plonger. Kit tenait la corde et la laissait filer lentement. Elle aspira une bouffée d'air et plongea dans l'eau tumultueuse. Les bons jours, dans une rivière baignée de soleil, elle pouvait rester en apnée pendant trois minutes. Sous terre, par une température aussi basse, elle espérait pouvoir tenir une minute et demie. Elle projeta le faisceau de sa lampe au-delà du bouillonnement de l'eau, là où les remous creusaient des alcôves et des cavernes dans le roc. L'eau, la roche, la lumière, tout était blanc.

Trois fois, elle remonta pour respirer. Trois fois, les tourbillons la repoussèrent avant qu'elle eût pu atteindre le lieu où une bizarrerie du courant maintenait l'eau immobile et où la roche blanche s'incurvait, large et ronde comme un chaudron.

Stella avait une règle impérative : essayer trois fois, puis s'arrêter. Cette règle l'avait gardée en vie en des circonstances où « encore un essai » l'aurait laissée trop épuisée pour remonter vers la sortie.

Elle s'apprêtait à renoncer et l'aurait fait, s'il n'y avait eu ce murmure d'encouragement qui la poussa à prendre plus de corde et à plonger une nouvelle fois pour se propulser à travers le mur de remous blanc jusqu'à la trouée noire. Là, à la lueur diffuse de sa lampe, elle aperçut le bord d'un creux dans la roche.

Ils étaient venus en quête d'une pierre bleue en forme de crâne humain. Ce qui gisait dans l'eau noire devant elle, c'était une masse de craie ronde, informe, où se devinaient à peine des orbites, un nez, une bouche. Stella se plia en deux et se pencha pour la saisir.

— *Bleu!*

Un éclair bleu fulgurant, qui la fit hoqueter, tandis que son cœur bondissait dans sa poitrine.

Ayant gaspillé sa pauvre réserve en oxygène, et prise d'un élan de panique, elle remonta à la surface.

—Stell, tu es dans l'eau depuis trop longtemps, lui dit Kit, qui était penché au bord de la cascade.

Sors. Aucune pierre ne vaut qu'on meure pour elle. On peut en rester là.

—Non ! s'écria-t-elle en agitant un bras au-dessus de sa tête. Elle est là ! Je peux y arriver. Une dernière fois...

Elle replongea donc dans l'eau noire. Raidés de froid, ses mains se tendirent dans le bouillonnement noir jusqu'à la pierre-crâne de Cedric Owen. Le bleu lui parut moins intense la seconde fois, car elle s'y était préparée. La pierre vint à ses mains avec un chant de bienvenue.

UN froid dément la glaçait jusqu'aux os. Elle était assise dans le noir, à trois mètres d'un squelette, serrant dans les mains une masse de calcaire peu avenante qui ne ressemblait que de très loin à un crâne. Jamais elle n'avait été aussi heureuse.

—Stell, tu es gelée. Il faut qu'on bouge, qu'on te sorte de là, qu'on retrouve la lumière du soleil.

—Donne-moi du chocolat, serre-moi fort et ça ira.

Elle laissa Kit refermer sur elle ses bras et ses jambes pour l'envelopper tout entière.

—Kit?

—Oui?

Il n'avait toujours pas demandé à voir la pierre. Chose étrange.

—C'est le plus beau cadeau de mariage dont on puisse rêver.

—Attends qu'on soit sortis, répondit Kit.

—Ça ne va pas tarder. Le courant d'air vient d'est en ouest. Si nous prenons à gauche de la cascade, je parie qu'on y trouvera une voie de sortie qui rejoint le réseau White Scar et nous conduira juste à côté de la voiture.

—Si c'était si facile, des gens seraient déjà venus jusqu'ici. Stella se dégagea pour ouvrir son sac et y ranger la pierre-crâne, auprès du pendentif en bronze où un dragon déployait ses ailes sous une demi-lune.

—Bon, il y a sans doute un petit bout de grimpette. Peut-être même serons-nous obligés de ramper un peu pour passer une entrée si petite que personne n'a encore été assez abruti pour s'y risquer. Mais le

poème dit « Trouve-moi et vis », c'est donc la conduite à tenir. Viens, on va faire de toi un vrai spéléologue.

ILS avaient grimpé, rampé, et ils étaient sur la deuxième longueur de corde quand Stella entendit une pierre chuter dans le noir. Elle se tenait au point d'assurance, occupée à enrouler la corde. Elle leva les yeux, et le rayon de sa torche éclaira les pieds de Kit.

—Tu as entendu?

—Non, rien, à part le sang qui bouillonne dans mes oreilles, le claquement de mes dents et l'écho prémonitoire du hurlement que je vais pousser quand je chuterai jusqu'au centre de la terre, en bas de cette montée du diable que tu as fait surgir de nulle part d'un coup de baguette magique.

Pour un novice, Kit s'en sortait étonnamment bien. Et, miracle, il avait recouvré son entrain.

Debout sur un côté de la vire, Stella gardait l'assurance bien tendue, mais pas trop, pour que cela n'écarte pas Kit de la roche. Ses pieds la rejoignirent, et il se retrouva à côté d'elle.

—C'est par où, maintenant?

Elle éclaira la pochette en plastique qui contenait sa carte.

—Si les relevés sont justes, cette vire fait partie du réseau de la White Scar Cave, ouvert il y a neuf mois. Il n'est pas surprenant que personne n'ait trouvé la voie d'accès à la chambre. Tout se passera bien pour nous du moment que nous ne nous égarons pas dans Gaping Ghyll.

—Le puits où se jette la rivière ?

—Le puits où tombe la plus longue cascade de toute l'Angleterre.

Le Ghyll était son territoire. Elle traça une ligne du bout du doigt.

—D'après ce que j'en sais, cette vire continue sur environ huit cents mètres jusqu'à une fourche où nous prendrons à gauche. Ensuite elle se rétrécit et le vide devient plus raide. Avec un peu de chance, il y aura des pitons et une corde auxquels s'accrocher. Sinon, du moment qu'on n'approche pas du bord, c'est du gâteau.

—Du gâteau...

Kit éclaira la paroi et le néant noir en dessous. Il jeta une pierre de l'arête où ils se tenaient. Elle racla un peu le mur, puis tomba dans un silence absolu, sans qu'on l'entende heurter le fond.

—Et dire que tu fais ça pour le plaisir. Stella Cody, vous êtes folle.

Il sortit sa bouteille d'eau, but, puis la lui passa. Le bruit de l'eau tout proche couvrit celui, plus distant, d'une pierre qui chutait.

—Encore ! s'écria-t-elle.

—Quoi?

—Une pierre qui est tombée.

Elle n'ajouta rien. Comment lui confier que la pierre-crâne prenait vie, qu'elle sentait sa présence à la lisière de son esprit, et qu'elle l'avertissait d'un danger, tout proche ?

—Il en est tombé une tout à l'heure, avant que tu me rejoignes.

—Au milieu d'une montagne faite d'un amas de roches, tu as entendu une pierre rebondir sur une autre, ironisa-t-il.

Son entrain était contagieux. Elle sourit, pour adoucir ce qu'elle s'apprêtait à lui dire et ne pas lui gâcher sa joie.

—On n'entend jamais tomber de pierres dans les grottes, à moins que quelqu'un n'en jette une, comme tu viens de le faire. À mon avis, nous avons de la compagnie.

—Et cela doit-il nous inquiéter?

—Pas forcément, mais nous sommes dans une grotte non répertoriée et nous venons juste de retrouver un objet que des gens convoitent depuis quatre cents ans. Je pense qu'on devrait continuer en essayant de ne pas faire trop de bruit.

— STELL, pas d'erreur, c'était une pierre rebondissant sur du roc.

—J'ai entendu. Elles tombent à trente secondes d'intervalle.

Le rebord sur lequel ils marchaient ne faisait plus qu'une soixantaine de centimètres de large.

Stella tenait le faisceau de sa torche orienté vers ses pieds et elle n'avancait jamais plus loin que cette flaque de lumière. Il n'y avait pas de pitons ni de corde auxquels s'accrocher.

—Quel que soit celui qui nous suit, il veut signaler sa présence.

—Que devons-nous faire?

—Si je te disais que la pierre-crâne nous conseille de courir comme si nous avions le diable à nos trousses, est-ce que tu voudrais divorcer?

—Il faudra que j'étudie la question, répondit-il. Est-ce que la pierre dit pourquoi?

Kit faisait tant d'efforts pour paraître calme. C'était méritoire et elle l'aimait, ne serait-ce que pour cela.

—Elle ne veut pas rencontrer notre poursuivant.

—Alors courons. Ou au moins marchons un peu plus vite.

—KIT!

Il étouffa son cri en plaquant sur sa bouche sa main gantée tout en cherchant de l'autre à éteindre la lumière de Stella. La sienne l'était déjà. Écrasant son corps contre le sien, il la maintint contre la roche. Tout près, après une courbe sur la gauche, une pierre tomba.

—Parle tout bas, murmura Kit à son oreille. Il ne nous pourchasse pas, il nous pousse en avant, comme un berger ses brebis. Qu'est-ce qui nous attend plus loin? Une mauvaise surprise? Cette vire finit-elle en queue de poisson sans nous laisser aucune issue?

La carte était gravée dans l'esprit de Stella.

—Elle se resserre dans environ deux cents mètres, répondit-elle. Il devrait y avoir des pitons et une corde à proximité.

—Mais si nous avançons trop vite, on risque de les rater, et c'en sera fini de nous.

Il posa ses lèvres sur son front. Il n'y avait plus de peur en lui à présent, seulement une colère assez vive.

—Voilà ce qu'on va faire, déclara-t-il posément. Je vais prendre ta lampe de réserve pour faire croire qu'on avance tous les deux. Mais tu attendras, cachée, jusqu'à ce que ce salopard t'ait dépassée.

S'il cherche à nous faire tomber, il ne nous aura pas tous les deux, et avec un peu de chance, tu verras de qui il s'agit. Mais surtout ne tente rien tant qu'on sera ici. Attends d'être en sécurité, à la lumière du jour.

—Kit, c'est de la folie. Lequel de nous deux est le spéléologue ? Si on doit se séparer, c'est à moi d'aller devant.

Il se pencha de sorte que leurs têtes soient au même niveau et elle sentit l'éclat de ses yeux.

—C'est toi qui peux gravir la paroi pour te mettre hors d'atteinte. Moi, je ne le pourrais pas, même si ma vie en dépendait.

Contre cette évidence, elle n'avait pas d'argument. Il lui agrippa le bras, prenant son silence pour un acquiescement.

—Après le rétrécissement, quelle distance reste-t-il avant d'arriver à la lumière?

—Environ six cents mètres faciles, pour atteindre la salle principale. C'est une issue pour sortir d'ici.

Il prit son visage dans ses mains et la serra contre lui. Leurs deux lampes se cognèrent et ils esquissèrent un baiser.

—Je t'aime. Maintenant, donne-moi ta lampe de plongée. Rendez-vous à la voiture.

Elle lui donna sa seconde lampe et l'écouta faire du bruit comme deux personnes soucieuses d'être discrètes.

Le jet de pierres s'arrêta un instant, puis revint, plus rapide. « Tu pourras gravir la paroi pour te mettre hors d'atteinte. » C'était de la folie. À tâtons, Stella chercha des prises de main dans la roche, se fit écureuil, pour adhérer au calcaire humide sans basculer en arrière, dans le noir qui cherchait à l'aspirer. Des prises vinrent sous sa main, puis sous ses pieds. Elle colla la joue contre la roche humide. Elle refusait de songer à la façon dont elle redescendrait.

Il arriva bientôt, celui qui les suivait : masse solide, odeur de sueur masculine, de Néoprène et de boue, et il la dépassa vite, le pied sûr, muni d'une lumière grosse comme une tête d'épingle.

Il ne leva pas les yeux vers l'endroit où elle était accrochée, même quand la pierre-crâne hurla un furieux avertissement en émettant un éclair bleu qui n'existait, autant qu'elle le sache, que dans son esprit.

Elle attendit un long moment, agrippant le rocher de ses doigts verrouillés par la peur autant que par le froid. Le bruit de pas mouillés sombra dans le silence. Kit était déjà loin.

—Mon Dieu, je vous en prie, faites que Kit soit en sécurité ! Le silence lui répondit, que ne ponctuait aucune chute de pierre.

Quand elle eut compté jusqu'à mille, elle prit le risque d'allumer sa lampe et descendit jusqu'à une saillie qui faisait exactement la largeur de ses deux pieds. Elle orienta sa lampe vers l'avant, et commença le long trajet vers la sortie.

Chapitre 2

Paris, août 1556

PARIS gisait, tout suant, sous la chape des fumées qui sortaient des cheminées, dans les relents putrides des eaux usées qui empuantissaient les rues. La vie s'était presque arrêtée.

Certaines choses se moquaient bien de la chaleur, dont la naissance et la mort. Ainsi Cedric Owen, devenu entre-temps M. David Montgomery, un soi-disant Écossais entièrement dévoué à la Couronne de France et à son allié le pape, tentait-il pour l'heure de soulager une mère lors d'un accouchement difficile, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans la glaire et le sang.

C'était son quatrième accouchement depuis son arrivée en France. Le premier s'était bien terminé et lui avait valu une réputation parmi les gens du peuple qu'il soignait. La deuxième fois, la mère était l'épouse d'un tailleur ayant confectionné des chausses pour M. de Montpelier, lequel avait ses petites entrées à la cour.

La troisième fois, ce fut un homme à cheval muni d'une épée qui vint le tirer de son lit. La femme en couches était sa maîtresse, et l'on avait dû, afin de contenir l'hémorragie, déchirer des draps pour en faire de la charpie tant elle saignait. Elle survécut, ce qui fut considéré comme un petit miracle. Il s'avéra que l'amant était un cousin de M. de Montpellier et comptait davantage que lui à la cour.

Or donc, moins de trois semaines après son arrivée en France, sans effort ni volonté de sa part sinon celle de pratiquer la profession qu'il s'était choisie, Cedric Owen se retrouvait appelé auprès d'une femme de chambre de la reine, entrée en travail presque un mois avant son terme.

Nu jusqu'à la taille, allongé sur le plancher au pied du lit d'accouchement, Owen gardait les yeux fermés pour mieux sentir avec ses mains l'emplacement des bébés. Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

—Madame, vous allez mettre au monde des jumeaux, déclara-t-il dans un assez bon français. Les deux bébés sont placés au même endroit dans votre ventre, dit-il plus doucement. L'un doit reculer pour permettre à l'autre d'avancer. Ai-je votre permission, ainsi que celle de votre époux, de choisir lequel de vos enfants doit naître le premier?

La question n'avait rien d'anodin. Des vies s'étaient forgées ou brisées d'après l'ordre de naissance. Rouvrant les yeux, il regarda autour de lui. Les gens présents n'arrêtaient pas de se signer, en particulier Charles, ce jeune homme à peine entré dans l'âge d'homme et qui s'était présenté comme étant le père.

Owen ne s'était jamais laissé impressionner par l'arrogance des jeunes nantis qui empuantait toutes les cours.

—Messire? Puisse Dieu guider ma main, mais il me faut votre permission avant d'agir ! lança-t-il d'un ton tranchant.

—La reine a eu des jumelles en juin, déclara le jeune courtisan d'un ton morne. L'une est morte à la naissance. Quant à l'autre, elle est soignée par les meilleurs médecins du royaume. Certains prétendent qu'elle vivra, mais la plupart ne le croient pas. Nous ne pouvons nous permettre d'avoir des jumeaux comme la reine. Le roi le verrait comme un mauvais présage.

Owen sortit la main de l'étroit canal qui menait à la matrice et se redressa pour mieux regarder la femme. Dans l'état où elle se trouvait, elle se souciait trop de ses enfants et d'elle-même pour craindre des superstitions de la cour.

—Madame ? Il n'y a rien d'autre à faire que de laisser les enfants venir au monde. Le roi Henri n'a pas la réputation d'avoir l'esprit embrumé par la superstition. Je doute qu'il interprète ces naissances comme un mauvais présage.

Il la vit remuer les lèvres sans comprendre ce qu'elle disait, tant elle avait la bouche sèche.

—Faites ce que vous devez, finit-elle par articuler. Fiez-vous à vos propres lumières.

Le courage sans mélange qu'il lut dans son regard était précisément ce qui avait poussé Cedric Owen

à faire ce métier et qui le soutenait chaque jour face à la bêtise, à l'obscurantisme, aux épidémies. Il envoya la servante la plus calme chercher de l'eau chaude et du linge propre, puis dirigea son attention sur la femme et les deux vies nouvelles qu'il avait palpées de ses doigts.

—MONSIEUR Montgomery?

La voix lui parvint de très loin. Assis sur le plancher encore mouillé que les servantes venaient de laver à grande eau, il écoutait le bébé survivant téter le sein de sa mère. Il était perdu dans un monde où la crampe douloureuse de son bras lui semblait douce, et cette nouvelle vie toute proche un don miraculeux qui le transportait bien au-delà des peurs, des espoirs, des futilités de ceux qui l'entouraient. Il en avait oublié temporairement le pseudonyme qu'il s'était choisi.

Tout lui revint brusquement.

—Monsieur Montgomery? La reine requiert votre présence.

—La reine?

Catherine de Médicis n'était pas connue pour sa patience. Charles, le jeune père, n'était qu'une ombre pâle. Ses dents se découvrirent en un semblant de sourire.

—Sa Majesté a eu vent de notre... félicité. Elle souhaite voir le jeune médecin écossais qui a réussi ce prodige.

Fatalement, la fillette qui avait survécu avait reçu le prénom de Victoire, comme l'enfant née par la grâce de Dieu de la reine Catherine de France et d'Henri II, son époux.

C'était là le problème. Car non seulement la sœur du roi avait épousé James V d'Ecosse, mais la fille de James, la jeune Mary, reine d'Ecosse, était promise au fils aîné d'Henri. Ainsi la cour française abritait-elle autant d'Écossais que de Français, et quelques mots échangés avec l'un d'eux suffiraient à démontrer que ce Montgomery connaissait bien mal son pays, son peuple, sa politique, et n'en avait que de très vagues souvenirs.

Si l'on découvrait qu'il était anglais, l'on chargerait l'un des nombreux représentants de Sa Sainteté le pape Paul IV de le juger pour hérésie ; l'Inquisition sévissait autant à Paris qu'en toute autre ville d'Europe. Il mourrait sur le bûcher, ou pis, sur le chevalet.

Cedric Owen s'examina des pieds à la tête. Ses hauts-de-chausses étaient propres; sa cape était en bon velours, mais il l'avait laissée chez lui, ainsi que son chapeau.

Relevant les yeux, il s'aperçut que Charles le regardait.

—La reine ne vous tiendra pas rigueur de votre tenue. C'est votre talent qui l'intéresse, pas les références de votre tailleur.

Owen s'inclina bas, et il se dirigea vers la porte. En gagnant la sortie, ils passèrent devant le petit cercueil contenant l'enfant mort-né.

CEDRIC OWEN fut introduit dans le vestibule précédant la chambre de la petite princesse souffrante.

La pièce aux boiseries de chêne sentait le soufre, l'essence de romarin et, plus discrètement, l'eau de rosé et la maladie. Un groupe d'hommes d'âge moyen se tenaient d'un côté de la pièce.

Visiblement, ils étaient convaincus qu'une longue barbe et une robe noire confèrent un air docte à celui qui les porte.

Mais ce fut la reine qui mobilisa dès son entrée l'attention d'Owen. Elle lui apparut toute de soie vêtue, une soie ivoire ornée à la taille et sur l'ourlet de nœuds jaune pâle. Ses cheveux et sa gorge étaient parés de diamants. Elle avait pleuré, et il admira sa force d'âme. Catherine de Médicis était relevée de ses couches depuis seulement deux mois, et toute la cour savait que le roi Henri était amoureux de sa maîtresse Diane de Poitiers. Que Catherine pût se montrer aussi superbe en de pareilles circonstances témoignait de la rigoureuse éducation qu'elle avait reçue.

Owen plongea en une profonde révérence, puis resta gauchement prosterné, sans savoir comment il devait se comporter en présence d'une reine.

—Vous nous examinerez, dit-elle en un français sonore, avec un très léger accent italien. Puis vous ausculterez notre fille plus en détail. Autrement, comment pourriez-vous la guérir?

—Madame... Votre Altesse..., commença piètrement Owen dans son mauvais français. Je suis médecin accoucheur, je prépare également des remèdes selon les besoins de mes patients. Je puis scruter les deux pour m'inspirer de leur sagesse, mais pour ce qui est de soigner les enfants, je n'ai aucun don particulier, et je le regrette. Votre Majesté dispose dans cette pièce de médecins bien plus capables en ce domaine que je ne le suis.

Ils n'ont pas jusqu'à présent soulagé notre fille, et elle dépérit au lieu de s'épanouir, déclara la reine. Nous voudrions qu'un œil neuf évalue son mal. On dit que vous ne considérez pas les quatre humeurs comme décisives pour établir votre diagnostic.

Ce sujet à controverse avait failli coûter à Owen ses études à Cambridge. Dans la pièce, l'ambiance sembla soudain fragile comme du verre, et Owen entendit sourdre une plainte stridente, audible de lui seul. La mise en garde de la pierre-cœur bleue, qui revenait à chaque nouveau tournant de sa vie. La pierre était chez lui, cachée sous une latte du plancher, mais elle l'atteignit. Il prit une profonde inspiration.

—Votre Majesté, je crois que Paracelse avait raison, et que la santé s'évalue le mieux d'après l'équilibre des trois éléments sel, soufre et mercure. L'estimation des humeurs a sa place, mais elle ne saurait expliquer pleinement la vie.

La haine exsudait de la bande des hommes en noir. Leur flair exercé repérait sûrement l'imposture aussi nettement que l'odeur de putréfaction. D'après la loi des probabilités, au moins l'un d'entre eux devait être écossais, et donc susceptible de le démasquer. Owen s'apprêtait à leur tourner le dos quand l'un d'eux le regarda depuis l'autre bout de la pièce et fit un subtil mais perceptible hochement

de tête, que la reine ne manqua pas de remarquer. Le petit homme avait une bonne dizaine d'années de moins que ses collègues.

—Michel, mon ami, vous avez un allié en la place ! lança-t-elle.

—Et j'en suis heureux, fit l'homme en s'inclinant bas. En ce cas, peut-être pourrions-nous procéder à...

Soudain un gémissement s'éleva dans la pièce d'à côté. Il devint un cri aigu, auquel un autre se joignit. La reine fit volte-face et, quand elle ouvrit en grand la porte de la chambre de sa fille, une vague de douleur surgit pour tous les submerger. La jeune princesse était bel et bien morte. Le petit homme à la voix chantante se glissa discrètement à travers le chaos pour rejoindre Owen et, d'une pression de l'épaule, il le fit reculer vers le fond.

—Dès que nous le pourrons, il serait bon de nous esquiver.

Vous logez près d'ici?

—Sur la rive gauche. La maison d'Anjou.

—Nous devrions nous y rendre sur l'heure, en faisant juste un petit détour par chez moi. J'ai dans mes affaires une missive qui m'a été adressée par un jeune homme, contenant une lettre de recommandation du Dr John Dec, un gentilhomme de grand renom. Cela vous évoque-t-il quelque chose?

En dépit de la chaleur du jour, Cedric Owen sentit une boule de glace se former dans ses entrailles.

—J'ai envoyé une lettre à un médecin d'un renom plus grand encore qui réside à Salon. Mais aucune à Paris, dit-il d'une voix dont il constata avec satisfaction qu'elle était restée égale.

—On m'a mandé ici il y a trois jours.

Owen vit que son interlocuteur demeurait sur ses gardes.

—Votre lettre est arrivée chez moi, à Salon, continua ce dernier, et m'a suivi, ainsi qu'une autre de mon ami le Dr Dec. Il m'y décrit un jeune homme de grand talent qui serait, selon lui, en possession d'une certaine pierre, ajouta l'homme qui n'était autre que Michel de Nostre-Dame, médecin, astrologue et prophète. Mais peut-être devrions-nous...

La reine revint dans la pièce en apostrophant tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Les médecins s'étaient terrés dans un coin.

Catherine de Médicis leur lança un regard meurtrier.

—Vous allez m'accompagner sur l'heure ! dit-elle d'un ton glacial.

Le destin épargna Cedric Owen, grâce au pas de côté fait par Michel de Nostre-Dame, qui les tint à

l'écart des hommes en robes noires. La reine semblait avoir oublié leur existence. Owen sentit qu'on le tirait par la manche.

—Mieux vaut partir, murmura son compagnon. Moi non plus, je n'avais pas encore examiné l'enfant; je n'ai donc pas son sang sur les mains. Me ferez-vous l'honneur de m'inviter à boire un peu de vin et même à dîner en vos appartements? Nous avons beaucoup de choses à nous dire. En particulier, j'aimerais voir la pierre que vous détenez, et qui vous vient par héritage de votre famille.

—CETTE pierre requiert-elle votre mort? demanda Michel de Nostre-Dame, l'air de rien, vers la fin du repas, alors que la pierre bleue était posée sur la table, tel un troisième convive participant à une conversation aussi réconfortante que troublante.

Mme de Rouen, la propriétaire, était un vrai cordon-bleu. Ses pigeons rôtis aux amandes et au porto valaient bien tous les fastes d'un palais. Elle les avait servis elle-même dans les appartements de Cedric Owen, au premier étage de la maison d'Anjou.

Cedric fit tourner le vin rouge dans son gobelet de cuir bouilli tout en réfléchissant à la question.

Il n'avait osé montrer la pierre qu'aux rares hommes auxquels il aurait confié sa propre vie sans hésiter. Cette étrange réplique de crâne humain en avait troublé plus d'un. Pris de peur, certains s'étaient ensuite éloignés de lui, mais à d'autres, les plus dangereux à ses yeux, elle avait inspiré une passion qui frisait la convoitise, et c'était lui qui avait dû s'efforcer de les tenir à distance.

Mais pas Nostradamus. Par délicatesse, il avait étalé sa serviette sur la nappe pour qu'Owen puisse y déposer la pierre, s'était levé pour vérifier que la porte était bien verrouillée, puis il avait ouvert les volets côté ouest pour laisser entrer le soleil vespéral. La longue coulée de lumière oblique avait ranimé les feux de la pierre bleue, emplissant les orbites et aiguisant la courbe des pommettes aiguisées.

—Puis-je la toucher ? avait demandé Nostradamus.

Voyant Owen acquiescer d'un hochement de tête, il avait posé la main sur la nuque et était resté longtemps silencieux. C'était alors, après avoir ôté sa main pour prendre son gobelet de vin, qu'il avait posé sa curieuse question : « Cette pierre requiert-elle votre mort? » Owen prit son temps avant de répondre.

—Je tiens la pierre de ma grand-mère, dit-il enfin. Elle aurait dû m'échoir le jour de mon vingt et unième anniversaire, mais ma grand-mère fut condamnée pour hérésie sur les ordres des conseillers du roi Henry. Elle devait être pendue, mais elle s'est débattue quand les hommes sont venus la chercher, et elle a été tuée d'un coup d'épée. J'avais treize ans quand j'ai assisté à la scène caché dans un recoin. Mon grand-oncle, qui était le gardien de la pierre avant elle, avait connu la même fin, et sa mère avant lui avait été poignardée par un brigand qui convoitait l'objet.

Aucun de nous, les gardiens de la pierre-cœur bleue, n'est mort avant soixante ans. C'est donc à la fois un don et une malédiction : la pierre donne une longue vie riche et pleine de joies, mais qui finit tragiquement.

—Il n'empêche, lui dit Nostradamus en clignant de l'œil tel un hibou, vous y êtes attaché, n'est-ce pas ?

Pris au dépourvu, Owen n'eut pas le temps de préparer sa réponse et parla sans calcul, avec toute la sincérité de son âme.

—Elle est le cœur et la lumière de ma vie. Mon plus grand amour.

Jamais il n'avait exprimé devant quiconque son attachement à la pierre avec cette évidente simplicité. Il l'enveloppa de ses deux mains.

Elle avait exactement la forme et la taille des crânes humains qu'il avait si souvent manipulés durant son apprentissage. La mâchoire inférieure était articulée, mais fixée par des charnières de sorte qu'on ne pouvait l'enlever et la remettre en place comme on l'aurait pu sur un véritable crâne humain. La surface était parfaitement polie et le bleu qui en émanait était d'une beauté stupéfiante, telle la clarté vive et fraîche d'un ciel de midi au-dessus de la haute mer. S'y plonger, c'était contempler l'infini.

—Il n'y a pas de honte à l'aimer, déclara Nostradamus. C'est une merveille, au même titre que les pyramides d'Egypte. Elle est aussi sage et ancienne, mais bien plus vulnérable ; car il en est en ce monde qui voudrait la détruire pour priver la terre de la promesse qu'elle porte. C'est un prodige que vous soyez parvenu indemne jusqu'ici.

—Le Dr Dec était persuadé que cette pierre n'était pas unique, déclara Owen, en proie à un sentiment de liberté jamais éprouvé jusqu'alors. Selon lui, il y en aurait d'autres, et elles seront réunies un jour lointain, pour empêcher que ne s'abatte sur le monde le mal le plus terrible que l'homme ait jamais engendré. Seriez-vous aussi de cet avis ?

Sans même s'en rendre compte, les deux hommes étaient passés peu à peu au grec ancien, la langue des médecins. Ce fut en cette langue, l'air pensif, le regard plongé loin dans le bleu infini de la pierre-cœur, que Nostradamus répondit.

—J'ai ici une autre bouteille de vin, que m'a procurée cette bonne Mme de Rouen. Si vous vouliez bien nous en servir, nous pourrions peut-être commencer à parler de l'indicible.

Ils jetèrent le vieux vin dans le foyer et s'en versèrent du nouveau. Nostradamus huma avec délice sa senteur fruitée.

—Je partage les avis du Dr Dec, reprit-il, et je puis y joindre ce que j'ai moi-même tiré des enseignements de l'Egypte. Votre pierre est l'une des treize qui furent créées après le déluge qui submergea les grandes cités d'Atlantide. Ceux qui y survécurent souhaitèrent préserver leur sagesse contre la vague d'ignorance qui déferlait sur la Terre. À cette fin, ils rassemblèrent des pierres de plusieurs nuances provenant de diverses régions de la Terre et les sculptèrent avec le talent que vous pouvez admirer ici. Neuf sont des pierres de couleur, façonnées d'après les différents types humains. Quatre sont transparentes comme du verre et taillées sur le modèle des bêtes qui marchent, rampent, glissent et volent. Souvenez-vous-en. Ces connaissances vous seront utiles plus tard. Après bien des générations, la tâche fut achevée. Chacune des pierres-crânes retourna sur les lieux de sa naissance

pour être gardée en sûreté jusqu'aux temps où toutes devront être à nouveau réunies pour prévenir la catastrophe que l'homme déchaînera sur la terre de Dieu. Dans chaque pays fut établie une lignée de gardiens qui conservent le savoir de ce que l'on devra faire des pierres en ces temps ultimes. Malgré la fraîcheur du soir, Owen fut soudain en nage.

—Alors j'ai échoué depuis le début, dit-il. Ma grand-mère est morte avant de pouvoir me transmettre le peu qu'elle savait. Trop de membres de notre famille sont morts au nom de la pierre. Si ce savoir a jamais été nôtre, il n'est pas parvenu jusqu'à moi, et je suis donc incapable de le diffuser.

—Faux ! s'exclama Nostradamus en tapant sur la table. Ce qui fut perdu peut être regagné ! C'est là l'œuvre de votre vie. Trois tâches vous incombent : retrouver la sagesse de la pierre-crâne, la conserver de façon qu'elle ne puisse jamais plus se perdre, et enfin, cacher la pierre de sorte qu'aucune personne malfaisante ne puisse s'en emparer, et ce jusqu'à l'approche des temps derniers.

Michel de Nostre-Dame tendit les bras au-dessus de la table pour saisir les mains d'Owen.

—Vous le devez. Si l'une des treize pierres est perdue à jamais avant les temps derniers, elles ne pourront reformer le tout, et le monde sombrera dans une obscurité si infâme qu'en comparaison notre actuelle désolation semblera un paradis. (Nostradamus libéra Owen.) Ne vous y trompez pas, reprit-il après un long silence. Les attaques contre votre famille n'étaient pas fortuites. Une force est à l'œuvre, qui ne souhaite pas que notre monde devienne meilleur ; elle se nourrit de mort et de destruction, de peur et de souffrance, et souhaite que ces calamités continuent dans le nadir d'Armageddon. Elle soumet les hommes à sa volonté ; des hommes intelligents, réfléchis, qui croient qu'après s'être emparés du pouvoir qui leur est offert ils ne l'exerceront que pour le bien. Mais la nature du pouvoir est autre ; toujours il les brise, et son plus grand désir est que les treize pierres ne puissent jamais être réunies pour délivrer notre terre du malheur.

—Vous parlez de l'Église ? demanda Owen en un murmure.

—Ha ! fit l'astrologue avec mépris, crachant son vin dans l'âtre.

Oui, je parle bien de l'Église, bien qu'elle ne soit qu'un véhicule pour ceux qui convoitent le pouvoir.

Dans les siècles à venir, l'État deviendra aussi puissant, et des hommes se dresseront, investis d'un pouvoir presque inconcevable. Alors, votre pierre courra un danger bien plus grand encore. C'est pourquoi la lignée des gardiens doit être interrompue, et votre pierre cachée pour échapper à leur cupidité

—Je ne comprends pas.

—Attendez, fit le prophète en levant la main. Il nous faut fermer les volets avant d'aborder ces questions, mais je dois vous montrer une chose tant que nous bénéficions encore des rayons du soleil.

Vous devez comprendre ce que vous détenez. Le Dr Dec vous a-t-il montré comment la lumière du soleil peut se réfracter à travers un cristal ?

—Oui, répondit Owen.

—Parfait. Nous allons donc accomplir ce prodige. Nostradamus tira de ses poches intérieures un petit éclat de cristal pur et le posa sur une serviette blanche à l'endroit où le soleil projetait ses derniers rayons. Puis il écarta la main. Là, brillait un arc-en-ciel, pas plus large que sa paume.

Owen poussa un petit cri émerveillé ; il avait déjà assisté une fois à ce spectacle, mais n'était pas près de s'en lasser.

—La lumière du soleil révèle les sept couleurs qui la composent, déclara Nostradamus, ravi de son effet. De la même manière, l'a rien-ciel apparaît quand la lumière traverse la pluie.

—Et la cinquième couleur est le bleu du ciel de midi, qui est aussi celui de la pierre-cœur, ajouta Owen. Dans ma petite enfance, ma grand-mère me l'avait montré.

Nostradamus sourit et hocha la tête.

—Les couleurs du monde sont neuf au total : les sept de l'arc-en-ciel, plus le noir de la non-lumière et le blanc de la toute-lumière. Le bleu est la cinquième, le pivot autour duquel tout tourne, le ciel de l'arc du monde. Les Anciens avaient cette connaissance, que nous avons oubliée. Au bleu furent donnés le cœur de la bête et le pouvoir d'appeler les douze autres parties de son esprit et de sa chair, afin île reformer le tout.

—Quelle bête ? s'enquit Owen, perplexe.

L'Ouroboros. D'après Platon, la dernière bête toute-puis santé, qui incarne l'esprit de la Terre et se lèvera en temps voulu pour libérer le monde du courroux d'Armageddon.

Voyant qu'Owen ne comprenait toujours pas, le petit homme se leva pour donner plus de puissance à ses paroles.

—La chair du grand serpent est faite de quatre pierres-bêtes. Je n'en connais pas la nature, ni comment elles peuvent être rassemblées : ce sera à vous de le découvrir. Ce que je sais, c'est que l'esprit-vie de k bête vient des neuf pierres arc-en-ciel qui encerclaient la Terre. Les Anciens connaissaient les lignes de force qui coulent autour de nous, invisibles. Ils les ont portées sur des cartes et ont construit sur elles de grands artefacts : les pyramides et les cercles de pierres, les tombeaux où les morts gardent les points de pouvoir les plus denses. Sur neuf de ces points, ils ont creusé des cavités pour recevoir les pierres et les garder sur la terre. Aux temps désignés, quand l'alignement des étoiles sera propice, si les neuf sont en place, alors les pierres de couleur de l'arc-en-ciel pourront rejoindre les quatre pierres-bêtes pour devenir l'Ouroboros.

—Mais pourquoi ? À quelle fin ? demanda Owen en essayant d'imaginer pareille chose. Que peut donc faire une telle créature ?

Découragé, Nostradamus se rassit.

—Cela, nous l'ignorons, car les circonstances ne sont pas encore réunies. Si vraiment l'homme est l'instigateur de tout le mal, alors il se peut que la seule réponse soit de nettoyer la terre de notre

funeste présence. J'ose espérer qu'il n'en est pas ainsi, et qu'il sera possible au grand serpent-terre de fonder assez d'espoir dans la race des hommes pour détourner la dévastation qui menace de s'abattre sur elle et sur le monde. Mais nous ne pouvons en être certains.

Le soleil avait presque disparu. L'arc-en-ciel s'était évanoui. La pierre-cœur attirait en elle la lueur du feu pour la transmuier en bleu et la projeter doucement sur la table.

—Et j'aurais entre les mains le destin de l'humanité ? Non, merci. Très peu pour moi, dit Owen, en proie à un douloureux vertige.

—Même si vous étiez le garant de son salut ? Ne vous posez pas en juge, ce n'est pas là votre rôle.

Le médecin de la reine se tourna pour fermer les persiennes et alluma les deux bouts de chandelle qui restaient en frottant son briquet à amadou. L'ombre et la lumière s'enroulèrent autour de la pierre-crâne et dansèrent avec le feu qui brûlait en son cœur. La pièce avait changé d'atmosphère. Nostradamus leur resservit du vin.

—Récapitulons vos tâches en commençant par la fin, dit-il. Vous devrez le moment venu cacher la pierre, afin que personne ne la découvre avant les temps derniers. D'ici là, il vous faudra retrouver la sagesse de vos ancêtres, et la préserver pour ceux qui viendront.

—Et comment ? fit Owen avec dépit. Qui me l'enseignerait, alors que toute l'Europe est sous le joug de l'Inquisition ?

Nostradamus avança son fauteuil jusqu'à être tout près de son compagnon, épaule contre épaule.

—Vous ne resterez pas en Europe. C'est à présent le temps de la révélation, déclara-t-il en assénant avec force chacune de ses paroles. Vous, Cedric Owen, neuvième du nom, avez été choisi pour établir le pont entre passé, présent et futur. Cette pierre requiert votre mort, mais elle offre une longue vie remplie de grandes joies. Vous irez vers le sud, en une région jadis gouvernée par les musulmans. De là, vous embarquerez pour le Nouveau Monde, pour y trouver la patrie la plus ancienne du Vieux Monde. Vous y rencontrerez ceux qui comprennent la nature de la bataille que nous devons livrer à la fin des temps et savent comment nous pourrions y survivre. Eux connaissent le cœur et l'âme de votre pierre bleue, et ils vous diront comment sonder ses secrets et les préserver à jamais. Il vous faudra retourner en Angleterre pour trouver un lieu d'eau et de pierre blanche, où vous cacherez votre secret. Puis vous ferez en sorte que ceux qui suivront puissent comprendre ce qu'ils détiennent et comment ils doivent en user.

Owen attendit longtemps avant que son compagnon reprit :

—Bien. Voilà qui est fait. J'ai rempli ma part du marché. Vous êtes médecin, et vous devrez acquérir d'autres connaissances. J'ai chez moi un ouvrage du Dr Giovanni da Vigo, ancien chirurgien du pape, ainsi que plusieurs autres d'El Zahrawi. Il est pour moi l'homme de science qui a su le mieux réunir la médecine, la chirurgie et l'astronomie. Parlez-vous l'espagnol ?

—Oui. J'ai fait une partie de mes études à Cadix, où je suis resté- six mois, pour y apprendre les

méthodes des médecins arabes.

—Parfait. Venez chez moi demain matin à 6 heures, et je vous donnerai les ouvrages en question.

Vous pourrez les lire en ma compagnie, me poser toutes les questions que vous voudrez. À la fin, vous en saurez assez pour pratiquer des opérations. Votre champ d'études devra se porter tout particulièrement sur les amputations.

Chapitre 3

Ingleborough Hill, Yorkshire Dales, mai 2007

STELLA aurait voulu retourner dans la grotte, mais l'équipe de secours l'en empêcha. Elle avait regagné la voiture à 15 h 15. Puis elle s'était changée pour enfiler un short et un tee-shirt propres, s'était essuyé les mains et le visage avec un linge humide, avait bu une demi-bouteille d'eau et mangé un sandwich. Comme Kit n'avait pas réapparu, elle l'avait appelé sur son téléphone portable. À 15 h 45, n'ayant toujours pas obtenu de réponse, elle avait appelé l'hôtel et le Bede's Collège de Cambridge. Elle leur avait dit à tous que Kit restait introuvable, mais n'avait parlé ni du crâne ni de leur poursuivant.

À 16 h 30, elle s'était résolue à appeler la police. La gendarmerie avait dépêché sur les lieux une solide équipe de secours, une dizaine d'hommes et de femmes passionnés de spéléo, et l'avait confiée à une jeune femme brigadier qui s'occupait de la radio et avait montré ses compétences en posant les bonnes questions. Durant tout ce temps, cachée au fond de son sac à dos, la pierre-crâne murmurait sa mise en garde. À cause de son insistance, Stella ne dit qu'une partie de la vérité.

Pour la pierre, mais aussi pour Kit, parce qu'il avait risqué sa vie pour elle, elle ne dit pas pourquoi ils étaient descendus dans la grotte, ni ce qu'ils y avaient trouvé. Elle n'avoua pas non plus qu'elle ne savait pas où Kit était tombé, ni même s'il était tombé, se trouvant trop loin derrière. Elle dit seulement où il devait se trouver selon elle, en souhaitant de toutes ses forces se tromper.

Ils furent cinq ou six à lui sourire gauchement avant de s'enfoncer sous terre, solidaires et généreux, alors qu'elle ne leur avait offert qu'un piètre mensonge. Pour eux, elle se força à sourire, et descendit se poster près de la voiture.

—MADAME O'Connor?

Un nouvel officier de police venait vers elle ; un homme grand, coiffé d'une casquette, à qui l'uniforme seyait mieux qu'à la jeune femme qu'elle avait laissée à l'entrée de la grotte. Visiblement poussé par l'urgence, il dévalait la colline à grandes enjambées.

—Madame O' Connor..., reprit l'officier, essoufflé. On a besoin de vous pour... Remontez la colline.

L'équipe de spéléo... un appel radio. Ils croient avoir trouvé...

Une portière de voiture claqua violemment.

—Stella!

—Tony!

Elle chancela. Tony Bookless la retint par le bras.

—Tu n'aurais pas dû venir de si loin... Je n'ai pas appelé pour ça.

Il lui prit le bras.

—Je ne viens pas de Cambridge. J'étais à Harrogate. Le bureau m'a appelé juste après ton coup de fil et je suis parti dès que j'ai pu me libérer.

Grand, très chic dans un costume sur mesure, les cheveux argentés coupés court, Tony Bookless était le recteur du Bede's Collège de-Cambridge. Sa prestance était héritée d'une longue lignée de militaires. Assez vieux pour être son père, c'était l'un des deux témoins de son mariage. Stella saisit la main qu'il lui tendait et se sentit redevenir humaine.

—Dis-moi ce que je peux faire, fit-il.

—Fais que Kit soit en vie !

Cela lui échappa, et sa voix résonna dans le soudain silence.

—Stella...

Il la serra contre sa poitrine et, par-dessus son épaule, tendit la main à l'officier posté derrière elle.

—Sir Anthony Bookless, se présenta-t-il, recteur du Bede's Collège de Cambridge. Je suis l'employeur du Pr O'Connor. Si je puis vous être utile, dites-le-moi.

—Inspecteur principal Fleming, sir. Notre équipe spéléo est au bas d'une paroi de cent vingt mètres et ils croient avoir trouvé... ce qu'ils cherchaient.

Cent vingt mètres. La gravité aspira de nouveau Stella dans son gouffre, sur la pente glissante de la vire, jusqu'à une chute d'une pro fondeur inconnue.

Elle leva les yeux. Les deux hommes la regardaient.

—Vous avez besoin de moi ? S'enquit-elle, l'air hébété. Fleming contempla ses pieds.

—À un moment nous aurons besoin d'une... identification, mais il faut d'abord attendre qu'ils soient remontés.

—Il est vivant?

—Tu sais, il est rare qu'on nous demande d'identifier des vivants, intervint Tony Bookless.

Le mentor de Kit avait toujours traité Stella en égale. Il la prit par l'épaule, la fit se retourner, et se baissa afin de pouvoir la regarder dans les yeux. Ce simple geste de compassion exprimait une vérité qu'elle était incapable de regarder en face.

Pour la première fois de sa vie, Stella sentit la réalité voler en éclats. De très loin, elle entendit Tony poser une question.

—L'inspecteur demande s'il y avait quelqu'un d'autre dans la grotte, quelqu'un de malintentionné.

Tu te rappelles quelque chose ?

—Oui, je l'ai vu d'en haut, répondit la partie d'elle-même qui était encore en état de marche.

C'était peut-être un effet de perspective, mais il m'a semblé grand, à peu près de votre taille à tous les deux.

—Alors, c'était un homme, vous en êtes certaine? Vous l'avez vu ? S'enquit Fleming en s'empressant de sortir son bloc-notes.

—Je pense que c'était un homme, mais je ne peux rien affirmer. Kit avait pris ma lampe pour continuer... Il s'est dit qu'il arriverait plus vite à Pair libre seul. J'ai escaladé la paroi au-dessus de la vire et j'y suis restée accrochée pour laisser passer l'individu sans qu'il m'aperçoive.

—Tu as gravi une paroi dans le noir ? demanda Tony, effaré. Mais il en fallait plus pour impressionner Fleming. Il vint se poster devant elle, la main posée sur le capot de la voiture.

—Vous avez sûrement d'autres éléments à me fournir. Quatre heures se sont déjà écoulées depuis les faits. Avec chaque heure qui s'écoule, des indices disparaissent. Vous comprenez?

Elle se déroba à son regard en s'écartant d'un pas.

—Je n'avais pas de lumière, j'étais agrippée au-dessus d'un gouffre, à une paroi en surplomb de dix degrés. J'essayais désespérément de ne pas lâcher prise.

—On va voir si quelqu'un peut prendre des empreintes, déclara Fleming.

Il se détourna et marmonna dans sa radio.

—Je ne comprends toujours pas pourquoi quelqu'un vous aurait pourchassés dans une grotte, soupira Tony Bookless. Qui pourrait vous en vouloir à ce point ?

Ce n'est pas après nous qu'il en avait. Nous avons trouvé... Elle allait ôter son sac à dos de ses épaules pour lui montrer la pierre, s'apprêtant à lui confier leur découverte, mais la pierre lui vola ses mots pour en glisser d'autres à la place.

—Kit avait la pierre-cœur bleue de Cedric Owen dans son sac, déclara-t-elle avec un parfait naturel.

Celui qui était en bas avec nous voulait la pierre, ça ne fait aucun doute.

—Le crâne de cristal ? La pierre est tombée avec lui ? Elle est perdue ?

Les yeux de Tony furent soudain des fenêtres ouvertes sur son âme. Sa souffrance était grande. Pour mieux lui dissimuler son visage, Stella le serra brièvement dans ses bras.

—Il n'aura pas résisté à une chute de cent vingt mètres.

COMME font les mensonges, celui-ci prit racine et devint vérité. Suivie par Tony Bookless et par l'inspecteur principal Fleming, Stella reprit le sentier jusqu'à la sortie de la grotte, où le chef de brigade Ceri Jones se pencha pour régler la réception de la radio.

—Ils le remontent sur une civière. Ils ont trouvé de l'eau au pied de la paroi. D'après les toubibs...

Ne vous faites pas trop d'illusions, lui dit-elle avec beaucoup de douceur dans le regard.

Est-ce qu'ils ont son sac ? demanda Tony Bookless, les mains posées sur les épaules de Stella. Ceri Jones le considéra froidement, sans sourciller.

—Ils n'en ont pas parlé. Ça ne doit pas faire partie de leurs priorités. Ils seront remontés dans environ quatre-vingt-dix minutes. Vous pouvez patienter jusque-là.

D'un air piteux que Stella ne lui avait encore jamais vu, le directeur de Bede's s'écarta d'elle et alla s'asseoir sur un rocher.

—Je regrette de ne pas avoir su que vous cherchiez la pierre, dit-il. J'aurais pu vous aider.

—C'était le cadeau que Kit me faisait. Cette descente, rien que lui et moi, après la cérémonie de vendredi...

Le vendredi où ils s'étaient mariés, et où Tony Bookless, leur témoin, avait jeté sur eux des poignées de riz.

—Rien que vous deux. Je vois..., dit-il avec un petit sourire désenchanté.

Sir Anthony Bookless s'était fait un nom en coécrivant la biographie de référence de Cedric Owen.

Plus que quiconque, il était lié à la pierre bleue et à ce qu'elle représentait. La blessure était donc vive.

—Kit voulait t'en faire la surprise, répondit-elle gentiment. Tu avais tellement insisté sur les dangers qui accompagnaient la pierre... Il pensait que tu changerais d'avis si...

—Stella...

Il descendit de son rocher et, prenant ses deux mains dans les siennes, il la dévisagea avec gravité.

—Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de Bede's Collège, et de son intégrité. Nul n'a revu la pierre-crâne d'Owen depuis sa mort. Sir Francis Walsingham, maître-espion d'Elizabeth I, a fouillé l'Angleterre à sa recherche. En vain, comme des dizaines d'autres après lui. Et tu me dis que Kit aurait découvert ce que personne n'a su retrouver en quatre siècles de recherches forcenées?

La vérité était plus dure à dire que le mensonge.

—Nous avons réussi à déchiffrer le code des grands livres d'Owen, déclara Stella posément, distinctement, par-dessus les parasites de la radio de Ceri Jones. D'après Kit, il n'a pas été écrit par lui, mais par Francis Walker, après sa mort.

—Pardon ? fit Tony Bookless en plissant le front.

—Les livres sont des faux, Tony. En tout cas, les six derniers volumes.

Il n'y avait aucun moyen d'atténuer le coup de cette révélation, et Stella n'essaya même pas.

Ravivés par le soleil déclinant, les yeux brun clair de Bookless scrutèrent son visage.

—Quand Kit a enfin pu faire fonctionner son logiciel, expliqua-t-elle patiemment, il a voulu le tester sur les grands livres d'Owen : trente-deux volumes, écrits par le même homme au fil de trente-deux années, composés pour moitié ou à peu près de textes et de chiffres. Il pensait que, si les algorithmes pouvaient s'appliquer à des registres de comptes manuscrits datant du Moyen Âge, ils perceraient à jour en quelques secondes tous les faux en écriture de notre monde moderne.

—Je sais. Je lui ai donné la permission d'accéder aux archives. Bede's possède un système d'archivage parmi les plus avancés d'Europe, expliqua Tony Bookless à l'intention de Ceri Jones et de Fleming qui, à présent, les écoutaient attentivement. Les manuscrits d'Owen consistent en une série de livres de comptes remontant à l'époque de son séjour au Nouveau Monde. Nous les conservons dans une salle fermée hermétiquement, dont la température et le taux d'humidité sont surveillés. Kit a eu pour mission de créer un programme capable d'analyser et de comparer l'écriture manuscrite d'un individu à n'importe quel moment de sa vie afin de vérifier son authenticité. Il n'a commencé l'analyse qu'en janvier de cette année. Et depuis, il est resté très discret sur ses avancées. Au point que j'ai cru, pardonne-moi Stella, qu'il avait d'autres choses en tête.

—Mais non, répondit-elle à Tony. Son souci, c'était de savoir comment t'annoncer que les fondements mêmes de Bede's Collège relèvent d'une imposture. Les livres ont été écrits en cinq ans au lieu de trente, et par deux personnes différentes. Cédric Owen est peut-être l'auteur des vingt-quatre premiers volumes mais quelqu'un d'autre a écrit les six derniers. L'écriture des six derniers livres correspond à celle d'une lettre envoyée à Barnabas Tythe après la mort d'Owen, signée par un certain Francis Walker.

Bookless s'était levé et il faisait les cent pas en piétinant sauvagement les fougères.

—Owen savait que ces livres seraient les fondements sur lesquels reposerait Bede's. C'est pourquoi il les a cachés à Walsingham. Pourquoi donc aurait-il joué ce tour à l'université qu'il aimait tant ?

Oui, pourquoi ? Kit et Stella se l'étaient demandé eux aussi. Et ils avaient fini par apporter une réponse à cette question lancinante.

—Pour cacher le crâne là où seulement quelqu'un comme Kit pourrait le trouver, dit simplement Stella. Il y a un code dans les livres. Dans les vingt dernières pages du dernier volume, on trouve un abrégé du genre de chiffres qu'utilisait John Dec, l'astrologue élisabéthain. Grâce à lui, nous avons su où chercher la pierre-crâne, dans la cathédrale de la terre, sous l'eau blanche. Nous y sommes allés et nous l'avons trouvée. Kit l'a mise dans son sac. Si on ne le remonte pas avec lui, elle aura disparu pour de bon.

« Trouve-moi et vis, car je suis ton espoir à la fin des temps. » Ceri prit son casque à écouteurs, puis se tourna vers eux avec un petit sourire incertain.

—Ils sont à dix minutes de l'entrée, dit-elle. Ils demandent qu'on fasse venir un hélico. D'après eux, son pouls bat encore.

ILS le ramenèrent dans le soleil d'après-midi, bras, jambes et tête sanglés sur une civière en aluminium, les mains croisées sur la poitrine, les yeux fermés, comme s'il reposait, paisible. À voir ses jambes liées bien droites, on ne pouvait se douter de la fracture dont Ceri avait informé Stella.

Tout le côté gauche de son visage était contusionné, du menton jusqu'aux cheveux, emmêlés dans un fouillis sanglant au-dessus de son oreille gauche. Le médecin de l'équipe découpa la combinaison de Kit puis colla des patches sur sa peau pour effectuer un électrocardiogramme.

D'après nous, il s'est cogné la tête contre la paroi avant de tomber, et il était sans doute inconscient quand il a heurté l'eau. Son sac à dos l'a sauvé, grâce à la boîte en plastique remplie d'air qu'il contenait et qui lui a permis de flotter.

—Vous n'avez pas trouvé de pierre? S'enquit Tony Bookless. Le médecin l'ignora. Après avoir relié les fils aux patches, il brancha l'écran. La ligne verte oscilla en émettant de petits bips.

—C'est bien ce qui me semblait, conclut le médecin. Il vit. Quant à savoir s'il reprendra conscience ou non, c'est une autre affaire. Il faut qu'on le réchauffe, et qu'on le mette sous oxygène.

Derrière, sur le flanc de la colline, le souffle rugissant d'un hélicoptère aplatit les fougères.

—Puis-je vous accompagner à l'hôpital? demanda Stella.

—Bien sûr. Et votre père aussi, s'il le désire, ajouta le médecin en jetant un coup d'œil derrière elle.

CETTE nuit-là, à l'hôpital, le mensonge forgé par Stella se désagrégea, avec Tony Bookless pour seul témoin.

Kit était couché dans une chambre blanche, un rideau blanc tiré tout autour de son lit, au milieu d'un réseau serré de fils et de perfusions qui dessinait une étrange toile d'araignée. Son visage était livide, à part la grande ecchymose noirâtre qui s'étendait de la tempe gauche jusqu'au menton.

Il n'avait pas encore ouvert les yeux, ni parlé. Les médecins n'osaient toujours pas se prononcer.

Par miracle, le côté droit de son visage était pratiquement intact, et si Stella se contentait de le regarder sous cet angle, elle pouvait s'imaginer qu'il dormait. Tony l'avait quittée pour passer un coup de fil, et elle resta assise auprès de Kit en lui tenant la main. Perdre son amour, perdre Kit...

Cette pensée lui était insupportable. Elle dévida le fil de ses souvenirs, depuis leur première rencontre jusqu'à leur séparation dans la grotte.

Quand Tony rentra dans la chambre après son coup de fil, il posa doucement la main sur son épaule.

—Ça te ferait peut-être du bien de parler, non ?

—Je me disais que c'était moi la spéléologue. Jamais je n'aurais dû laisser Kit partir devant.

—Mais vous vous êtes crus poursuivis, et c'était lui le meilleur coureur, observa Bookless en rapprochant une chaise. Tu es toujours certaine qu'il y avait quelqu'un, en bas ? J'ai comme l'impression que l'inspecteur conclura à un malheureux accident, avec toi dans le rôle de l'hystérique paranoïaque.

—Il y avait quelqu'un, Tony. Quelqu'un qui voulait à tout prix la pierre-crâne de Cédric Owen.

Elle se sentit stupide en le disant ici, dans ce décor froid et hygiénique, et resta longtemps à fixer le cardiogramme.

—Et votre... poursuivant, qu'a-t-il fait ? reprit Tony.

Ils approchaient de la vérité. La pierre occupait toujours son esprit et l'obligeait à demeurer sur ses gardes.

—Il a jeté des pierres à un rythme régulier, toutes les trente secondes, pour bien nous faire savoir que ce n'était pas fortuit. Kit dit qu'il nous poussait en avant et que, de son côté, il pourrait détourner le danger. Il a pris ma lampe sous-marine et il est parti devant.

—Résultat, il est tombé en emportant la pierre-crâne dans sa chute. Dernière victime d'une liste où elles se chiffrent par dizaines.

Tony Bookless se renfonça dans son siège d'un air abattu. Depuis qu'elle lui avait annoncé que les livres d'Owen étaient des faux, il n'était plus le même. Elle eut envie de lui donner son secret pour compenser cette perte, et étouffa les avertissements de la pierre-crâne.

—Non. Il est tombé, mais il m'a laissé la pierre. C'était le but. Il devait servir d'appât.

Il lui fallut un immense effort de volonté pour le dire. La pierre se mit à hurler sur un son strident, déchirant, qui vrilla cruellement son cerveau. Elle se prit la tête entre les mains.

—Que se passe-t-il ? S'enquit Tony, alarmé.

—La pierre-crâne. Nous n'aurions jamais dû la toucher. Elle fait partie de moi, à présent. Elle me rend folle, et il y a un cinglé dehors qui est capable de tuer pour s'en emparer.

Elle tendit la main vers son sac, mais Tony la retint par le bras.

—Non, je t'en prie. Je n'ai pas envie de la voir. (Tony Bookless était fatigué, le visage creusé de rides.) C'est sans nul doute l'objet le plus précieux dont pourrait s'enorgueillir notre université. Grâce à lui, la vérité sur les livres d'Owen deviendrait une victoire, au lieu d'être une abjecte supercherie. Mais tout ce que nous savons de lui, de son histoire, nous prouve que ceux qui l'ont eu en leur possession sont morts.

Aucune pierre ne vaut qu'on meure pour elle. Débarrasse-t'en, Stella.

—Comment?

—Rapporte-la dans la grotte et jette-la dans l'eau, là où elle aurait dû finir cet après-midi.

Ensuite, je remuerai ciel et terre pour faire entrer Kit au Addenbrooke's Hospital, où exercent les plus grands spécialistes, et pour que tu décroches le poste que tu aurais obtenu de toute façon, et tu continueras à avancer vaille que vaille, jusqu'au jour où Kit sera assez remis pour te rejoindre.

—Je ne peux pas... Il lui saisit la main.

—Stella, tu es une spéléologue. Tu en es parfaitement capable. Et Kit sera là quand tu reviendras. Je veillerai sur lui en ton absence.

—Ce n'est pas ça. Je ne peux pas retourner dans cette grotte ce soir. Je n'en ai pas le courage, Tony.

Je ne suis pas sûre de jamais vouloir redescendre sous terre.

Il eut la bonne grâce de ne rien objecter.

—Y aurait-il un autre endroit... moins intimidant ?

—Peut-être Gaping Ghyll, le premier aven où je suis descendue, répondit-elle. L'entrée se trouve non loin d'ici, mais je n'ai pas envie d'y descendre de nuit.

—Alors, je t'y emmènerai demain matin. Ensuite, nous retournerons à Cambridge.

—Tu ne devais pas te rendre à une conférence ?

—Si, mais il y a des choses plus importantes que d'écouter d'éminents spécialistes discourir sur les façons dont le gouvernement ne cesse d'empiéter sur nos libertés civiles. Bon, veux-tu que je te conduise à l'hôtel? Kit ne se réveillera pas durant les douze prochaines heures. Le médecin nous l'a assez répété. Tu seras mieux à même de prendre des décisions demain matin, après une bonne nuit de sommeil.

Ce n'était pas le moment de discuter. Elle se pencha, embrassa Kit sur la joue et se laissa reconduire. Tapie tout au fond de son sac, la pierre-crâne entama pour elle une complainte, qui lui vint par vagues d'une douceur bleutée.

Chapitre 4

Séville, fin août 1556

— *SENOR* Owen, mon vaisseau est armé et prêt à prendre la mer à l'aube, avec la première marée. Il m'emmènera en Nouvelle- Espagne, où je ferai fortune. Pendant la durée du voyage, il se joindra à un petit convoi que deux navires de guerre protégeront des corsaires. Vous voulez que je vous emmène, soit, mais la moitié des Sévillans le veut aussi, et j'ai refusé d'en prendre un seul, qu'importé sa naissance, à moins qu'il ne me prouve en quoi il peut m'être utile. Pour l'instant, personne n'y est parvenu. Pouvez-vous me dire en quoi vous pourriez m'aider? Donnez-moi une seule raison.

—Je puis vous en donner trois, répliqua Cédric Owen sans se départir de son flegme, et vous pourrez choisir vous-même celle qui vous conviendra le mieux.

Le vent, la marée et la douce insistance de la pierre-cœur bleue avaient amené Owen à s'asseoir en ces lieux, à cette table, avec ce fat, ce coquet. Ce Fernandez Alberto Garcia de Aguilar avait un goût pour les riches pourpoints et cette espèce de bijou en or accroché au lobe de son oreille gauche qui lui donnait l'air affecté d'un mignon.

Owen s'était attendu, tout naturellement, à être bien accueilli, et la joute oratoire qui s'annonçait le fatiguait déjà. Si ses bonnes manières d'Anglais ne l'avaient retenu, il aurait pris congé.

Derrière les deux hommes, les hauts murs de la forteresse mauresque s'incurvaient contre un ciel trop bleu. Séville était encore fière des batailles gagnées trois siècles plus tôt, qui l'avaient ramenée en terre chrétienne.

Manifestement, Fernandez de Aguilar s'enorgueillissait lui aussi de l'histoire de sa cité, de ses batailles passées, présentes et futures, de même que de sa famille et de son vaisseau. Mais c'était de lui-même qu'il tirait fierté au premier chef, semblait-il.

L'Espagnol l'interpella en tapotant du doigt ses lèvres à la courbe parfaite.

—Vos trois raisons, *señor* !

Tout d'abord, répondit Owen, je suis un assez bon médecin, comme l'atteste une lettre de recommandation de Michel de Nostre-Dame, médecin de la reine de France, que j'ai sur moi. Je me propose donc de soigner les malades et les blessés de votre équipage, sans frais, et ceci pendant la durée de notre voyage.

—De notre voyage ? Comme vous y allez ! s'exclama l'Espagnol. Et quelle présomption, quelle arrogance ! La reine de France a, dit- on, perdu deux filles nouveau-nées, et ces décès ne disent rien de bon de ses médecins et de leurs compétences. Je tiens beaucoup à mes matelots, et, pour rien au

monde, je ne laisserais un homme tel que vous les soigner s'ils étaient malades. En outre, à bord d'un vaisseau, on a plus besoin d'un chirurgien que d'un médecin. N'attendez pas de moi que je bée d'admiration. Ensuite ?

—La deuxième raison, c'est que mon grand-père maternel a navigué avec l'amiral sir Edward Howard, qui servait le roi Henry d'Angleterre, défunt père de notre reine. Je tiens de lui une connaissance approfondie de la mer.

—Vous comptez peut-être gouverner mon navire ? Je vous dirai quant à moi que l'oncle de mon père, Geronimo de Aguilar, a navigué avec Juan de Valdivia, officier de Sa Majesté. Leur vaisseau sombra au large des côtes de la Nouvelle-Espagne, et mon grand-oncle fut l'un des dix-neuf qui réussirent à rejoindre le canot de sauvetage. Ils furent capturés par des sauvages, et détenus comme esclaves pendant huit ans. Puis mon parent réussit à s'échapper, il devint interprète pour le grand Hernán Certes, vainqueur des Aztèques. Dans ses lettres, il nous décrivit, à nous, sa famille, combien le pays était aride et les gens misérables. Pourtant, il y demeura et y mourut, alors qu'il aurait pu revenir chez lui en héros. Ne trouves-tu pas cela étrange, l'Anglais ? Moi, oui. C'est pourquoi je prends la mer. J'ai envie de savoir pourquoi il a choisi de rester là-bas, et y aller moi-même faire fortune, en exploitant l'or vert qui l'entourait et dont il n'a pas su tirer profit. J'attends toujours une bonne raison de t'emmener avec moi, alors que j'ai repoussé tant de volontaires.

L'Espagnol se resservit nonchalamment sans proposer à Owen de remplir son gobelet. En Angleterre, c'eût été un outrage à laver dans le sang, et certains étaient morts pour de moindres offenses. Pas de la main d'Owen, cependant. Il avait fait le désespoir de son maître d'épée, qui l'avait renvoyé en lui conseillant de ne jamais se battre en duel, s'il voulait sauvegarder son honneur.

—Vos deux premières raisons ne m'impressionnent guère, reprit Aguilar avec un sourire féroce.

Quant à la troisième, vous n'allez quand même pas vous targuer du fait que mon roi est marié depuis deux ans à cette pitoyable matrone qu'est votre reine Mary ? Tous les dignes fils d'Espagne se plaignent d'être ainsi enchaînés par ce mariage qu'il endure pour notre bien à tous.

—Cédric Owen se leva et salua d'une simple inclinaison de la tête. C'était justement cette union qu'il s'apprêtait à évoquer, en d'autres termes certes.

— *Señor*, je perds mon temps et le vôtre. Pardon d'avoir interrompu votre journée en abusant de votre hospitalité. Si vous voulez/bien me laisser régler notre note...

—Jamais il n'aurait cru que l'autre accepterait. Cela, plus le fait que le tavernier lui fit payer au moins dix fois ce que valait le vin, le laissa la bourse plate, et de fort méchante humeur.

—Quelques heures plus tard, dans la fraîcheur du soir, il trouva une taverne où on lui fit, malgré son mauvais espagnol, bon accueil, en lui servant copieusement une savoureuse soupe de poissons, sans l'escroquer pour autant. Il discuta par hasard avec un comptable autrefois employé par les banquiers des Médicis et leur conversation fit de nombreux méandres, passant du Nouveau Monde à l'Ancien, tout en détaillant les multiples façons dont un homme peut s'enrichir. Si l'on n'évoqua point « l'or vert » des rêves de l'Espagnol, cette discussion se prolongea tard dans la soirée, tant était vif son intérêt.

—Owen but plus que de raison, mais depuis qu'il avait quitté *la* France, c'était la première fois qu'il se trouvait en si aimable compagnie, et ce fut un homme ragaillardi qui rejoignit son logement près des murailles.

—À l'aide ! À l'assassin ! Cria quelqu'un en espagnol, sur sa gauche.

—Sans réfléchir, Cédric Owen se précipita et tourna le coin de la rue pour pénétrer dans une venelle obscure et tortueuse, passant entre deux rangées de villas blanchies à la chaux. L'obscurité l'avalait et le sol devint un terrain inconnu, peu fiable. Il se cogna contre un tonneau de poisson salé, qui se renversa, et heurta durement le sol.

Il entendit alors un cri de douleur, suivi d'autres, de plus en plus perçants. Soudain résonnèrent les coups mats d'une bastonnade.

Owen se releva d'un bond. En s'appuyant des deux mains contre les murs, il se hâta de passer le dernier coude de la ruelle en direction du bruit. Un rai de lumière qui filtrait par une porte entrebâillée lui permit de distinguer un corps ramassé sur le sol et deux silhouettes penchées sur lui. Un éclat de métal brilla dans la semi-pénombre. Seul, sans arme, contre toutes les prescriptions de son maître d'épée, Owen se jeta sur l'homme qui tenait le couteau en criant :

—Stop ! Stop *maintenant* !

Le combat fut bref, douloureux et, chose surprenante, Cédric Owen ne mourut pas sur le coup.

La seconde surprise, ce fut que couché là dans le caniveau, le crâne ouvert, avec ce même couteau brandi au-dessus de lui, la lame n'atteignit jamais son but. Au moment où dans son esprit s'entrouvrait la porte qui menait à la pierre-cœur bleue et à un avenir lumineux, il sentit qu'une main le saisissait par l'épaule pour l'aider à se redresser.

—Ça donc, mais c'est le *Señor* Owen? Je suis attaqué par des coupe-jarrets dans ma propre cité, et le seul à venir à mon secours dans tout Séville, c'est un médecin anglais fin soûl qui pue le poisson.

La face ensanglantée, tous sourires, Fernandez de Aguilar l'aida d'une main à se relever. Son autre bras pendait, inerte, à son flanc, la main bizarrement retournée.

—Il faut vite réparer ce bras, dit Owen, les lèvres tuméfiées.

—En effet. N'est-ce pas de la compétence d'un médecin ?

—Si, je puis m'en occuper, répondit Owen.

L'Espagnol était d'excellente humeur, comme peut l'être un homme qui a réussi contre toute attente à se tirer d'un mauvais pas. Dans son regard calme transparaissait une âme qui n'était pas celle du bellâtre que Cédric Owen avait rencontré dans l'après-midi.

—Ensuite, nous pourrions reprendre notre conversation là où nous l'avons laissée, qu'en dites-vous ? proposa l'Espagnol. Nous prenons la mer dans deux semaines. Venez. Cette fois, c'est ma tournée.

SELON sa position calculée d'après les étoiles, la Part de Fortune passait du Capricorne au Verseau et était en carré par rapport à Vénus et Saturne, eux-mêmes placés en opposition, ce qui ne présageait rien de bon. En conséquence, une pluie ininterrompue confondait ciel et mer en un même brouillard indistinct, et le poisson ne mordait pas. Campé à l'arrière de *L'Aurora*, les pieds dans le vide, piteux et nauséeux, Cédric Owen laissait pendre sans succès une ligne de pêche.

Cependant, son mal de mer n'était pas assez fort pour qu'il reste claquemuré dans sa cabine comme il l'avait fait durant les dix premiers jours de la traversée. Quant à Aguilar, en bon capitaine, il n'avait jamais montré le moindre signe d'inconfort. Encore maintenant, accoudé au bastingage, il semblait on ne peut plus à l'aise, et son beau profil se détachait sur l'horizon brouillé, tandis qu'il contemplait le sillage argenté du navire. « Décidément, il fait plus latin qu'espagnol, se disait Owen en regardant son compagnon. Il a l'air d'un héros antique, un jeune et vigoureux Troyen à qui la barbe conférerait encore plus d'autorité. » Ses yeux gris pleins d'ironie étaient frangés de longs cils, comme ceux d'une jeune fille. Même trempé jusqu'aux os, il conservait toute sa majesté.

—À présent que vous allez mieux, dit-il, vous devriez vous déchausser. On marche mieux pieds nus sur le pont d'un navire.

Cette remarque était si inattendue qu'Owen mit un moment avant de comprendre qu'elle lui était destinée.

—Vous-même, vous avez gardé vos bottes, répliqua-t-il.

—Mon rang m'y oblige, et il en va de même pour mon second. Mais ce n'est pas votre cas. Une fois que vous aurez ôté votre veste et vos chaussures, il vous suffira de changer de chemise de temps en temps pour en imposer aux membres de l'équipage. Pour eux, vous serez un monsieur, et vous n'aurez rien perdu de votre dignité.

—Je comprends.

Ils retombèrent dans un silence un peu gêné.

Aguilar contemplait pensivement la mer.

La pluie avait presque cessé, la brume se levait, le soleil qui filtrait par intermittence à travers les nuées projetait des ombres et des éclairs liquides le long de la coque du navire.

—Quand nous avons parlé de votre venue sur ce navire, nous n'avons jamais évoqué votre famille, ni la façon dont ce lointain voyage pourrait l'affecter, constata Aguilar en le scrutant.

Avez-vous laissé au pays une épouse qui pleure votre absence ?

—Non, je ne suis pas marié.

—Un homme doué comme vous d'autant de talents ? C'est difficile à croire. Alors vous entretenez peut-être une liaison ?

L'indiscrétion frôlait l'offense. Owen rougissait rarement, mais quand cela lui arrivait, comme maintenant, le sang lui montait au visage en lui enflammant le teint de façon spectaculaire.

—Non, je n'ai pas de maîtresse, ni aucun désir d'en avoir, répondit-il sèchement. Un jour, oui, j'ai bon espoir de prendre femme ; mais en attendant, je vis dans l'abstinence. Ce n'est sans doute pas la mode en Espagne, mais je n'ai aucune envie d'abuser d'une femme sans lui accorder la protection du mariage et ses avantages. Et si cela vous fait rire, je vous prierai de garder vos traits d'esprit pour vous.

—Pardonnez-moi de vous avoir offensé, lui dit Aguilar d'un ton apaisant. Vous êtes, chose rare, quelqu'un de noble au vrai sens du terme. C'était déjà mon opinion, mais j'en ai à présent confirmation.

Sur ce, Aguilar s'écarta du bastingage et prit congé.

Le lendemain, Owen abandonna chausses et brodequins pour aller pieds nus. Personne ne fit de commentaires. Il s'aperçut qu'il gagnait en mobilité et, le soir, il se promenait sur le pont avec autant d'aisance que lors de ses flâneries sur les rives de la Cam.

UNE nuit de forte houle, Cédric Owen se fendit la lèvre en tombant de sa couchette. Il sentit dans la froidure de l'eau la morsure brûlante du sel sur sa plaie.

Rompant ses attaches, le seau d'aisances se renversa et répandit sa puanteur tout autour de la cabine, mais bientôt le vent s'engouffra par-dessus les cloisons et tout devint humide, froid, imprégné d'une odeur d'algues, dans un air âpre, difficilement respirable.

Haletant, Owen porta la main à sa bouche. Elle ne saignait pas, ne lui faisait pas mal. Quant à *L'Aurora*, elle oscillait à nouveau doucement, comme quand il s'était assoupi. La pierre bleue, qui partageait sa couchette telle une amante endormie, roula un peu avec l'inclinaison des vagues.

Mais elle ne dormait pas, et elle avait quelque chose d'urgent à lui dire.

Il se leva et s'habilla. Il boutonna sa chemise et en fourra les pans dans sa culotte, soucieux de paraître en tenue décente, comme il sied à un gentilhomme. Il grimaça, et sortit dans une immensité noire piquetée d'étoiles qu'il ne put identifier, éclairée par une pleine lune qui illuminait la mer calme.

Derrière eux voguaient trois autres navires marchands de la même envergure que *L'Aurora*, suivis, par bâbord, d'un navire de-guerre armé de canons, censé par sa seule présence décourager les corsaires. On savait pourtant que les corsaires prenaient pour cibles les riches navires à leur retour de la Nouvelle-Espagne, et non ceux qui faisaient le trajet inverse. Depuis le début, Owen avait considéré les navires de guerre comme une assurance plutôt que comme une-nécessité. À

présent qu'il les voyait sous l'angle de la pierre bleue, ils constituaient un fardeau dont il fallait se séparer au plus vite. Sauf qu'il ignorait comment et pourquoi.

—Don Fernandez, êtes-vous là? lança-t-il en frappant à la porte.

—Owen ? Attendez... Je sors.

Fernandez de Aguilar émergea bientôt de sa cabine et Owen s'étonna une fois de plus de la rapidité avec laquelle il réussissait à enfiler ses extravagants pourpoints. Manifestement, il gardait pendant son sommeil sa boucle d'oreille en or.

—Puis-je savoir ce qui vous a tiré du lit en pleine nuit pour m'en sortir aussi par la même occasion ? S'enquit Aguilar en l'observant, appuyé au bastingage.

—Il va y avoir une tempête, déclara-t-il sans ambages. Plus forte-que tout ce que nous avons déjà vu, renchérit-il. Elle dispersera le-convoi, et peut-être nous fera-t-elle sombrer corps et biens. Il faut...

Owen cherchait ses mots. Son espagnol s'était beaucoup amélioré, mais il aurait hésité dans n'importe quelle langue.

—Je ne sais pas ce qu'il faut faire au juste, seulement que vous devez agir, et vite, afin que nous en sortions vivants et qu'au bout du compte nous ne fassions plus partie du convoi.

—Plus partie du convoi... ? Je ne comprends pas.

—Nous ne devons pas rester attachés aux autres navires. Nous devons absolument faire route vers la Nouvelle-Espagne, seuls, libérés de ceux qui risqueraient de nous gêner ou d'altérer notre-jugement.

—Ah oui ? Une fois, en manière de plaisanterie, j'ai dit que vous essaieriez peut-être de prendre le commandement de mon navire. Je- ne croyais pas que vous le feriez pour de bon, remarqua Aguilar en conservant un ton posé, sans employer l'ironie mordante qui lui était coutumière. Et me direz-vous d'où vous viennent ces idées ?

—Ce fut au tour d'Owen de regarder la mer. Le mensonge vint moins facilement qu'il l'aurait voulu et lui laissa un mauvais goût dans la bouche.

—Comme je vous l'ai déjà dit, mon grand-père a navigué avec sir Edward Howard. Il me parlait quand j'étais enfant de l'odeur particulière de la mer quand une tempête se prépare ; celle du fer chauffé à blanc qu'on trempe dans l'eau. C'est ce que j'ai senti, venant de bâbord. La tempête viendra de là-bas. Quant au reste, j'ai eu l'idée de comparer votre thème astrologique avec la carte astrale du moment présent, d'après notre position actuelle. J'aurais dû m'en enquérir plus tôt, et je regrette profondément de ne pas l'avoir fait. (Cela du moins était vrai.) La Part de Fortune de la nuit présente se trouve en conjonction avec Saturne et en quintile avec votre Part de Fortune, qui est en conjonction avec votre lune, poursuivit-il. Si elles étaient en opposition, nous pourrions craindre le pire. Mais le fait qu'elles soient en quintile l'une par rapport à l'autre nous permet d'espérer que nous puissions nous en sortir.

—Aguilar regarda par tribord avant. La mer les berça longtemps avant qu'il reprenne la parole.

—Peut-être un jour me ferez-vous l'honneur de me dire toute la vérité. Pour l'heure, nous nous contenterons de nous prémunir contre une tempête imminente en réveillant les hommes, afin qu'ils

attachent le gréement et préviennent les autres navires de faire de même. Ensuite, si jamais vous vous êtes trompé, je rassemblerai les équipages des six navires, et vous leur raconterez l'histoire de votre grand-père. S'ils ne la trouvent pas à leur goût, ils pourront, avec mon assentiment, vous jeter par-dessus bord, conclut-il avec un sourire qui laissa espérer à Owen qu'il plaisantait.

—Impuissant, Cédric Owen se retira dans sa cabine et écouta les équipes qui s'activaient pour que *L'Aurora* se plie aux ordres du capitaine. La pierre bleue était sur sa couchette, sous les couvertures. Il la sentait sur le qui-vive, un peu comme un chien qui flaire au début d'une nuit de chasse des lapins que son maître ne verra que quand il les lui rapportera après sa course, pantelants et encore tièdes. Owen se tourna sur le flanc et, allongé sur son lit, fixa la lueur de la lune qui filtrait par les fissures de la porte.

—Peu après, le vent commença à mugir et à faire claquer le gréement sur un rythme plus soutenu.

Chapitre 5

Ingleborough Fell, Yorkshire Dates, mai 2007

STELLA gravissait les pentes d'Ingleborough Fell. Elle était seule avec la pierre-crâne.

La nuit était fraîche, mais pas froide. Des traînées de nuage s'effilaient entre les étoiles. Tout là-

haut, Fell Beck versait son eau noire dans le gouffre plus sombre encore qu'était Gaping Ghyll. La pierre était légère dans son sac. Stella commençait à appréhender les différentes sensations qu'elle lui inspirait. Ici, maintenant, ni la pierre ni elle n'étaient en danger.

Le sentier qui longeait le ruisseau céda la place à une montée abrupte sur la gauche. Stella avança d'un pas léger à travers la lande, avec la voix de Tony Bookless résonnant dans sa tête : «

Aucune pierre ne vaut qu'on meure pour elle... Débarrasse-t'en, Stella. »

Cette phrase obsédante était là quand Stella s'était endormie, et là encore quand elle s'était réveillée au cœur de la nuit. La pierre-crâne n'avait pas protesté quand elle s'était levée, habillée, puis avait roulé dans la nuit sur de petites routes de campagne sans éclairage jusqu'au parking du village, situé au pied du sentier.

À présent qu'elle le grimpait, elle sentait juste l'air de la nuit sur sa peau. Ici, dans les hauteurs, le vent fleurait bon la rosée nocturne, les fougères. Somnolentes, des brebis s'écartaient mollement sur son passage alors qu'elle entamait le dernier raidillon. Après un coude du ruisseau, elle parvint au plateau en surplomb. Devant, la cascade projetait de l'écume vers les étoiles, seule touche d'argent dans un monde de gris et de noirs profonds qui aspiraient vers le néant. Stella s'installa sur une pente herbeuse, bien loin des lèvres du puits.

Elle sortit la pierre de son sac et la tint dans ses mains pour la première fois depuis qu'elle s'était assise, frissonnant, dans la cathédrale de la terre, alors qu'un éclair bleu lui vrillait le cerveau.

La pierre était plus calme à présent. Dans ce clair-obscur, ce que Stella en distinguait lui faisait

penser au visage ravagé de Kit, et elle n'arrivait pas à détester la pierre, malgré les morts qu'elle avait entraînées et les exhortations de Tony Bookless, dont la voix chuchotait dans le fracas de l'eau.

« Elle porte le sang de trop de gens. Débarrasse-t' en... » Oui, mais...

C'était dur de renier la passion qui l'avait submergée quand elle avait tenu la pierre dans ses mains pour la première fois. Même alors qu'elle était sous l'eau, glacée et près de se noyer, Stella avait eu l'impression que la pierre l'accueillait, comme lorsqu'on rentre chez soi après une longue absence, et qu'elle lui rappelait aussi un pacte, conclu il y a longtemps, oublié depuis, et dont Stella se souvenait enfin. « Débarrasse-t'en ! »

Avant de la jeter dans le vide, Stella soupesa la pierre-crâne. Cette fois, l'éclair bleu ne jaillit pas dans son esprit, ce fut juste un petit éclat brillant dans le lointain, vieux, usé, comme à bout de forces.

Stella baissa les bras. Avec une délicatesse qui la surprit elle-même, elle serra la pierre contre son sternum, sentant sa rugosité à travers son mince tee-shirt en coton. Son cœur battit pour elle comme il n'avait battu que pour Kit. Elle désirait maintenant protéger cet agglomérat de calcaire boueux.

—Il faudrait qu'on te nettoie un peu, pour te redonner forme humaine, dit-elle à haute voix.

La tenant toujours contre elle, Stella se leva pour regarder alentour. L'aube était proche. Gaping Ghyll béait, plus noir encore, et la cascade de Fell Bédé se jetait, toujours aussi fouguese. Ils attendaient tous deux, avec cette même prescience ancienne que la pierre qu'elle tenait contre elle.

Son instinct lui dit qu'il fallait les nourrir. Après l'avoir enveloppée dans une serviette, Stella la remit dans son sac, puis elle commença à arpenter l'herbe rase broutée par les moutons pour trouver une pierre de forme et de taille identiques. Sa recherche l'amena à franchir une clôture avant de revenir à son point de départ, munie de ce qu'elle cherchait. Tandis que dans son dos le soleil levant l'éclairait en projetant son ombre sur l'eau, Stella lança la pierre au centre du puits.

Engloutie, elle disparut à une vitesse terrifiante, puis Stella l'entendit se briser dans un éclat.

—C'est bien, dit Tony Bookless derrière elle. Je n'étais pas certain que tu en serais capable.

Elle ne bougea pas. Il remontait le torrent pour la rejoindre, et son ombre se souda à la sienne, de sorte que leurs têtes jumelles se dessinèrent sur le gouffre béant.

J'ai rêvé de Kit, dit-elle. C'était comme si la pierre... comme s'il fallait absolument l'amener ici.

Dans un coin de son esprit, la chose qui faisait maintenant partie d'elle retint son souffle, aux aguets.

—Je t'ai entendue te lever, dit-il. Comme tu ne revenais pas, j'ai pensé que tu avais peut-être besoin d'aide.

—Merci.

Elle recourait de nouveau au mensonge, sans que la pierre l'y ait obligée, cette fois, et sans qu'elle en

éprouve aucun regret.

—Je viens de recevoir un appel de l'hôpital, déclara Bookless en montrant le portable qu'il avait à la main. Kit a repris conscience. Il te réclame. Si tu veux bien, je vais t'y accompagner.

Chapitre 6

À bord de L'Aurora, voguant dans la mer des Caraïbes, septembre-octobre 1556

SUR une mer étale, enfin calmée depuis la tempête survenue une semaine plus tôt, *L'Aurora* filait au plus près du vent, dans le claquement des vagues que fendait la proue du navire, de celui des voiles sur les trois mâts, avec parfois, dans le lointain, le cri solitaire d'un oiseau de mer.

Cédric Owen se leva avant l'aube et vint s'adosser au mât de misaine. Comme la pierre bleue l'avait prévu, elle avait été séparée du reste du convoi dans la tourmente.

L'équipage de *L'Aurora* avait vu l'un des autres bateaux sombrer après avoir été mis en pièces.

Contre toute raison, Aguilar avait passé deux jours à tourner en rond dans le maelström de pluie et de vent en quête d'un signe quelconque, pavillon ou voile, s'acharnant à retrouver des rescapés parmi les débris qui dansaient sur les vagues.

Mais c'était peine perdue, et il avait fini à contrecœur par reprendre sa route vers l'ouest, sans savoir si les autres navires le cherchaient aussi ou s'ils avaient sombré corps et biens. Au début, le sentiment d'isolement avait troublé Owen, mais après une semaine de paix sous la gouverne sûre du capitaine de *L'Aurora*, il jouissait de cette solitude en souhaitant qu'elle n'eût jamais de fin.

La pierre-crâne bleue réclamait davantage. Ses insistances l'avaient réveillé avant l'aube et attiré vers la tête de mât, en ce lieu précis d'où il pouvait contempler le vide immense et noir de la mer et du ciel confondus. Juste à bâbord avant, une lueur orange palpitait sur un rythme irrégulier, un peu à la manière d'un feu.

Tandis qu'il s'interrogeait, l'obscurité se déchira soudain, et le premier fil tranchant du soleil fendit l'eau. Alors vint l'instant unique où la mer abandonne la nuit d'encre et son mystère pour s'ouvrir au bleu et or aveuglant de l'aube. C'était d'une beauté désarmante.

—Rien que pour cela, le voyage en vaut la peine, n'est-ce pas ? Owen tressaillit, puis se reprit en découvrant avec surprise que l'intrusion de son capitaine dans un moment sublime qu'il croyait destiné à lui seul le dérangeait moins qu'il ne l'aurait cru.

—Si je devais mourir maintenant, après avoir goûté un tel spectacle, je partirais sans regret, confirma-t-il.

Aguilar eut un claquement de langue désapprobateur.

—Mon cher, vous feriez bien de ne pas tenter la mort avec une telle légèreté. Nous toucherons terre à la tombée de la nuit.

—Je m'en doutais un peu. Savez-vous où nous aborderons, alors que la tempête nous a tant écartés de notre trajet initial?

—Je serais un piètre capitaine si je l'ignorais, dit l'Espagnol. Nous devons accoster à Campeche, au nord d'ici. Il ne nous reste pas assez d'eau ni de nourriture pour tenir jusque-là, aussi mettons-nous cap vers la cité que les indigènes appellent Zama, ce qui signifie aube. La nuit, ses habitants gardent les côtes en prévenant les navires qu'ils approchent des récifs. Regardez vers bâbord avant, et vous distinguerez le feu qu'ils entretiennent dans la tour qui domine la mer.

—C'est donc un feu? Je me l'étais demandé. Je ne me serais jamais douté que des sauvages puissent avoir assez d'intelligence pour concevoir un procédé aussi complexe qu'un phare.

—Leur intelligence dépasse largement ce qu'on nous en dit. Ils gardent les côtes par un procédé qui ferait pâlir d'envie nos architectes. Car le phare dont vous apercevez les feux n'est pas une colonne grossière comparable à celles qui ponctuent les côtes d'Angleterre et d'Espagne, mais une pyramide à quatre côtés, d'une beauté de lignes et de proportions pouvant rivaliser avec nos cathédrales. Les motifs qui ornent leurs sculptures et leurs fresques surpassent en complexité ceux d'Egypte, et leurs écritures nous sont aussi indéchiffrables que celles des pyramides. Le plus beau, c'est que ces gens étant vivants, ils peuvent nous instruire sur leur signification, alors que toutes celles de l'Egypte ancienne échappent ; à notre entendement.

—Mais le voudront-ils? Ou est-ce la guerre qu'ils veulent, comme ce fut le cas avec Hernán Cortés ?

—J'espère que non, mais je n'en ai aucune certitude. Les citoyens de Zama assistent chaque jour au lever du soleil que nous avons eu le bonheur de contempler. J'aimerais croire qu'être baigné chaque matin dans une pareille lumière incline à réfléchir et à cultiver la terre plutôt qu'à guerroyer, mais je me trompe peut-être.

Owen pencha la tête en arrière face au soleil et ferma les yeux.

—J'ai cependant l'impression que les natifs ne sont pas notre-seul danger, ajouta Owen en gardant les yeux fermés.

—En effet. Si mes informations sont justes, le prêtre en fonction à Zama montre presque autant de zèle que l'évêque du Yucatan dans son désir d'importer l'Inquisition et ses méthodes en Nouvelle-Espagne. Dans ses lettres, ce jésuite prétend vouloir amener à Dieu les âmes des païens et les sauver ainsi de la géhenne. Pour ce faire, il leur inflige si nécessaire le tourment plus temporel du bûcher.

Il y eut un silence, puis Owen sentit qu'Aguilar se tournait vers lui et sa voix lui parvint, calme, persuasive.

—Vous devriez faire attention, mon ami. Parmi ces victimes, il y en a peu qui, comme vous, emportent dans la mort une chose aussi rare qu'un crâne de cristal.

Sous le choc, Owen ouvrit les yeux et fixa le ciel azur.

—Depuis combien de temps le savez-vous ? dit-il enfin.

—Presque une semaine. Rappelez-vous la nuit d'accalmie qui a précédé la seconde partie, et la pire, du typhon. Je me suis absenté pendant le dîner. Je n'espère pas votre pardon, mais rendez-vous compte que je ne pouvais risquer d'entraîner mon navire et mes hommes vers une étape imprévue et mal cartographiée sans savoir pour qui, ni pourquoi je le faisais.

—Vous êtes donc allé à ma cabine, et avez trouvé la pierre ?

—Elle était bien en vue, je n'ai pas eu besoin de la chercher. Je ne l'ai pas touchée.

Owen tourna la tête pour avoir Aguilar dans son champ de-vision.

—À l'exception de Nostradamus, chaque homme que j'ai rencontré a eu peur de la pierre ou envie de la posséder. Faites-vous exception, ou le crâne a-t-il perdu son pouvoir sur les hommes?

Le claquement des vagues contre la coque résonna.

—Si j'avais une épouse d'une sagesse et d'une beauté exceptionnelles, incarnant tout ce qu'on peut désirer trouver en une femme, voudriez-vous me l'enlever?

—Je ne voudrais rien vous enlever, et encore moins un cœur librement accordé, répondit Owen.

—Alors, pourquoi agirais-je autrement? À tous points de vue, la pierre est manifestement vôtre. Je choisis de ne pas la désirer.

—Votre intégrité me fait honte, dit Owen. Vous êtes le capitaine de ce navire et je vous dois la vie. Plus encore, j'ai vu comment vous traitez vos hommes, et je respecte chacun de vos agissements. Je n'avais pas envie de vous dissimuler quoi que ce soit, mais...

—Mais il est difficile de savoir à qui se fier, je sais. Et puis vous ne souhaitiez peut-être pas imposer ce fardeau à un ami?

Jusqu'alors, Owen n'avait pas considéré Aguilar comme un ami. Mais en entendant ce mot prononcé à haute et intelligible voix, après ce qui venait de se passer, il prit soudain conscience de la vérité de leur amitié.

—J'aime la pierre et tout ce qu'elle apporte, dit-il, mais c'est aussi un fardeau qui m'a accompagné durant toute mon existence et que je ne souhaite infliger à personne, encore moins à quelqu'un que j'estime. Pourtant... Cette nuit-là, quand je suis venu à la table du dîner, elle était bien cachée.

—C'est donc que la pierre l'a voulu ?

—On le dirait, oui.

Il y eut un temps de silence, puis, enfonçant la main dans sa chemise, Aguilar sortit d'une poche secrète un bijou en or.

—Le prêtre de Zama est un certain père Gonzalez Calderôn. C'est un fanatique qui se repaît des souffrances d'autrui, et nous devons faire preuve de la plus grande prudence en sa présence.

En tout cas, nous présenter comme de fervents catholiques. Voudriez- vous accepter ceci sans trop vous en offusquer ? (Il lui tendit un petit crucifix en or d'une rare qualité.) Il était à ma mère, ajouta-t-il simplement.

Le soleil capta la croix qui tournait lentement dans la brise Cédric Owen la prit, et la pierre bleue, malgré la répugnance que lui inspirait d'habitude tout objet religieux, ne rejeta pas celui-ci.

—Merci, dit Owen. J'en serais très honoré.

SUR une eau calme qui scintillait sous le soleil de midi, *L'Aurora* glissa lentement dans le petit port naturel situé sous Zama, en Nouvelle-Espagne. Le capitaine amena son navire jusqu'en un lieu où il pouvait jeter l'ancre en toute sécurité et abaisser le canot pour lui-même et ses compagnons préférés afin d'accoster en premier.

Leur arrivée était attendue. Durant les dernières heures, depuis qu'ils étaient en vue du port, une foule croissante s'y était massée. Avec leurs tuniques de couleurs vives et leurs chapeaux de paille plantés de grandes plumes vertes, les indigènes ressemblaient à des oiseaux exotiques. Dans les premiers rangs, une dizaine au moins de ces guerriers tenaient des mousquetons ; quant aux autres, ils portaient des massues de bois fichées d'arêtes noires.

—On les appelle des *maquahuitls*, déclara posément Aguilar.

Il se trouvait à côté d'Owen à l'avant du canot, une corde enroulée à la main, prêt à sauter sur le rivage. Derrière lui, six hommes ramaient à un rythme soutenu.

—Mon grand-oncle les décrivait comme les plus grandes armes à main qu'il n'ait jamais vues en action, poursuivit-il. Elles sont en bois dur incrusté sur les bords de lames d'obsidienne. Les guerriers mayas les brandissent à deux mains, ce qui donne à leurs coups plus de force.

—Les indigènes n'ont guère l'air accueillant, malgré leurs plumes et leurs tenues bariolées.

—Au moins mourrons-nous vite, dit Aguilar d'un air paisible, après avoir contemplé cette aube éblouissante. Il ne nous reste plus qu'à espérer que, s'ils nous sont hostiles, cette mort rapide à la mode locale nous soit réservée plutôt que les tortures et le bûcher de la vieille Europe. Qu'en dit votre pierre bleue ?

—Elle est impatiente d'arriver, comme si elle allait retrouver son foyer après une longue absence, dit Owen. En revanche, elle ne dit rien sur l'accueil que nous recevrons une fois à terre.

LE prêtre en robe noire se trouvait à l'extrémité de la jetée en bois, et il attrapa assez adroitement la corde qu'Aguilar lui jetait.

Deux Indiens se tenaient à un ou deux pas derrière lui. Seuls parmi leurs frères de race, ils étaient vêtus de pantalons et de tuniques en tissu uni, et ne portaient pas d'armes.

Le prêtre tira la corde en se penchant en arrière et l'assura. Fernandez de Aguilar bondit lestement sur les planches de bois, puis plongea en avant et fit la révérence de cour la plus sophistiquée dont Cédric Owen eût jamais été le témoin.

—Mon père, permettez-moi de me présenter, Fernandez de Aguilar, humble capitaine d'un vaisseau tout aussi humble. Quant à celui qui m'accompagne, c'est le *señor* Cédric Owen, un homme de grande valeur. En l'occurrence, il est notre médecin de bord, mais il est aussi astrologue.

Il détient une lettre de recommandation écrite par la reine de France elle-même, Catherine de Médicis. Vous êtes, bien sûr, le père Gonzalez Calderôn, prêtre de notre Sainte Mère l'Église à Zama. Abaissons donc une planche afin que ce bon docteur puisse débarquer.

—Non.

Le prêtre était une montagne de chair tout en muscles, avec un cou de taureau ourlé d'un triple menton. Sur son large poitrail pendait le plus gros crucifix que Cédric Owen eût jamais vu.

Du seul son de sa voix, il avait immobilisé tout le port. Sous les regards de ceux qui se trouvaient sur le canot et sur le rivage, il rejeta la corde aux pieds de Cédric Owen.

—La variole vient de décimer notre communauté, déclara-t-il. L'épidémie est passée, mais Dieu a rappelé à lui plus de la moitié des hommes, des femmes et des enfants de notre cité. Ce médecin que vous tenez en si haute estime peut-il me jurer devant Dieu que vous n'êtes porteurs d'aucune maladie ?

Soudain un hurlement perça l'esprit d'Owen, d'une fréquence différente de tous ceux qu'il avait pu entendre. En s'efforçant de s'y soustraire, il projeta son regard au-delà du prêtre en robe noire sur les deux indigènes qui se tenaient juste derrière... et se figea, dans l'incapacité de penser plus loin.

Les deux hommes postés derrière le prêtre étaient vêtus simplement, de pantalons et de tuniques en coton écru. Celui de gauche tripotait la croix de bois pendue sur sa poitrine en regardant d'un air indifférent *L'Aurora*. Mais celui qui était sur la droite avait une large cicatrice qui zébrait sa joue gauche et le regard braqué sur Owen... et, à travers lui, plongé dans le bleu de la pierre-cœur.

Quand l'homme détourna la tête, Owen sentit le hurlement aigu s'atténuer, puis se taire. Il fut en mesure d'entendre à nouveau ce qui se passait dans le monde extérieur, en premier lieu ce que disait le prêtre.

— *Señor* Owen ? Vous êtes médecin. Pouvez-vous jurer devant Dieu que votre navire n'apporte chez nous aucune maladie ?

—Non, fit-il. Je ne puis rien promettre et ne jurerais certainement pas cela devant Dieu. Tout ce que je puis dire, c'est que je navigue avec ces hommes depuis deux mois et qu'il n'y a rien eu de notable, à part les désordres intestinaux habituels et un seul cas d'épaule démise chez un homme resté accroché trop longtemps à une ride de hauban. Je puis dire également que nous avons fait escale à Panama pour nous réapprovisionner en eau et en nourriture, et je suis convaincu que, s'il y avait eu à bord une maladie, nous l'aurions déjà attrapée. Par conséquent, je jurerai de la manière qu'il vous plaira que je

n'ai vu aucun signe ni symptôme d'une quelconque maladie contagieuse, sans m'engager davantage. Si vous préférez nous refouler vers le large avec notre pleine cargaison de munitions, de fer et de mousquetons, libre à vous. Je suis certain que les sujets du roi Philip nous accueilleront à Campeche à bras ouverts.

Il n'avait rien préparé de ce discours. Les mots tombaient de sa bouche et il les entendait avec la même surprise que les autres. Le prêtre inclina la tête comme en prière, avant de répondre :

—Bien argumenté, l'Anglais. Si vous aviez juré devant Dieu que vos hommes étaient sains, j'aurais ordonné qu'on vous abatte sur place et qu'on incendie votre navire, afin qu'il brûle au large.

—Tout cela en vain, remarqua Owen. Vous vous êtes assez approché de notre capitaine pour être vous-même contaminé, si Don Fernandez était porteur d'une infection. Vous auriez rejoint vos gens et évolué parmi eux en la répandant sur votre passage.

—Non. Car mon clerc Diego, ici présent, indiqua-t-il en montrant d'un geste l'Indien à la face balafrée, a reçu l'ordre de me trancher la gorge, puis de s'infliger le même traitement. Quant à Domingo, ajouta-t-il en désignant d'un doigt le plus calme des deux, il se serait jeté dans la mer, cette fin ayant sa préférence. Cela fait, le deuxième rang de guerriers aurait décoché sur votre navire des flèches enflammées. Aucun enfant ne tue son père de bon cœur, mais j'ai assez confiance en eux pour savoir qu'ils m'auraient obéi.

— Parce que ces gens vous considèrent comme leur père? S'enquit Fernandez de Aguilar en scrutant le visage de Gonzalez Calderôn, qui demeura indéchiffrable.

—Je me considère moi-même comme leur père après Dieu, répondit-il. Et si je leur dis que vous nous apportez des bienfaits matériels et spirituels, je pense qu'ils vous permettront d'accoster.

Ce qui arrivera ensuite est entre les mains de Dieu. Pas plus que votre médecin ne peut se porter garant de la santé de vos hommes, je ne puis garantir moi-même votre sécurité.

Chapitre 7

Bede's Collège, Cambridge, juin 2007

DANS la chambre de Kit donnant sur la rivière, une tige de lys blanc décorait la table basse en frêne, seul vestige de son mariage.

Grâce à un prodige d'architecture Tudor, la pièce surplombait la Cam sur presque toute sa longueur. La baie vitrée s'étendant sur trois côtés laissait entrer l'ardent soleil d'été, et la rivière coulait verte en dessous. Kit se tenait en chancelant près de la table, attiré par le ciel strié de fins nuages.

Stella le regarda reprendre conscience de l'homme qu'il avait été et de celui qu'il était devenu.

Ses yeux brun-vert croisèrent les siens, indéchiffrables.

—Je me souviens des lys, dit-il.

—Kit...

Elle était incapable de bouger. Dès l'instant où elle l'avait retrouvé dans la cour de l'hôpital, il s'était montré froid et distant. Elle le vit se reprendre et sut qu'il s'apprêtait à lui faire un discours convenu, qu'elle n'avait pas envie d'entendre. Il avait un masque d'arlequin en guise de visage, tuméfié et verdâtre du côté figé, blanc et animé de l'autre. Quand il se força à sourire, seul un coin de sa bouche se releva.

—Tu devrais me quitter. Maintenant, tant que nos souvenirs sont encore bons.

—Non, répondit Stella en pleurant, ce qu'elle s'était juré de ne pas faire. Tu ne penses pas ce que tu dis. On s'est mariés il y a moins d'un mois. Ce n'est pas le moment d'abandonner.

Voyant comme il était mal assuré sur ses cannes, elle eut envie de s'avancer pour le soutenir et lui trouver un siège avant d'aller chercher le fauteuil roulant pour qu'il puisse s'y asseoir.

—Je n'ai pas envie de vivre avec toi, diminué comme je suis. Elle s'essuya les yeux du revers de la main et chercha un mouchoir dans la poche de son short.

Diminué, il l'était indiscutablement. Pourtant, son état n'était pas aussi mauvais que les médecins l'avaient pronostiqué lors du premier examen. Le fait qu'il soit capable de marcher prouvait les compétences de l'équipe de neurologie d'Addenbrooke's. Mais elle n'avait pas été capable d'accomplir d'autres miracles et l'avaient renvoyé chez lui à moitié réparé. C'était à présent un homme enclin à s'endormir sans prévenir, qui ne pouvait sourire que d'un seul côté et n'avait qu'un usage partiel de sa jambe et de son bras gauches. On l'avait équipé de cannes, d'un fauteuil roulant, et le kinésithérapeute lui avait prescrit tout un tas d'exercices. Avec le temps, il serait peut-

être en mesure de se passer d'une des deux cannes.

Quant à savoir s'il pourrait remarcher normalement, voire courir, ou s'il retrouverait la pleine arabesque de son sourire, ces messieurs ne pouvaient se prononcer. Ils ne pouvaient pas non plus certifier que la mémoire lui reviendrait et qu'il se souviendrait assez nettement de ce qui s'était passé sous terre pour convaincre l'inspecteur principal Fleming de rouvrir l'enquête, pour tentative de meurtre cette fois.

—Tu sais que j'ai raison, dit-il posément.

—Non.

Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait prévu de faire, mais par désespoir, elle sortit de son sac à dos la pierre dont Kit avait fait la quête de sa vie. Elle la posa sur la table.

Stella ne ressentait rien, et elle n'éprouvait pas cette impression de grande vulnérabilité qui l'avait tant émue près de Gaping Ghyll. Depuis trois semaines, elle n'avait pu se résoudre à regarder la pierre.

—Je ne l'ai pas jetée.

—C'est ce que je vois, remarqua-t-il avec un calme qui rendit à son visage sa symétrie. Bon, je ferais peut-être mieux de m'asseoir.

Oscillant sur ses cannes, il poussa un juron et se dirigea péniblement vers son fauteuil. Elle aurait voulu qu'il fût content qu'elle l'aide. Il le toléra de mauvaise grâce en la laissant l'amener jusqu'au fauteuil et l'y installer comme on le lui avait appris à l'hôpital. Il se contenta de regarder la pierre, longtemps, dans un silence glacial.

—Si tu la détestes tant que ça, nous pouvons la jeter maintenant dans la rivière, déclara-t-elle.

—Est-ce que cela garantira notre sécurité ?

—Parce que c'est juste cela qui t'inquiète ? J'ai l'impression que le malaise est plus profond.

—Quelqu'un a essayé de me tuer à cause d'elle, Stell, répliqua-t-il en grimaçant. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

—Alors, jette-la.

—Tu m'avais dit l'avoir fait.

Ils ne s'étaient encore jamais affrontés et ce désaccord nouveau, inattendu, était d'autant plus terrifiant. Incapable de rester assise, elle se mit à faire les cent pas en lui tournant le dos.

—Tony me l'avait demandé. J'ai essayé, mais je n'ai pas pu.

—Pourtant, tu nous as laissé croire que tu l'avais jetée.

—Je croyais que ça te ferait plaisir. Je te réservais la surprise.

—Tony ne t'a pas crue. D'après lui, tu es amoureuse de la pierre. Elle a cet effet sur les gens, paraît-il.

Et ils en meurent.

Plus que ses propos, c'est sa voix qui la fit s'arrêter. Jamais elle n'avait eu ce son guttural, un peu tremblé. Elle se retourna.

—Tu pleures ?

—J'essaie de me retenir.

—Oh, Kit...

Elle dut le soulever du fauteuil pour le serrer contre elle. Durant ce long moment sans paroles, ils furent plus proches l'un de l'autre qu'ils ne l'avaient été depuis l'accident, trois semaines plus tôt.

—Quand Tony t'en a-t-il parlé ?

—La nuit dernière. Il est revenu après ton départ, dit-il en ébouriffant ses cheveux, qu'elle avait fait couper court pour son retour.

Il l'embrassa sur la tête.

—Je lui ai promis de tout faire pour que tu la détruises, reprit-il. J'ai perdu gros à force de poursuivre cette chimère. Je ne veux pas te perdre aussi, Stell. Je ne pourrais le supporter.

—Pourquoi devrais-tu me perdre ?

Parce que Cédric Owen n'a pas écrit ces vers pour leur seule poésie, mais comme un guide, et un avertissement. (Puis il récita de mémoire, fermant les yeux :) « Trouve-moi et vis, car je suis ton espoir à la fin des temps. Tiens-moi comme tu tiendrais ton enfant. Écoute-moi comme tu écouterais ton amant. Fie-toi à moi comme tu te confierais à ton Dieu, quel qu'il soit. » (Il rouvrit les yeux :) Stell, tous ceux qui ont détenu cette pierre et pour lesquels elle a compté sont morts.

Je serais mort aussi, s'il n'y avait pas eu d'eau au fond de la grotte. Tu es encore plus en danger. Tu l'aimes d'amour.

Serrant Stella contre lui, il frôla du bout du doigt la courbe de son oreille, ce qui la fit frissonner tout entière.

Ces trois dernières semaines, elle aurait tout donné pour éprouver cette sensation. Pourtant, elle lui prit le poignet et le retint.

—Kit, écoute-moi. Ce n'est pas la pierre qui tue les gens. Ce sont les gens qui tuent pour s'en emparer, ou pour la détruire. En tout cas, j'ai la conviction que, dans la grotte, c'était elle qu'il voulait détruire, pas toi, dit-elle en regardant par la fenêtre. Par contre, la police ne nous croit pas et pense que c'était un accident.

—À l'heure qu'il est, notre agresseur court dans la nature. Il sait exactement qui nous sommes alors que nous n'avons pas le moindre indice sur son identité, constata-t-il avec un petit rire saccadé.

Maladroitement, il obligea Stella à se tourner, et ils se retrouvèrent tous deux à regarder dehors, tandis qu'il la serrait contre sa poitrine.

Il y eut un long moment d'attente ; le temps pour Stella de se rappeler une chose que Kit avait dite, qui lui faisait chaud au cœur et à laquelle elle pouvait se raccrocher. « Je ne veux pas te perdre. Je ne pourrais le supporter. »

—Stell, c'est moi qui ai tout enclenché. C'est de moi que viennent cette quête chimérique et l'idée d'en faire notre cadeau de mariage. Si tu as envie de continuer, tu pourras endosser toute la responsabilité à partir de maintenant, mais jusque-là, c'est à moi qu'elle revient. D'accord?

—D'accord. Si tu restais ici et si je partais pour en savoir plus sur le crâne, dit Stella avec la

sensation d'avoir une boule de glace dans l'estomac, cela ne voudrait pas dire que je ne t'aime pas. Ni que tu risquerais de me perdre. Tu le sais, n'est-ce pas ?

—Oui. Et sache toi aussi que, si je venais avec toi, cela ne voudrait pas dire que je suis jaloux d'une pierre, remarqua-t-il avec un petit grelot de rire dans la voix. Tu es une femme très courageuse, ajouta-t-il en posant un baiser sur sa tête. Au fait, je t'aime, tu sais ?

—Je n'en étais plus si sûre, depuis la grotte.

—La joue collée contre sa poitrine, Stella releva la tête. Lentement, et quelque peu maladroitement, Kit se pencha pour l'embrasser.

—Peu après, le sommeil s'empara de lui et, endormi dans son fauteuil roulant, il avait un air serein, presque enfantin. Stella s'assit, jambes croisées, sur le plancher en chêne et regarda la pierre posée sur la table. Les coudes sur les genoux, elle amena son regard au niveau des yeux du crâne.

— « Avant sa mort, Cédric Owen t'a cachée en un lieu où le temps et l'eau auraient gardé ton secret pour toujours. Mais quelqu'un voulait absolument que nous te trouvions au point de s'insinuer dans les manuscrits d'Owen pour y implanter son propre code. "Ce que tu cherches est caché dans l'eau blanche." Pourquoi? »

—Kit avait posé la question le premier, après avoir analysé les livres et découvert qu'ils avaient été écrits par deux personnes distinctes.

— « Pourquoi ? D'après ce que nous savons sur Cédric Owen, c'était un homme d'honneur. Il a tout prévu avec un soin jaloux; caché l'argent et les livres, en laissant une lettre chez un notaire qui ne devait être ouverte qu'un siècle après sa mort, afin que la Couronne ne risque pas de confisquer ses biens. Après s'être assuré qu'on les trouverait et qu'on les remettrait à l'université, il a demandé que les livres soient accessibles à tous. Il savait quel prestige ils apporteraient à la réputation de l'université. Il doit y avoir une raison pour qu'ils aient été falsifiés. »

—Elle se souvint de ce jour-là. Il pleuvait, et une brume épaisse recouvrait la Cam. La véranda baignait dans une lumière d'aigue-marine, avec en fond sonore le tam-tam hypnotique de l'eau sur l'eau.

—Il doit y avoir autre chose caché dans le texte, avait lancé Stella sans réfléchir. C'est toi, le cryptographe... Pourquoi ne pas traiter les chiffres à grande vitesse et voir ce qu'il en sort?

—Il l'avait rejointe d'un bond, et l'avait embrassée sur le front.

—Tu sais que tu es géniale, toi ?

Les semaines qui avaient suivi, elle avait tant étudié le manuscrit rempli de volutes et d'arabesques qu'elle rêvait de gribouillis élisabéthains dès qu'elle fermait les yeux. Puis elle avait repéré dans les dernières pages du dernier livre des bavures et des ratures qu'on ne pouvait attribuer au seul fait que leur auteur écrivait à bord d'un navire, contrairement à ce qu'on en avait toujours dit. En réalité, ces marques servaient à masquer délibérément un code connu. Il lui avait fallu moins de deux heures pour

le transcrire, dont la moitié du temps passée dans la bibliothèque, à trouver les notes qui l'avaient menée aux traductions contemporaines du code de John Dec. « Ce que tu cherches est caché dans l'eau blanche... » Stella avait découvert le texte. Mais c'était Kit qui avait compris qu'il les guidait vers la pierre-cœur de Cédric Owen, lui qui avait pris la peine d'organiser leur expédition. Mais c'était Stella qui s'était attachée à cette masse de limon informe.

—Qu'est-ce qui m'échappe ? lança-t-elle en regardant la pierre. Se levant d'un bond, elle courut jusqu'au bureau situé à l'autre bout de la pièce, là où Kit gardait tous ses dossiers. Elle sortit celui qui contenait les jeux imprimés des trois premiers livres, un bloc-notes, un nouveau stylo, et rapporta le tout à sa place près de la fenêtre.

—Coucou ! Y a quelqu'un ?

Le soleil s'inclinait loin vers l'ouest, inondant la rivière d'une lumière ambrée. Assise les jambes croisées, Stella mâchouillait un stylo et prenait des notes sur son calepin.

—Puis-je entrer ? Lança depuis le seuil de la pièce une silhouette massive, dans un courant d'air qui souleva le bord du papier.

—Gordon ! Entre, voyons.

Gordon Fraser, membre de l'Académie des sciences, était un géologue spécialiste de la sédimentation, un spéléologue de renom, l'un des meilleurs amis de Stella à Cambridge, et le second témoin à son mariage. C'était un homme trapu, avec une barbe rousse saillante et une masse de cheveux bouclés que lui enviait la gent féminine. Il se dandinait sur le seuil avec à la main un bouquet de freesias. Heureusement, la pierre-crâne n'était pas dans son champ de vision. Stella s'empressa de jeter son sac par-dessus avant de se lever.

—Désolée, j'étais plongée dans mes lectures. Je vais faire du café et nous réveillerons Kit. Il regretterait de t'avoir manqué.

—Je suis réveillé, lança Kit de son fauteuil près de la fenêtre. À sa diction molle, inarticulée, on n'aurait su dire s'il venait tout juste d'émerger ou s'il l'avait observée sans rien dire depuis un moment. Il fit pivoter son fauteuil roulant électrique.

Excuse-moi, dit-il en voyant l'expression de Stella. J'aurais dû te parler plus tôt, mais c'était agréable de te regarder travailler. J'ai besoin d'aller aux toilettes, dit-il d'un ton dégagé. Juste le temps pour toi de nous faire du café. Ensuite, tu pourras nous montrer ce que tu as tiré des registres de Cédric Owen.

La cuisine occupait un coin de la pièce. Stella prépara le café en chargeant Gordon de moudre les grains pendant qu'elle faisait bouillir du lait dans une casserole. Kit revint tandis que Stella déposait sur la table le plateau chargé des tasses de café.

—Je t'ai observée par la fenêtre en traversant Jésus Green pour venir ici, dit Gordon, qui prit dans ses gros doigts la tasse que Stella lui tendait. Tu avais l'air perdue dans tes pensées, comme sous le coup d'une découverte... Bon, alors, qu'est-ce que tu as trouvé ?

Elle les regarda.

—J'ai découvert le second code. « Le chemin ci indiqué. »

—Petite futée, va, dit Kit, ravi, avec un sourire de guingois. Je trouvais étrange que deux hommes aient fourni une somme de travail aussi monumentale, tout cela pour ne nous laisser qu'une page d'une poésie pauvrement rimée. Et qu'est-ce que ça dit?

—Je l'ignore. C'est un hiéroglyphe. J'ai passé la moitié de l'après-midi à surfer sur le Web pour essayer de le découvrir. Regardez. .. (Elle rassembla ses notes et posa la pile sur la table.) Comme pour le code abrégé, chaque page contient une dizaine de marques censées être des maladresses, comme si la plume avait gratté la feuille. Mais celles-ci sont mieux cachées. Regardez... (Elle prit un volume au hasard et suivit une ligne du doigt.) « 21 août 1573, à Imagio, fils de Diego, Pour : 2

paires de gibiers à plume : 2d » En regardant de plus près sous le chiffre 3 de l'année, ainsi que dans le s de fils et le i de paire, on voit des sortes d'arabesques. Si je les recopie, dit-elle en posant dessus une feuille de papier-calque, et que je recommence avec la ligne suivante... « 22 août 1573, au père Calderôn, pour : logement pour 2 personnes, c'est-à-dire moi-même & don Fernandez... » Voilà le résultat, conclut-elle. Ce n'est pas encore probant.

Kit prit la feuille et la tint à bout de bras en plissant le front.

—C'est le moins qu'on puisse dire.

Stella lui reprit la page et en choisit trois autres.

—C'est un composite. Si l'on regroupe les pages par quatre, et qu'on associe les points figurant en bas des coins gauches, dit-elle en s'appliquant à réunir les pages...

Les quatre feuilles de calque assemblées révélaient une suite de figures étranges, hommes et animaux aux yeux exorbités, gueules béantes, soleils, arbres, lunes, serpents enroulés, jaguars.

—Il semblerait que ce soient d'anciens caractères mayas, dit Stella. Or Cédric Owen a passé trente-deux ans de sa vie en territoire maya.

—Es-tu capable de les lire ? demanda Gordon.

—Aucune chance. Il nous faut quelqu'un qui s'y connaisse.

—C'est l'oiseau rare que tu cherches, déclara Kit en la regardant d'un air qui lui était familier.

L'aurais-tu trouvé ?

—Peut-être bien, répondit Stella en grimaçant un sourire. J'ai tapé « crâne » sur Google ainsi que « maya », et « Cédric Owen » et il en est sorti juste deux pages, toutes deux liées à une certaine Ursula Walker, professeur à l'Institut d'études mayas, rattaché à l'université d'Oxford. Une sacrée

bonne femme. L'Institut est installé chez elle, dans une ferme de l'époque Tudor, dans l'Oxfordshire, et il se trouve que c'est là que furent trouvés les registres d'Owen... Une histoire de famille, en quelque sorte. Elle a un doctorat en anthropologie...

—Obtenu à Bede's ? demanda Kit.

—Oui, et elle a passé ses quatre années de troisième cycle à écrire une biographie de Cédric Owen... avec Tony Bookless, figurez-vous.

—Je me disais bien que ce nom-là me rappelait quelque chose, fit Gordon en se tapant sur la tête.

—Voilà. Tony et elle ont obtenu leur doctorat ensemble, puis il est entré dans l'armée pour devenir historien militaire, elle a choisi d'être une anthropologue de terrain. Je lui ai envoyé un courriel.

Nous sommes invités à lui rendre visite demain.

Nous. Stella regardait Kit tout en parlant ; elle ne parvenait pas encore à lire en lui. Il lui adressa un petit sourire et saisit sur la table une fleur de lys. Elle ne bougea pas d'un pouce tandis qu'il manœuvrait son fauteuil pour venir glisser la fleur derrière son oreille.

— « Suis le chemin ci indiqué et sois avec moi à l'heure et au lieu dits. » Là où nous en sommes, voulons-nous être à l'heure et au lieu dits ? demanda-t-il en posant la main sur son épaule.

Elle eut envie de crier de joie.

—Il faut d'abord que nous les trouvions. C'est pourquoi nous nous rendons chez Ursula Walker.

—En sachant que quelqu'un nous suivra pas à pas ?

—Bien sûr, nous devons nous montrer prudents. Et la pierre nous avertira s'il y a vraiment du danger. Il faut y croire.

Elle n'avait encore jamais mentionné la pierre devant témoin. Kit la regarda, surpris.

—Dans ce cas... montrons à Gordon notre trouvaille.

—Pourquoi pas ? répondit Stella. Gordon, nous avons quelque chose à te montrer, dit-elle en manière d'introduction.

Il y eut un court silence, durant lequel Stella se préparait mentalement à affronter les protestations de la pierre-crâne... qui ne vinrent pas.

—Eh bien... c'est quelque chose.

Gordon était assis par terre face à Stella. Elle lui présentait la pierre en la tenant comme un nouveau-né. Il se contentait de la regarder avec une révérence mêlée d'effroi, sans rien dire.

—Pourrais-tu la nettoyer ? demanda-t-elle. Enlever le dépôt de calcaire accumulé pour lui rendre l'apparence qu'elle avait?

Gordon lui jeta un coup d'œil sous ses sourcils broussailleux.

—On peut essayer. Le spectacle vaudra le coup d'œil.

Il regarda tour à tour sa montre, le soleil, Kit, puis revint à Stella.

—Si on allait maintenant au labo, tant qu'il n'y a personne ?

LE département de géologie était on ne peut plus calme, en cette fin d'après-midi d'été. À la suite de Gordon, Stella descendit trois étages dans une atmosphère d'air climatisé imprégnée d'odeurs chimiques. Enfin, ils parvinrent à un laboratoire carrelé de blanc. Sur l'un des murs était encastrée une vitrine en verre fumé, équipée d'un panneau de contrôle électrique digne du tableau de bord d'un avion supersonique.

—Voici Maisie, indiqua Gordon en caressant tendrement la vitrine. Avant son arrivée, il nous aurait fallu attendre six mois, le temps que le calcaire se dissolve dans un bain d'acide.

Maintenant, grâce au génie de Maisie, ce sera fait en un clin d'œil.

Il fit glisser la vitre et Stella plaça la pierre-crâne sur un socle en plastique, sous des petits tubes multidirectionnels. La porte vitrée se referma. Gordon effectua les réglages ultrasensibles du panneau de contrôle. Des lumières clignotèrent. La batterie de tuyaux se rapprocha de la pierre et un son aigu leur perça les oreilles.

—Ça va prendre combien de temps ? demanda Stella.

—Oh, environ une heure ou deux !

—Alors, s'il est possible de faire descendre Kit jusqu'ici, j'aimerais qu'il voie le résultat quand tu auras fini.

—Je vous appellerai. Il y a un ascenseur que vous pourrez emprunter. Moi, ça me rend claustro, déclara celui qui avait exploré certains des gouffres les plus terribles de Grande-Bretagne.

KIT s'était rendormi quand elle revint. Elle prépara une salade et la posa à côté de lui, pour qu'il puisse manger à son réveil.

Assise sur le plancher près de la table en frêne, elle buvait du thé vert en regardant le soleil dorer les arbres de Midsummer Common quand Ceri Jones, la jeune opératrice-radio qui avait accompagné l'équipe de secours durant sa mission souterraine, l'appela sur son portable.

—Je suis de nouveau à Ingleborough Fell. On a obtenu qu'une brigade spéciale descende inspecter la grotte. Elle vient juste d'en sortir. Je me suis dit que ça vous intéresserait de connaître le résultat des recherches.

—Merci. Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Stella.

—Deux choses. Vous vous rappelez le squelette muni d'une épée qui gisait dans la grotte?

Nous avons aussi dans l'équipe un expert médico-légal qui a pu nous certifier que le squelette est celui d'un homme, mesurant un mètre soixante-quinze, et qui avait la soixantaine quand il est mort. D'après lui, cela s'est passé il y a au moins quatre cents ans, c'est-à-dire à l'époque de Cédric Owen. Quant à Fépée, elle nous a révélé que la poignée était en bronze ou en cuivre, la lame en fer. J'ai pensé que cela vous intéresserait.

—Oui, merci. Et qu'en est-il du reste ?

—On vient juste de refaire cette vire de cauchemar. On a planté des pitons et accroché une corde si bien que, dorénavant, elle sera plus sûre, mais il a fallu la longer deux fois avant de les fixer. Il n'y a aucun obstacle ni relief de la roche contre lequel Kit aurait pu se cogner assez fort pour s'ouvrir le crâne. Cela prouve que vous aviez raison. Il y avait quelqu'un d'autre avec vous.

—Kit s'est peut-être cogné la tête en tombant.

Non. La paroi s'incurve vers l'intérieur sous la vire, à l'endroit d'où il est tombé; il n'a pas pu se cogner pendant sa chute. Notre expert médico-légal est certain que ce n'était pas un accident.

On essaie de trouver un mobile pour tentative de meurtre. Dès que l'un de nous deux en trouvera un, l'inspecteur Fleming sera le premier au courant.

—Merci. Je le dirai à Kit de votre part. Et je vous envoie un courriel dès qu'on a du nouveau.

Elle raccrocha. Le soleil s'enfonçait vers l'ouest. Les bars et les pubs près de Magdalene Bridge s'animaient en déversant sur la rivière des reflets multicolores. Peu après, dans le calme du soir, son téléphone sonna à nouveau : c'était Gordon Fraser.

—Ta pierre est prête, annonça-t-il. J'espère que tu l'es aussi.

RIEN n'aurait pu l'y préparer.

Un Gordon très réservé, contrairement à son habitude, vint les accueillir aux portes de l'ascenseur et les fit entrer dans le silence fluorescent de son laboratoire.

Kit murmura « Mon Dieu... » D'une voix rauque, empreinte d'extase - ou d'effroi, Stella n'aurait su le dire.

Du bleu. Tout ce qu'elle vit, c'était un bleu cristallin, parfait. La couleur envahissait l'espace telle une coulée d'azur intense, éblouissant. Stella s'accroupit pour placer son visage au niveau des yeux du crâne. Libéré de sa carcasse de calcaire, c'était un cristal sans défaut qui captait la lumière vers l'intérieur pour faire luire en son cœur une flamme douce. À l'extérieur, la courbe lisse de la voûte crânienne s'incurvait sur les creux profonds des orbites, au-dessus des angles saillants des pommettes. Le nez formait un triangle net. La mâchoire inférieure semblait amovible, de sorte qu'on

aurait pu s'amuser à l'ouvrir ou à la fermer.

—Kit, tu as le sac ? demanda doucement Stella.

—Tu es sûre de toi ?

C'était Gordon qui avait parlé. Livide, un peu hagard, il était à l'autre bout de la salle et restait à distance.

—Que veux-tu dire ?

—Je ne sais pas. La pierre ne m'inspire pas confiance. J'ai l'impression qu'elle pourrait me voler mon âme. Si tu veux mon avis, tu ferais mieux de la passer au pilon. On en a un, si nécessaire.

Il y eut un silence. Stella se tourna vers Kit.

—Qu'en penses-tu? Tu crois qu'elle m'a volé mon âme?

Sincèrement? Je pense que tu es plus forte que ça. Sinon, nous n'aurions pas cette conversation.

—Tu n'en as pas peur ? demanda Gordon. Kit fit la moue.

—Pas que je sache. Certes, elle est... saisissante, mais je ne vois pas ce qu'elle a de si effrayant.

—Alors tu as plus de cran que moi, déclara Gordon en s'avançant pour lui ouvrir la vitrine. Pour en revenir à des choses plus triviales, sache tout de même que ta babiole est faite d'une seule masse de quartz bleu, mieux connu sous le nom de saphir. Tu as sous les yeux la gemme la plus grosse jamais extraite de l'hémisphère Nord.

Il ouvrit la vitrine. Quand Stella prit la pierre, la lumière bleue l'enveloppa et un tendre sentiment pénétra son âme. Gomme un regain d'amitié après une longue absence, l'impression de rentrer chez soi et d'y être bien accueillie. Elle entendit Kit et Gordon poursuivre leur conversation de très loin.

—D'où vient-elle exactement ?

—D'Ecosse. J'en ai vu une ou deux de cette couleur, extraites du basalte de Loch Roag sur l'île Lewis, mais jamais une aussi grosse et sans aucun défaut. Son cristal a été taillé en travers de la veine, ce qui est un exploit, car le risque est grand de le faire éclater.

Stella n'écoutait qu'à moitié ; toute son attention était captée par la pierre-crâne. Elle la prit au creux de son bras.

« Trouve-moi et vis, car je suis ton espoir à la fin des temps. Tiens-moi comme tu tiendrais ton enfant. Écoute-moi comme tu écouterais ton amant. Fie-toi à moi comme tu te confierais à ton Dieu, quel qu'il soit. »

Gordon pointa un doigt sur la pierre que Stella serrait contre elle.

—Vous voyez comme les arcades zygomatiques attirent la lumière? Et comme les orbites la concentrent vers l'intérieur du crâne, telles des lentilles? C'est un savoir-faire dont personne n'est capable, de nos jours. J'ai pris la liberté d'analyser les dépôts qui avaient enveloppé la pierre, et il apparaît à coup sûr que cette roche est demeurée dans une eau en haute teneur en carbonate de calcium durant quatre cent-vingt ans, avec une marge d'erreur de cinq pour cent.

—Donc, il s'agit bien de la pierre d'Owen, conclut Kit.

—Oui, les dates correspondent. Voilà tout ce que la géologie peut faire pour vous. Quant au reste, à vous de jouer.

—En fait, nous ne sommes guère avancés, hein ? On en est toujours à tenter de survivre pour trouver l'heure et le lieu dits, sans avoir un seul indice qui nous mette sur la piste, dit Kit.

—Il nous faut d'abord savoir qui elle est, intervint Stella.

—Tiens, tu as retrouvé ta langue, fit Kit en orientant son fauteuil pour mieux la voir.

Alors toute trace d'humour disparut de son visage.

—Qu'est-ce qui se passe ?

—Je l'ignore, répondit Stella.

C'était difficile à expliquer ; une certaine fusion de brume, de flamme, et de lumière.

—Je continue à voir un visage, mais pas nettement. Ça va et ça vient quand je regarde la pierre.

—Le visage qui va avec le crâne ?

—Oui, je pense. C'est ce que je ressens, en tout cas. Existerait-il quelqu'un de confiance capable de mettre des traits sur ces os ?

—Ce n'est pas mon domaine. Et toi, Gordon ?

—À ma connaissance, il n'y en a qu'un, répliqua l'Écossais en considérant Kit d'un air sceptique.

Savais-tu que Davy Law s'était orienté vers l'anthropologie médico-légale, après son départ?

Un lourd silence s'ensuivit, que Stella ne réussit pas à interpréter.

—Non, répondit Kit. Pas lui.

Gordon rougit, ce qui était presque aussi surprenant.

—C'est un ancien étudiant de Bede's et il sait ce qu'il fait.

—N'insiste pas, s'il te plaît.

—Hé, les gars? Intervint Stella en les observant tour à tour. Elle sentit alors comme une mise en garde, un frisson dans la nuque.

Kit soupira.

—Law était un étudiant en médecine qui a abandonné son internat du jour au lendemain et a disparu de la circulation. Ce nabot était le barreur du premier bateau, l'année où Bede's est arrivé dernier.

Stella se redressa en riant.

—Ça ne mérite pas la corde, tout de même.

Il a agressé la chef de nage de l'équipe féminine la nuit d'avant la course.

—Quoi? fit-elle en se retournant d'un bond. C'est vrai, Gordon?

—Non, c'est de la pure calomnie et tu devrais faire gaffe à ce que tu dis, Kit. (Rouge de colère, Gordon baissa les yeux, puis les releva.) C'était juste une rumeur sans fondement, reprit-il. Mais ça a suffi à briser la carrière de Davy. Il a quitté son internat pour rejoindre Médecins Sans Frontières.

Pendant plusieurs années, il s'est échiné ;) soigné des blessures par balles dans les camps de réfugiés palestiniens. Quand il est revenu, il a suivi une formation pour devenir anthropologue médico-légal. Il a passé cinq ans en Turquie à faire chier le gouvernement d'Ankara pour mettre des noms et des visages sur les ossements retrouvés dans les charniers kurdes, et ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Si Stella a besoin de quelqu'un capable de mettre des traits sur ce crâne sans rien en divulguer, c'est Davy qu'il lui faut.

Kit se passa la main dans les cheveux. Un instant, il parut près de se fâcher, puis il secoua la tête et se détendit d'un seul coup.

—Ce n'est pas à moi d'en décider. Stell ? Que faisons-nous ? Elle glissa la pierre-crâne dans son sac à dos et ferma les attaches.

—Pouvons-nous aller voir Tony Bookless pour lui dire où nous en sommes ? S'il trouve que c'est une mauvaise idée de faire appel à Davy Law, on y renoncera. Sinon, on ira le trouver dès demain matin, avant de se rendre chez Ursula Walker. Tope là?

—Tope là ! acquiesça Kit.

Et parce qu'elle le connaissait bien, elle remarqua qu'il avait hésité avant de répondre.

DANS la tiédeur du soir, ils parcoururent lentement les rues de Cambridge. Ils prirent l'itinéraire le moins fréquenté, par les grandes universités, jusqu'au chemin qui longeait la rivière.

Kit apprenait à manœuvrer son fauteuil. Loin de la ville, il prit plus de risques et accéléra l'allure. Ils longèrent Jésus Green, où des couples se bécotaient dans l'herbe. Devant Midsummer Common, ils s'arrêtèrent sous les arbres.

—Il n'est pas là, dit Stella.

Bede's Collège était situé sur l'autre rive, édifice impressionnant de grès et de granit alliant l'extravagance Tudor à l'austérité géorgienne. La bibliothèque écrasait la chapelle et était à son tour dominée par la tour carrée qui contenait les appartements du recteur. Ça et là, des lumières tamisées brillaient aux fenêtres, mais il n'y en avait aucune aux petits carreaux du bureau de Tony Bookless.

—Les portiers seront sûrement là, dit Kit. Normalement, ils ne sont pas censés divulguer les déplacements du recteur, mais je te parie un baiser contre un café que si je montre mes bleus et mon fauteuil roulant, ils me diront quand il doit rentrer.

Malgré les éclairs de la pierre, il était difficile de résister à sa bonne humeur. Elle se serra contre lui brièvement.

—Si tu gagnes, qu'est-ce que je récolte, le baiser ou le café ?

—Les deux... On fait la course jusqu'à la loge du concierge ? proposa-t-il.

—Non. Kit!...

Elle n'eut pas le temps de retenir le fauteuil. Il fonçait déjà.

GRACE à ses ecchymoses, à son fauteuil roulant et à sa réputation au sein de l'université, les portiers lui dirent en effet tout ce qu'ils savaient : le recteur aurait dû être de retour dans ses appartements depuis une demi-heure, mais il ne s'était pas montré. Ils n'avaient aucune idée de l'endroit où il pouvait être. Ils leur proposèrent du thé, et ce fut l'occasion d'échanger les derniers potins de Cambridge. Détendu, jovial même, Kit leur parla de la grotte comme s'il s'était agi d'une aventure exaltante.

Stella serait restée toute la nuit à écouter, si le crâne le lui avait permis. Elle résista aussi longtemps qu'elle le put. Quand les éclairs de panique jaune vif devinrent trop aveuglants, elle lui tapota le poignet.

—Qu'y a-t-il ?

—Quelque chose ne tourne pas rond. J'ignore quoi, je sais seulement que nous ne devrions pas être là... Il faut qu'on rentre. Tout de suite.

Stella laissa Kit aux bons soins des portiers et partit devant. Elle plongea sous la voûte de la cour de Lancaster qui menait à l'escalier et monta jusqu'à l'étage. Dans sa tête, le jaune électrique avait explosé en une pluie d'étoiles, tandis qu'elle gravissait l'escalier à grandes enjambées. Le verrou forcé, la porte ouverte l'avertirent trop tard de ce qu'elle allait trouver. Il était difficile d'éprouver autre chose que de la rage et du dégoût devant le chaos de tiroirs ouverts, de grains de café renversés, de papiers éparpillés qu'elle avait sous les yeux. La chambre en particulier, dont Kit avait fait son sanctuaire et qu'il entretenait avec un soin méticuleux, avait été profanée avec un acharnement qui l'effrayait.

—Stell?

Stella entendit grincer son fauteuil alors qu'il se rapprochait et leurs mains s'étreignirent, disant tout sans qu'ils aient besoin de prononcer aucun mot, le temps que se dissipe un peu la nausée qui la prenait à la gorge devant tant de dévastation.

—Il te connaît. Seul quelqu'un qui te connaît a pu faire ça.

—Et il me déteste, ajouta Kit.

—Il ne cherchait pas seulement la pierre, reprit Stella. Ton ordinateur a disparu avec tous les dossiers qu'il contenait, plus le travail de cet après-midi.

—L'assurance m'en paiera un nouveau, déclara-t-il d'un air impassible.

—Les registres ont disparu, avec le code et tout le reste ! Kit esquissa un demi-sourire.

—Chérie, tu t'adresses à un maniaque de l'informatique. La machine transmet son contenu trois fois par jour au serveur de la bibliothèque, plus une fois par jour à l'extérieur du site. Je peux charger dans la matinée les plus récentes sauvegardes à partir du site, et nous pourrons les emporter avec nous à Oxford, conclut-il avant de lui jeter un regard en coin. Si nous y allons toujours ?

—Plus que jamais, répondit Stella que la peur ne paralysait plus. Ce soir, tout de suite, on va appeler la police. On verra si elle nous prend au sérieux, cette fois. Et demain, on ira à Oxford, et on découvrira ce qu'il en est de la pierre-crâne. Quand nous le saurons, nous aurons plus de chance de trouver qui a fait ça, et de le lui faire regretter.

TARD dans la nuit, quand ils furent allongés côte à côte pour la première fois depuis l'accident, Stella se mit à trembler. Ils étaient dans le lit d'un logement réservé aux universitaires en visite.

Elle avait cru Kit endormi et s'aperçut qu'il ne l'était pas quand il se tourna lentement vers elle et lui prit la main.

—Stell?

—Mmm?

Gordon avait raison. Le crâne a pénétré une partie de ton âme. Tu n'es plus la femme que j'ai épousée.

Elle s'accrocha à lui, prise de frissons incontrôlables.

—Et tu crois avoir beaucoup perdu au change? demanda-t-elle.

—Je l'ignore, répondit-il en l'embrassant dans le cou. Tu es belle quand tu te mets en colère. Mais je me fais du souci pour toi. Peux-tu me faire une autre promesse ? Peux-tu me jurer de ne jamais aller en un lieu d'où tu ne pourrais revenir?

Ce n'était pas trop exigeant, comme requête. Elle le serra contre elle, l'embrassa, reçut à son tour une étreinte suivie d'un baiser.

—Je jure de ne jamais aller en un lieu d'où je pense ne jamais revenir, lui dit-elle enfin, quand les tremblements se furent calmés.

Ce n'était pas mot pour mot ce qu'il avait demandé, mais presque, et il était déjà à demi assoupi. Ce ne fut qu'en plongeant dans le rêve qu'elle vit l'espace entre ce qu'il avait demandé et ce qu'elle avait promis, mais il était trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Chapitre 8

Zama, Nouvelle-Espagne, octobre 1556

—DANS l'ignorance où ils se trouvent, mes enfants croient que nous ne sommes pas la première des créations de Dieu, mais la cinquième et dernière race à habiter la Terre. Les ornements et décorations qu'ils créent en portent témoignage, telle la mosaïque que vous avez sous les yeux. Je l'ai conservée dans l'état où elle était quand j'ai débarqué pour la première fois, puis que j'ai élu domicile ici, dans ce qui leur servait de temple. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer ? Diego vous servira de notre vin, à moins que vous n'en ayez vous-même apporté... ? Merci, c'est très aimable à vous.

Malgré son physique de brute mercenaire, le père Gonzalez Calderôn, prêtre des indigènes de Zama, avait les manières d'un prélat. Le mobilier Spartiate confirmait que le père n'était guère enclin à goûter aux plaisirs de ce monde.

Visiblement, l'exubérance du capitaine n'était pas non plus à son goût ; ce qui tombait mal, car l'Espagnol semblait être particulièrement en verve. En ce moment, accroupi au centre de la maison du prêtre, il contemplait la mosaïque qui occupait pour moitié la surface du sol.

Owen voyait bien que le prêtre évitait de regarder les pendants d'oreilles portés par Aguilar avec une vulgarité affichée, et il regrettait vivement d'avoir eu lui-même le même préjugé envers l'Espagnol. Il chercha à orienter la conversation vers des sujets inoffensifs.

—Cet édifice n'est pas peint en rouge comme le reste de la ville. Est-ce sur votre demande ?

—Certes, répondit le prêtre. Quand je m'y suis installé, j'ai fait blanchir les murs avec du lait de chaux.

—Mais ce rouge sang qui recouvre le reste de la cité... Est-ce en souvenir des sacrifices humains qui y furent pratiqués ?

Owen avait parlé innocemment, se bornant à répéter ce qui se disait dans toute l'Espagne à propos des natifs. Il le regretta aussitôt en voyant le visage du prêtre s'assombrir, tel un ciel d'orage.

—Mes enfants ne cherchent pas, et n'ont jamais cherché, à apaiser leurs dieux en leur sacrifiant des vies, déclara froidement Calderôn. Malgré leur manque d'instruction, ce ne sont pas des barbares. Étant plus avisés et moins sauvages que leurs voisins les Aztèques, les gens de Zama ont eu l'idée de

peindre leurs édifices en rouge sang pour imiter les temples de ces barbares adorateurs du démon, dont les marches sont gluantes de sang humain, et dissuader ainsi leurs éventuels assaillants... Merci, Diego. Entre donc, je te prie.

Diego le balafra entra, portant sur un plateau trois gobelets de terre ainsi qu'une bouteille de vin décachetée. Le prêtre le traitait comme tout seigneur traite son serviteur, avec la condescendance d'un adulte envers un enfant borné. Cédric Owen aurait aimé faire de même, mais le regard de l'indigène transperçait son esprit et amplifiait le chant de la pierre bleue jusqu'à le rendre assourdissant. Avec effort, il concentra de nouveau son attention sur le prêtre.

—Et ce stratagème fonctionne-t-il ? demanda-t-il.

Je suis ici depuis bientôt sept ans, et le seul ennemi que nous ayons eu à combattre, c'est la vérole.

Nous pouvons donc estimer qu'il a réussi, conclut le prêtre avec un illogisme triomphant. Et maintenant, je prierai votre capitaine de se relever afin que nous puissions mettre la table.

Avez-vous résolu le mystère de cette mosaïque, señor?

—Non, et je le regrette, répondit Fernandez de Aguilar en se relevant à contrecœur. J'en ai une vague intuition, mais l'ensemble me demeure opaque. *Señor* Owen, me feriez-vous l'amitié d'employer votre esprit savant à résoudre ce puzzle, avant que notre hôte ne nous en divulgue le secret?

Ce fut donc distraitement, l'esprit troublé par le regard perçant de Diego, que Cédric Owen s'approcha de l'image qui allait modifier pour toujours le cours de sa vie.

De loin, on aurait dit un dessin peint par un enfant sur de la pierre : un ensemble de cailloux choisis pour la vivacité de leurs couleurs, disposés pour figurer assez grossièrement des hommes aux prises avec des animaux fantastiques, amenés à se combattre de toute éternité en une lutte presque grotesque.

De près, les formes se révélaient plus complexes. Au centre, un feu composé de pierres rouges et jaunes était encerclé d'un entrelacs de feuillage. Sur le pourtour, en une large bande, s'étendait une carte du ciel, et entre le feu et le ciel, les deux futurs de l'homme s'opposaient, éternellement mis en balance. D'un côté, le conflit, la guerre, la misère étaient dépeints en silhouettes féroces et belliqueuses. De l'autre, à l'opposé de la bataille, s'étendait une prairie parsemée de fleurs multicolores où un enfant était agenouillé, dans une paisible solitude. Une fine ligne séparait ces deux contraires en une rangée irrégulière de tomettes noires et blanches, bordée d'un fil de grosses perles des sept couleurs de l'arc-en-ciel, plus une noire et une blanche placées en bout de ligne.

Surgi de nulle part, un souvenir revint à Owen, celui d'une pension de famille à Paris, et d'une voix lui disant : « Les couleurs du monde sont neuf au total : les sept de l'arc-en-ciel, plus le noir de la non-lumière et le blanc de la toute-lumière. Le bleu est la cinquième, le pivot autour duquel tout tourne, la clef de l'arc du monde. Les Anciens avaient cette connaissance, que nous avons oubliée. Au bleu furent donnés le cœur de la bête et le pouvoir d'appeler les douze autres parties de son esprit et de sa chair, afin de reformer le tout. »

—Que voyez-vous, mon ami? S'enquit alors Fernandez de Aguilar.

En entendant la question, Owen retrouva sa langue.

—Je vois le moment qui précède la fin du monde, dit-il. L'instant avant le début d'Armageddon. Je vois une carte du ciel qui nous en donne la date et l'heure exactes. Et je vois les moyens grâce auxquels il reste un espoir d'éviter le mal absolu.

Il tourna le regard vers le prêtre. Le père Calderôn leva sa croix d'argent et la baisa.

—Continuez, je vous prie. Owen reprit son souffle.

—Je vois d'abord le soleil dardant sa lumière sublime dans un long tunnel jusqu'au lieu d'où toute matière est née. Je vois Vénus, l'étoile du matin, en étreinte avec Mercure le Messager, tous deux dansant en opposition avec Jupiter, le Bienfaiteur. Je vois Jupiter...

Les mots se coïncèrent dans sa gorge.

—Je vois les planètes et les constellations placées en une configuration qui adviendra bien après ma mort.

Le balafre l'observait, les yeux implacables, et ce fut le père Calderôn qui reprit doucement la parole.

—Cette configuration n'apparaîtra dans le ciel de Dieu que dans quatre cent cinquante-six ans.

Qu'est-ce que les étoiles et les planètes annoncent selon vous ?

Owen revint à la merveille qui se dévoilait à lui.

—L'image montre un instant figé dans le temps, comme si le monde était saisi au bord du désastre et qu'il n'y avait que ce mince fil d'espoir pour le sauver. À l'ouest, nous voyons les affres de l'ultime Désolation. Là, les hommes se battent contre toute la création, consumés par la cupidité, l'avarice, l'égoïsme, l'envie d'infliger de la souffrance à autrui et de fouler aux pieds tout ce qui existe. C'est la force qui mènera à la destruction, non seulement de tout ce qui est bon dans le monde des hommes, mais du monde lui-même.

—N'y a-t-il pas de rédemption ? demanda le prêtre.

—Il se peut qu'il y en ait une, car face à l'horreur existe un lieu de paix, dit Owen en posant la main sur le quadrant sud du cercle. Ici, à l'est, une petite fille est agenouillée dans une prairie fleurie et joue aux osselets. C'est l'innocence incarnée, l'âme humaine pure de toute souillure, qui pourrait encore être sauvée, et sauver le monde futur.

—C'est une fille, pas un garçon ?

—Je le crois.

—Ce n'est donc point le Christ enfant. Il s'agit manifestement d'une erreur. Nous y remédierons peut-être un jour.

Le prêtre joignit les mains sur la croix d'argent. Il en pointa l'extrémité vers l'image.

—Vous n'avez parlé que de l'arrière-plan. Que pouvez-vous dire des quatre bêtes qui occupent la majeure partie du motif?

—Ah...

Qu'en dire? La mosaïque était si subtile que des images en cachaient d'autres qu'Owen n'avait pas vues, au début. Mais maintenant, les quatre bêtes lui apparaissaient dans toute leur puissance, éblouissantes d'énergie et de lumière, animées du pouvoir d'éclairer le plus sombre des mondes.

—J'ai parlé d'un fil d'espoir dans l'image et, en vérité, la plus grande partie de la mosaïque est dédiée à la manifestation de cet espoir. Nous avons là quatre bêtes. Là-haut, dans le coin nord-est, un lion tacheté, chasseur incomparable. Ensuite, au coin sud-est, un serpent, long comme un navire, épais comme un homme. À l'opposé, au nord-ouest, un aigle aux yeux jaune d'or et aux ailes aussi larges que cette demeure. Enfin, au sud-ouest, un *lézard* grand comme un cheval, aux dents capables de trancher un homme en deux. Quand ces quatre se rejoindront...

Au moment où il parlait, les créatures jaillirent de la mosaïque et se rejoignirent dans un enchevêtrement de pattes et d'ailes, de serres et de queues, de têtes et de cœurs. En ce moment de grâce, les quatre ne firent plus qu'une, infiniment plus grande, qui apparut dans une lumière éblouissante.

Aveuglé par son éclat, Owen ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le serpent-terre avait disparu, et il n'y avait plus trace des bêtes qui l'avaient formé.

Étourdi, Owen jeta un regard vers la pénombre, derrière le prêtre, et constata que le balafré n'y était plus. Là où il s'était trouvé gisait une seule plume d'un vert vif. En se levant, Owen eut un léger vertige et se sentit comme abruti. Aguilar l'étudiait sans rien dire. Une ombre les recouvrit tous deux, brisant l'intensité de l'instant. Le père Calderôn se tenait sur le seuil, bloquant toute issue avec son corps massif.

—Allons-nous mourir, père ? demanda posément Aguilar.

Peut-être, mais pas de ma main. Je vis à Zama depuis presque sept ans, et j'ai essayé de connaître les coutumes des natifs afin de mieux leur enseigner le vrai chemin vers le Christ, pourtant ce n'est que récemment que j'ai perçu ce que votre médecin de bord a vu avec autant de netteté, au premier regard. Grâce à mes connaissances, je puis vous dire que la bête tachetée n'est pas un lion, mais un jaguar, animal sacré pour les Mayas, comme le sont les trois autres : l'aigle, qui représente l'air, le serpent, qui est le feu, et le crocodile, qui est l'eau. Le jaguar, évidemment, a pouvoir sur la Terre.

On leur enseigne qu'à la Fin des Jours ces quatre se rejoindront pour former une seule bête. Pouvez-vous imaginer ce qui pourrait sortir de cette union ?

La présence de Nostradamus apaisa la lumière qui brillait dans l'esprit d'Owen, de sorte qu'il put parler posément de ce qu'il avait vu.

—Platon l'appelait l'Ouroboros, dit-il. Le serpent multicolore qui encercle la terre en une compassion infinie et se mord la queue pour que jamais elle ne se rompe. Dans mon pays, on le considérerait plutôt comme un dragon ou une guivre, une créature possédant le corps et les griffes d'un jaguar, la tête d'un crocodile, la queue d'un reptile, les ailes et la grâce d'un aigle. J'ai été envoyé ici pour trouver comment ces quatre pourraient s'unir pour ne faire qu'un, et voici qu'après avoir assisté à ce prodige, je suis incapable de m'en souvenir.

—Ces choses-là nous échappent, dit le père Calderôn avec un petit sourire, pourtant nous pouvons prier pour qu'elles adviennent. Dans les terres de mes enfants, le quatre-en-un est le serpent à plumes ou arc-en-ciel, connu sous le nom de Kukulkan, ou Quetzalcôatl, une bête qui ferait une monture parfaite pour le Christ, s'il devait revenir pour nous sauver de notre propre perte. (Le prêtre leur fit à tous deux un petit salut, puis s'écarta du seuil.) Cela dit, je viens de commettre une hérésie au moins aussi grave que la vôtre, nous voilà donc à égalité. Cela rendra la soirée plus détendue, et c'est tant mieux, car voici Domingo avec notre repas.

—Voici, mon ami, l'or vert qui fera de nous, de nos enfants et de nos petits-enfants les hommes les plus riches d'Europe.

Fernandez de Aguilar s'accroupit dans le sable poussiéreux d'un paysage désolé. La mule qui se trouvait derrière lui battait des oreilles et de la queue pour chasser les insectes. C'était un cadeau, sinon un prêt, du père Gonzalez Calderôn. Cédric Owen étudia la plante qui fascinait tant son compagnon : quelques feuilles pointues comme des lames sortant d'une tige à l'écorce épaisse. Rien ne semblait comestible, que ce soit pour les hommes, les animaux ou les insectes. Il profita de l'occasion pour mettre pied à terre et se poster à l'ombre de sa mule. Il s'assit sur un rocher plat, tournant le dos au soleil, et s'amusa à lancer de petits cailloux à travers le désert en s'imaginant en vain à la tête d'une immense fortune.

—Comment ? demanda-t-il.

—Il existe deux, espèces de ces plantes, mon ami, dit Aguilar. L'une peut être distillée en un alcool plus puissant que le meilleur des cognacs. L'autre est utilisée par les indigènes comme du chanvre pour fabriquer un genre de corde. Cortés s'en est servi sur son navire pour son voyage de retour. (Il rejoignit sa mule et souleva la corde enroulée qui pendait en travers du pommeau.) Voici ce qu'on peut en faire. On appelle ce matériau du sisal, et il est meilleur que le chanvre, plus résistant, plus dur, plus rêche que tout ce que nous produisons en Europe. Nous ferons pousser cette plante, et nous fabriquerons des cordages pour équiper les navires de toute la chrétienté et au-delà. Nous serons les hommes les plus riches d'Europe. Considérez mon thème astral et dites-moi si je ne suis pas voué à accomplir de grandes choses.

Seul un homme très confiant pouvait tenter le sort avec un tel orgueil. En vérité, d'après la position des astres le jour de sa naissance, Aguilar était effectivement promis à un brillant avenir, gâché par un seul carré de Mercure à Jupiter sur la cuspide de la troisième maison. Sa conjonction Soleil-Vénus en Bélier, moins d'un degré au-dessus de l'ascendant, préservait ce carré d'une influence

néfaste.

—Fernandez, je vous confierais volontiers ma vie, mais quant à mon argent... Pour cultiver ces plantes à l'échelle où vous l'envisagez, il faudrait de l'eau en quantité, et il n'y en a pas ici. Ce matin, pendant que vous déchargiez le navire, j'ai fait à pied le tour de la ville et de ses environs. Les gens ont tout juste de quoi arroser leurs poivrons pour qu'ils ne sèchent pas sur pied.

—C'est parce qu'ils n'ont pas mon grand-oncle pour conseiller. Au temps où il était esclave des natifs, il a parcouru tout le pays, et il m'a raconté des choses qu'eux-mêmes ont oubliées : les Anciens ont choisi les sites de leurs villes en fonction des grandes réserves d'eau souterraines qui y existent. En revanche, ni mon oncle ni aucun membre de ma famille n'a jamais associé ces deux éléments, à savoir les aquifères et le sisal.

Le rocher était tiède. Owen s'étira de tout son long pour soulager les courbatures de son dos meurtri.

—Là, je comprends mieux. Vous capterez de l'eau pour irriguer les plantes, puis, si nous obtenons du père Gonzalez d'organiser un monopole sur le marché de la corde pour toute la Nouvelle-Espagne, vous pourrez en effet...

—Cédric ! Ne bouge pas !

C'était la première fois depuis qu'ils se connaissaient qu'Aguilar l'appelait par son prénom.

Owen se figea, son chapeau enfoncé sur les yeux, sans rien voir de ce qui l'entourait, pris d'une sueur froide qui trempa sa chemise.

—Il y a un serpent derrière le rocher, reprit Aguilar d'une voix égale. L'un de ceux dont le père Gonzalez nous a parlé hier soir, de l'espèce la plus dangereuse, avec des rayures jaunes et rouges striées de noir. Il ne t'a pas encore vu. Reste un instant immobile si tu peux, et je le tuerai d'un coup d'épée... Tiens bon, juste le temps que je tire mon épée du fourreau et... Ah !

—Fernandez ! s'écria Owen en se dressant d'un bond.

La veille au soir, alors qu'ils se retiraient pour la nuit, le prêtre les avait mis en garde contre ces reptiles.

Le serpent fouettait violemment l'air, accroché à la manche de chemise d'un blanc immaculé de Fernandez, qui s'empourprait maintenant d'auréoles grosses comme des sorbes, signe qu'en plantant ses venimeux crochets le serpent avait troué la chair en même temps que le tissu. Raide, les yeux écarquillés, Aguilar laissa tomber à terre son épée. Owen la prit et, sans songer à sa propre sécurité, il la souleva et l'abattit. Son coup trancha net la tête du serpent, dont le corps sanguinolent tomba en se tortillant. Mais l'avant de la tête resta fixé au poignet de l'Espagnol, avec les crochets et tout le venin qu'ils contenaient.

Tel un marionnettiste manipulant un pantin, Owen fit asseoir Aguilar sur le rocher. Se servant de son couteau, il en entra la pointe dans le pli de peau situé sous l'œil éteint du serpent et s'efforça de séparer les deux mâchoires.

Livide, Aguilar restait assis sans rien dire.

—Je connais ces serpents. Leur venin paralyse peu à peu les muscles de l'homme qui a été mordu. Au fil des heures, il ne peut plus marcher ni tenir debout. Cette paralysie prend la poitrine et remonte jusqu'au cœur, qui cesse de battre. C'est un processus inexorable, qu'on ne peut arrêter qu'en coupant le membre atteint. Peu d'hommes y survivent. C'en est fini de moi, constata-t-il ensuite sans ciller, d'une voix dénuée d'émotion. Il faut retourner à Zama. Il y a des tas de choses à régler. Selon ce que je connais du poison, je dispose d'une demi-journée de sursis où je serai encore en pleine possession de mes moyens, et je ne voudrais pas la gâcher. Demain... (Son regard alla se poser sur la mer, par-delà les falaises de calcaire.) J'aimerais revoir cette aube se lever, dit-il enfin. Voudras-tu attendre avec moi que se lève cette dernière aube, Cédric Owen ?

—Non. (Owen pleurait, ce qui ne lui était point arrivé depuis l'âge de treize ans, quand la pierre bleue était devenue sienne.) Ce ne sera pas la dernière aube, assura-t-il d'une voix rauque. Grâce à l'amputation, tu auras la vie sauve.

—Mais tu m'as assez souvent répété que tu n'étais pas chirurgien, répliqua Aguilar sans rancœur aucune, comme un frère aîné gronderait gentiment un cadet pour son excès de zèle.

—Pardieu, tu ne comprends pas ! rétorqua Owen. Durant dix jours, Nostradamus m'a obligé à lire des manuels de chirurgie et à répondre aux questions qu'il me posait. En conséquence, je pratiquerai cette amputation, et tu y survivras.

—Mais Cédric, avec tout le respect que je te dois...

—Non, non... Maintenant, contente-toi d'enfourcher ta mule et de rentrer avec moi. Tu vas peut-être perdre ton bras d'épée, mais je ne te laisserais point perdre la vie. Pas alors que tu es sur le point de faire de nous les deux hommes les plus riches d'Europe.

Chapitre 9

Laboratoire médico-légal, Oxford, juin 2007

STELLA longea un couloir en béton carrelé de blanc puis passa des portes en aluminium brossé pour entrer dans un laboratoire équipé de tables en acier et de vitrines, qui sentait les produits chimiques, la fumée de cigarette et la mort. Le Dr David Law l'accueillit à l'entrée. S'il n'était pas aussi laid que Kit l'avait dépeint, sa description avait un fond de vérité qui prêtait à la caricature. C'était un petit homme sec, avec les cheveux en bataille et des dents en avant, jaunies par le thé et la nicotine, qui faisaient ressortir sa lèvre supérieure. Son haleine fétide le précéda quand il la salua en souriant.

—Docteur Cody, fit-il en s'essuyant la main sur sa blouse blanche pour la lui tendre. Le Pr Fraser m'a prévenu de votre arrivée. Les amis de Gordon sont toujours les bienvenus. Kit n'est pas avec vous ? ajouta-t-il en glissant un regard en coin vers le couloir.

—Il s'est endormi dans la voiture, répondit-elle.

C'était vrai, pourtant cela sonnait faux, comme un prétexte.

—Très bien, fit-il en s'éloignant sans la regarder. Gordon m'a dit que vous aviez besoin d'obtenir une reconstruction à partir d'un crâne, ajouta-t-il.

Il se retourna et jeta un coup d'œil à son sac à dos. La pierre-crâne bleue dormait en silence.

Depuis qu'elle avait averti Stella du saccage qui se déroulait chez Kit, elle avait recouvré son calme.

Stella chercha à la joindre par la pensée et ne capta rien, aucune intuition lui disant de partir ou de rester.

—Il ne s'agit pas d'un crâne en os. Il est sculpté dans de la pierre, l'informa Stella. Gordon a pensé qu'on pouvait se fier à vous pour que cela reste confidentiel.

Elle déposa son sac et l'ouvrit. Sans cérémonie, elle exposa la pierre-crâne aux lumières crues du labo. Lorsqu'elle la sortit, le froid clinique de la salle fut soudain baigné de lumière bleue.

Voici ce qu'on a trouvé, déclara-t-elle. Grâce au code chiffré qui figure dans les livres de Cédric Owen.

Au lieu du choc qu'elle avait prévu, ce fut une émotion violente, rage, peine ou douleur, Stella n'aurait su dire, qui déforma les traits de gargouille de Davy Law, tandis que ses yeux passaient sans cesse de la pierre au visage de Stella.

—Ne m'approchez pas ! (Il s'écarta d'elle, pris de frissons.) Qui d'autre l'a vue ?

—À part Kit et moi ? Seulement Gordon. Tony Bookless n'a pas voulu regarder. Pour lui, elle a fait couler trop de sang.

—Il n'a pas voulu me dire ce que vous m'apportiez, commenta Law en se fendant d'un sourire caustique. Peu de gens sont capables de garder un secret pareil.

—C'est un ami.

Les mains tremblantes, Law se roula une cigarette, l'alluma et en contempla le bout rougeoyant.

—C'est la pierre bleue de Cédric Owen, n'est-ce pas ?

—Nous le pensons.

Pour la première fois, il regarda la jeune femme bien en face.

—Des hommes ont tué pour s'en emparer, Stella. Ils ont tué Cédric Owen, sa grand-mère, ainsi que ceux de ses ancêtres qui l'ont eue en leur possession. Est-ce que quelqu'un vous a suivie jusqu'ici ?

—Je ne crois pas. Mais cela a pu m'échapper.

—Stella ! s'emporta-t-il malgré lui. Est-ce que vous vous rendez compte du danger que vous courez?

—Et d'où viendrait-il, ce danger ? De vous ?

Il se mit à rire, et cela se termina par une quinte de toux.

—Non. Plus maintenant. J'ai vu la beauté et j'ai voulu une fois m'en saisir. Je ne referai pas la même erreur, continua-t-il avec une tension dans la voix qu'elle avait perçue, plus tôt, dans celle de Kit.

—C'est pour cette raison que Kit et vous êtes fâchés ? demanda-t'elle, circonspecte.

—C'est votre mari, dit-il en haussant les épaules. Je ne peux pas parler pour lui.

—Mais c'était un ami, et même un grand ami, non ?

—Autrefois, oui. Plus maintenant.

Son regard se durcit, mais il soutint un instant celui de Stella, avant de retrouver une attitude professionnelle et d'examiner la pierre.

—Elle est sculptée d'après la tête d'une femme de race blanche, dit-il. Voulez-vous en savoir davantage ?

—Si c'est possible. Un visage m'apparaît confusément, et je préférerais le voir vraiment. Je comprendrai peut-être mieux pourquoi elle suscite tant de violences, et qui cherche à détruire nos vies.

—Bien, fit Davy Law, qui écrasa l'extrémité de sa cigarette avant de la ranger soigneusement dans la poche de sa blouse. Allons donc construire ce visage, et nous verrons s'il est à votre goût.

POUR la deuxième fois de la journée, la pierre-crâne se retrouva derrière une vitrine, sur un petit socle et sous différents angles de lumière. Ici, le procédé ne consistait pas en des jets d'acide sous haute pression, mais en des lignes de lumière rouge fines comme des traits de crayon qui fusaient de toutes parts.

Muni de lunettes de protection et de gants en latex, Davy Law actionna un vaporisateur de neige carbonique pour les rendre visibles et s'assurer de leur positionnement.

—Tout se fait avec des lasers. La scannographie prend une demi-heure, mais étant donné la nature du quartz, ce sera peut-être plus long, dit-il en fermant la vitrine. L'écran se trouve dans mon bureau. J'ai une machine expresso. Elle fait un café buvable. Vous pouvez aussi rejoindre Kit à la voiture. Comme vous voudrez.

Ce n'était ni une invitation ni une requête, juste une proposition. Stella découvrit qu'elle commençait à apprécier la manière d'être de Davy Law, cette façon dont il refusait de jouer le jeu et de se plier aux conventions sociales.

—Un café, ça m'irait très bien, répondit-elle.

LE bureau de Davy Law était petit, il y avait juste assez d'espace pour deux fauteuils, un bureau, deux écrans d'ordinateurs et un téléphone. Campé derrière l'ordinateur, Davy Law alluma une cigarette et inclina sa chaise en arrière.

—Les crânes sont une obsession, chez moi. Et puisque nous devons patienter un peu avant de voir le résultat, il y a peut-être des choses à découvrir dans les légendes parlant de crânes de par le monde. Que savez-vous des prophéties mayas sur 2012 ?

Interloquée, elle vint poser son café sur le bureau et s'assit.

—Hier, j'ai obtenu un nombre incalculable de réponses sur Google quand j'ai cherché à partir de « maya » et de « crâne ». La plupart comportaient la date 2012 dans leur titre. Aucune ne semblait sensée.

—L'impérialisme culturel a bien des comptes à rendre, remarqua Law en haussant les sourcils.

Il revint à son ordinateur en ignorant sa présence.

Stella observa l'écran situé devant elle. La pierre-crâne tournait dans le sens des aiguilles d'une montre, elle n'était plus bleue, mais convertie numériquement en une masse grise sur fond clair, traversée par un millier de lignes tangentes allant du rouge au vert puis au jaune, en passant par toutes les nuances intermédiaires.

Entre ces lignes, lentement, la surface mate changeait à mesure que la chair se formait. Le visage était à peine humain.

Law vint s'appuyer au dossier du fauteuil où elle était assise.

—Si vous devinez de qui il s'agit, je vous engage.

—Une femme, de race blanche, ayant vécu à l'époque de Cédric Owen ?... Elizabeth I ? lança Stella au hasard, flattée.

—Pas mal, mais c'est raté, conclut Davy Law, tandis qu'un large sourire fendait sa face de rat. Les crânes ont été façonnés au moins trois mille ans avant la naissance d'Elizabeth.

—Les crânes ? lança Stella. Y en a-t-il d'autres ?

—C'est ce qu'on dit.

—Qu'en savez-vous ?

—J'ai obtenu une licence en anthropologie après avoir fichu en l'air ma carrière médicale.

Law rejoignit son siège devant l'autre ordinateur. Il posa une main dessus en s'apprêtant à le tourner vers elle, l'air grave.

—Vous pouvez encore partir, dit-il. Ce serait plus facile. Ce soudain changement d'humeur la déconcerta.

—David, quelqu'un a tenté de tuer Kit dans la grotte où nous avons trouvé la pierre, et on a saccagé son appartement hier soir. Manifestement, il s'agissait d'une manœuvre d'intimidation.

Je ne peux pas me dérober. Je ne suis pas près de déclarer forfait.

—Davy, corrigea-t-il d'un air absent. Pas David. Il ne s'agit pas de déclarer forfait. Mais quand sa vie est en jeu, il est toujours bon d'avoir une stratégie de repli.

Il termina sa cigarette et orienta l'écran vers elle. Elle s'attendait à des mandalas, à des divinités ou à d'autres crânes. Ce furent des glyphes mayas, semblables à ceux qu'elle avait découverts dans le livre.

—C'est le Codex de Dresde, dit-il. L'un des textes sacrés des Mayas. Sur les milliers qu'ils ont écrits, seuls quatre ont survécu au vandalisme des Jésuites. Celui-ci a échoué dans une bibliothèque de Dresde. Avec les trois autres, ce sont les vestiges d'une civilisation auprès de laquelle la nôtre fait pâle figure. Or, d'après ce document, la fin du monde est prévue pour le 21 décembre 2012.

—Très drôle, fit Stella en s'écartant de lui.

Il attrapa l'accoudoir de son siège et l'obligea à revenir vers lui.

—Écoutez-moi. Ce n'est pas une plaisanterie. Le Codex est l'œuvre d'une civilisation capable d'établir les positions des planètes avec une précision qui ferait pâlir d'envie la NASA.

—Épargnez-moi les arguments pseudo-scientifiques.

—Stella, j'essaie au contraire de vous ouvrir les yeux. Regardez... Tapant sur les touches comme un sourd, il ouvrit d'autres pages.

Des blocs de hiéroglyphes défilèrent sur l'écran.

—Tout le Codex de Dresde constitue un tableau des progressions de Vénus et de Mars aussi précis que tout ce qui peut être fait aujourd'hui. Ce sont les fondements du calendrier maya. À

l'époque de Cédric Owen, moment de transition entre les calendriers julien et grégorien, alors que nous essayions péniblement de trouver un système qui ne place pas Noël en plein été, les Mayas vivaient déjà depuis un millier d'années sur la base d'un système calendaire capable de prédire une éclipse de lune à 0,0007 de seconde près sur huit millénaires. Le Codex de Dresde est la clef de la cosmologie maya. Ils divisaient le temps en âges de 5 125 années. Nous vivons le cinquième âge.

Selon leurs légendes, chacun des quatre âges précédents a fini dans un cataclysme qui a détruit les

premières races de l'homme : feu, tremblement de terre, ouragan et, pour le dernier, déluge.

—Faites-vous référence aux Saintes Écritures ?

—Pas particulièrement... Il existe cent trente-sept légendes de déluges issues de cultures différentes, en plus de celle où les animaux vont par couples ; chacune des civilisations actuelles de la planète se rappelle être née des eaux d'une crue. Mais seuls les Mayas nous ont laissé une table chronologique prévoyant le prochain désastre. La fin du cinquième âge ne sera pas juste la fin d'un âge, mais la fin d'une ère. Telle que définie par la précession des équinoxes, une ère débute et finit quand le Soleil passe sur le centre galactique, à vingt-huit degrés du Sagittaire, un lieu nommé par les Mayas *Xibalbabe*, « la Route vers le Monde d'en bas ». Quand le Soleil empruntera cette voie, nous verrons une catastrophe à grande échelle. Armageddon. Selon le calendrier maya, c'est le 13 Baktun, 13.0.0.0.0. Selon notre calendrier, c'est le 21 décembre 2012, conclut Davy Law.

Puis il la fixa sans ciller. Stella sirotait son café.

—À quoi serait-elle due, cette fin du monde ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Réchauffement planétaire ? Catastrophe écologique ? Explosion nucléaire ?

Un peu de tout. Les Mayas se sont autodétruits en l'espace de cinquante ans ; toute une culture effacée par des guerres fratricides et une surexploitation des ressources du pays. C'est exactement ce que nous faisons à l'échelle planétaire. Le résultat final sera le même.

—Je ne vois pas en quoi cela concerne les crânes.

—D'après les légendes, les Mayas façonnèrent treize crânes de cristal. Une fois rassemblés, ils devraient nous aider à trouver une voie pour échapper à la catastrophe. Vous détenez l'un d'entre eux.

—Les crânes empêchant Armageddon ? lança Stella, incrédule.

—Ils ne l'empêcheront pas, mais nous montreront comment passer au travers. Une sorte de porte, si vous préférez.

—Vous y croyez vraiment ?

Il se contenta de hausser les épaules.

—Je vous dis ce qui se trouve dans les anciens textes.

—N'esquivez pas la question, Davy.

—Oui, j'y crois, dit-il en écartant son fauteuil du bureau. Ces gens savaient des choses que nous avons perdues il y a longtemps, quand nous avons pris un mauvais tournant. Je ne suis pas le seul dans ce cas. Beaucoup d'autres gens pensent de même.

—Au nom du ciel ! fit Stella en se levant. (Elle se mit à arpenter la petite pièce.) Des tas d'autres gens croient à la deuxième venue du Christ, aux déambulations nocturnes de la petite souris. Vous

êtes médecin, Davy ! Vous évoluez dans un monde de chair, de sang et d'os, pas dans ce genre de foutaises transcendantes.

—Un médecin raté, rectifia-t-il. Je n'ai pas terminé mon internat. La colère de Stella retomba aussi vite qu'elle était venue. Elle se rassit.

—Excusez-moi.

—Aucune importance. Stella, qu'est-ce qui vous a amenée ici ? Il ne plaisantait plus à présent et la fixait d'un regard dur.

—Je voulais voir le visage correspondant au crâne.

—Vous l'avez déjà vu, c'est pourquoi vous êtes venue, n'est-ce pas ? Vous vous en souvenez ? « Un visage m'apparaît confusément », ce sont vos propres paroles. Et la pierre chante pour vous.

Vous entendez une pierre chanter dans votre tête. Voilà une chose on ne peut plus rationnelle, non ? Rien à voir avec ces foutaises transcendantes.

Elle ne trouva rien à répliquer. Il se pencha en avant et saisit les bras de son fauteuil. Son visage était à cinq centimètres du sien.

—Quoi d'autre ? N'est-elle rien d'autre qu'un joli bloc de saphir excitant la convoitise et pour lequel les hommes se battent ?

Elle regarda les glyphes sur l'écran derrière lui.

—Le crâne m'a prévenue d'un danger dans la grotte, répondit-elle d'un ton morne, c'est pour ça que Kit et moi on s'est séparés et que quelqu'un l'a poussé pour le faire tomber de la vire et pas moi. La nuit dernière, elle m'a avertie de ce qui se passait chez Kit. Et... il y a un chiffre dans les livres. J'ai l'impression d'être la seule à le voir, mais il ressemble exactement à ça, dit-elle en désignant l'écran. Des pages et des pages de hiéroglyphes mayas. Un autre codex.

—Un autre codex caché dans les livres d'Owen ? S'il vous plaît... Il était près d'elle au point qu'elle sentait la chaleur de son visage, la main posée sur son bras. Sous le coup de l'émotion, il cherchait ses mots, et c'est alors qu'ils entendirent un grincement, le frottement du métal contre le montant de la porte. Une voix crispée lança :

—Excusez-moi de vous déranger. Je peux repartir...

Kit était sur le seuil, appuyé sur ses deux cannes. Son regard transperça Stella sans la voir pour viser Davy Law.

—Tu t'amuses bien ?

—Kit ! Il essaie de m'aider.

—C'est ce que je vois. De quelle manière cette fois, Davy? Law recula pour rejoindre son côté du bureau. Puis il fit un petit hochement de tête à Stella.

—Avant que vous ne partiez, cela vaudrait peut-être le coup de voir si un visage s'est formé sur votre pierre-crâne.

Comme l'autre écran était placé de sorte qu'aucun d'eux ne pouvait le voir, Law prit la peine de contourner les deux sièges pour l'orienter afin qu'ils puissent tous le voir.

—C'est impossible, balbutia-t-elle en secouant la tête, soudain prise de tremblements et de nausée.

—Quoi?

Le regard de Kit passa tour à tour de l'écran à Stella.

—C'est une plaisanterie ?

—L'informatique n'a pas le sens de l'humour, rétorqua Law.

Il n'y avait aucun doute possible. Le visage de Stella leur faisait face, immobile, comme figé dans le sommeil. Elle se rappela le coup d'œil que Law lui avait lancé à son arrivée, passant de la pierre à son visage, et se tourna vers lui.

—Vous avez su que c'était moi dès que je vous ai montré le crâne.

—J'ai une certaine expérience, répondit-il avec un pâle sourire.

—Mais vous avez ajouté les cheveux et les yeux. Vous ne pouvez être certain de leurs couleurs.

—C'est vrai. Il n'empêche, avec des cheveux bruns et des yeux bleus, ce sera quand même vous.

Comme les os, la pierre ne ment pas. Celui qui a sculpté ce crâne a pris pour modèle quelqu'un ayant le même faciès que vous. Je dirais qu'il s'agit d'une lointaine ancêtre.

Stella leva la main pour le faire taire. Il lui aurait fallu du temps, un esprit clair, et elle ne disposait ni de l'un ni de l'autre.

—Davy, que faisons-nous ? dit-elle.

Il haussa les épaules d'un air las et finit par lâcher :

—Cachez bien la pierre-crâne. Faites attention à vous.

—Nous allons voir Ursula Walker. Est-ce quelqu'un de sûr? Law fit volte-face et, croisant son regard, se mit à rire.

—On ne peut plus sûr. Elle est l'une des rares personnes vivantes à avoir vu un des autres crânes.

Il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une carte de visite où figuraient son nom et trois numéros de téléphone.

—Fixe, mobile et international, dit-il. Gardez-la, Stella. Rien ne vous oblige à vous en servir.

Chapitre 10

Zama, Nouvelle-Espagne, octobre 1556

—Nous n'avons pas de glace, dit Owen. Pas de mandragore, de tige de laitue, de ciguë, ni aucune des substances prescrites par Avicenne pour soulager un homme pendant l'ablation de son bras.

—Et les opiacés que Nostradamus t'a donnés?

Aguilar était assis au frais, dans l'ancien temple devenu la demeure du prêtre, qui se révélait être l'endroit le plus approprié à ce qui allait suivre, cela pour plusieurs raisons : c'était bien sûr la maison du Seigneur, et donc un lieu consacré, mais surtout, ses murs et son sol en pierre pouvaient être nettoyés et frottés à grande eau, comme le Maure El-Zahrawi le préconisait avant une grave opération.

Aguilar se dirigea vers la table avec la gracieuse fluidité d'un bretteur confirmé ; le venin n'avait pas encore entamé son cerveau, ni l'aisance de ses mouvements.

—Nous suivrons mon programme initial : souper ensemble, puis passer la nuit et regarder l'aube de Zama se lever dans toute sa gloire. Je ne vois pas de meilleure façon de finir sa vie.

—Fernandez, ne perds pas espoir trop vite. Fais-moi confiance. La silhouette du père Gonzalez Calderôn apparut dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il était suivi du balafre.

—Diego a cru comprendre qu'il vous manquait une substance, plante ou potion qui, associée à l'opium, permettrait à l'opération de se passer dans les meilleures conditions. Est-ce vrai ?

—En effet, confirma Owen.

—Mon clerc est désolé qu'un aussi noble visiteur que don Fernandez doive déjà penser à sa fin prochaine, alors qu'il est manifestement venu ici pour aider les gens de Zama. Il vous propose un...

disons une sorte de breuvage, utilisé par son peuple pour se rapprocher de... Dieu, tel qu'ils le conçoivent. Selon lui, il se combinera efficacement au pavot pour obtenir l'effet recherché et...

Un torrent de mots aux accents mélodieux l'interrompit. Diego parlait d'un ton pressant. Le père Gonzalez profita d'un bref arrêt dans le flot de paroles pour expliquer à Owen ce qu'il en était.

—Il voudrait que vous sachiez que cette offre vient grâce à vous, *señor* Owen, d'abord parce que vous avez su lire la mosaïque qui annonce la Fin des Temps, mais aussi à cause de ce que vous avez apporté à *Zama*, qui n'a encore été ni montré ni nommé. Vous devez savoir que ce « breuvage »

ne s'utilise que lors des cérémonies les plus sacrées. Or Diego considère ce que vous vous apprêtez à faire comme un rite sacré. Il croit aussi que vous comprendrez la nature et le bien- fondé de son offre.

Qu'en pensez-vous ?

Cédric Owen réfléchit, le temps de joindre la pierre bleue et d'être rassuré.

—Oui, dit-il enfin. Je les comprends.

—MON Dieu... Il faut vraiment avoir envie de se rapprocher de son âme éternelle pour boire ça.

C'est immonde.

—Comment te sens-tu ?

—Mal. J'ai des nausées épouvantables. Diego m'avait prévenu, mais il m'a dit aussi que l'effet serait très apaisant. C'est vrai; j'ai l'impression que je pourrais m'endormir même en te voyant aiguïser tes lames d'obsidienne, et c'est déjà en soi un miracle.

Aguilar tendit la main vers celle d'Owen, mais elle retomba avant d'avoir pu l'atteindre.

—Bonne nuit, mon ami. Fais ce que tu peux. Sache que je n'ai rien contre toi et...

—Fernandez ? Dieu du ciel, il s'est endormi. Si je m'attendais... Pouvez-vous me dire de combien de temps je dispose ?

—Vous devriez agir vite, *señor*, si vous voulez qu'il ne sente rien. Voulez-vous que je vous aide à poser le garrot ?

PENDANT deux jours et deux nuits, Fernandez de Aguilar dormit sans discontinuer sous l'œil vigilant de son ami, qui le veillait.

Au début, Owen avait été soulagé que son patient pût ainsi se reposer; tous les textes qu'il avait pu étudier vantaient les mérites d'un sommeil réparateur après l'épreuve subie. Il s'appliquait donc à changer délicatement ses pansements afin de ne pas le sortir de sa bienheureuse torpeur. Le bras de Fernandez de Aguilar avait disparu, et Owen avait refermé le dernier pli de chair et de peau en l'attachant avec les épines de cactus qu'il avait ramassées lui-même durant ses préparatifs frénétiques, quand le seul fait de réussir à trancher l'os lui paraissait déjà relever du miracle.

Maintenant, il voulait encore y croire. Au cours du deuxième jour, il revérifia les cartes des constellations et des mouvements des astres qu'il avait établies. Ce faisant, il se rendit compte que Diego était plus fiable que ses carnets quant aux positions actuelles dans le firmament des trois planètes guérisseuses, Mercure, Vénus et Mars. En consultant les roues ainsi rectifiées, il découvrit

qu'elles étaient en majeure partie favorables. Encouragé par ce constat et le bon équilibre du poulx de son ami, il entreprit de le réveiller afin de le faire boire.

Ce fut peine perdue. Voyant qu'il était impossible de le tirer du sommeil, Owen y renonça et, avec l'aide de Diego, trouva un moyen de le redresser pour lui verser de l'eau dans la bouche, en massant son cou pour s'assurer qu'il l'avalerait sans risquer de s'étrangler.

Quand Diego quitta le temple pour aller se soulager, Owen retira du sac la pierre bleue qu'il posa sur la table, près de la tête de son ami, les yeux tournés vers son corps allongé. Il trouva deux bougies et une petite lampe en pierre. Comme sa grand-mère le lui avait appris, il les plaça sur les côtés et à la base du crâne en les ajustant jusqu'à ce que leurs lueurs imprécises soient aspirées et renvoyées en deux rayons précis sur le corps allongé de l'Espagnol.

Satisfait, il rapporta un tabouret du dehors et s'assit aux pieds d'Aguilar, le menton appuyé sur la table, les yeux au niveau de ceux de la pierre-crâne. Ainsi campé, il s'adressa à lui à haute voix.

—Mon ami, ce que nous faisons à présent est en dehors des royaumes qui vous sont connus. Si vous vous fiez à moi, je vous trouverai et vous ramènerai à bon port. Si vous ne souhaitez pas que je vous retrouve, ce sera votre choix et je le respecterai.

Cela dit, il ferma les yeux et chercha à nouveau le calme bleu où résonnait la note unique du chant de la pierre.

—Attendez, fit une voix rauque en espagnol. Votre pierre sera plus forte ailleurs.

Owen ouvrit les yeux.

Diego l'observait de l'autre côté de la salle. Dans le silence de la nuit, Owen entendit Nostradamus murmurer. « Vous irez vers le sud, en une région jadis gouvernée par les musulmans.

De là, vous embarquerez pour le Nouveau Monde, pour y rencontrer ceux qui connaissent le cœur et l'âme de votre pierre bleue. Ils vous diront comment sonder ses secrets... »

—Où devons-nous aller ? demanda-t-il. Est-ce loin ?

—C'est un endroit que je connais. Nous pourrions prendre les mules. À deux jours d'ici, peut-être trois.

UNE nuée de chauves-souris survolait la clairière en poussant des cris aigus et formait entre les cimes des arbres un voile de ténèbres qui masquait le soleil en plein après-midi. C'eût été oppressant, si la pierre-cœur n'avait crevé ce faux crépuscule du bleu clair de l'aube.

—C'est ici, dit Owen en se redressant. Je le sens.

—Alors, dressons le camp, répondit Diego qui se mit aussitôt à creuser un foyer dans la terre pour faire du feu.

Quant à ses frères qui les avaient accompagnés durant les trois jours de voyage en plein cœur de la jungle, Carlos et Sanchez, ils attachèrent les mules et partirent ramasser du bois mort. Owen avait porté lui-même Aguilar sur les derniers kilomètres, le long d'un sentier de plus en plus raide.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de serpents, il le déposa à terre. À mesure que la nuée de chauves-souris repartait d'où elle était venue, la jungle reprenait vie et couleur. De petits oiseaux fusaient de partout, traversant l'air de leurs appels et du chatolement de leurs ailes. Owen entendit un jaguar grogner sourdement et choisit de l'ignorer, car sa pierre ne l'avertissait d'aucun danger. Owen saisit Diego par le bras.

—C'est ici, répéta-t-il. Il nous faut agir, et vite, tant que nous le pouvons encore. Fernandez mourra si nous tardons trop.

—L'heure n'est pas encore venue, répondit Diego en secouant la tête. D'abord, nous faisons du feu. Nous mangeons un peu de maïs, buvons l'eau qui nous reste. Puis nous attendons.

—Pourquoi, alors que nous sommes au bon endroit ? L'Indien esquissa un sourire.

—Cédric Owen, savez-vous où aller et que faire de votre pierre- cœur? Non? Moi non plus. Mais quelqu'un vient qui le sait, et jusque-là, nous ne pouvons qu'attendre. Alors, attendons.

LE jaguar vint à la fin du jour, alors que les ombres des arbres striaient la clairière de rayures pointues semblables aux barreaux d'une cage. Cédric Owen était assis près du feu, près du corps inanimé de son ami. Il berçait la pierre-cœur enfouie dans la sacoche.

De l'autre côté du feu, Diego était assis avec ses deux frères.

Quand l'attente devint insupportable, Owen se leva et fit quelques dizaines de mètres vers le centre de la clairière, l'œil attiré par une sorte d'éclair jaune irrégulier. Il dispersa du pied les feuilles mortes et entrevit une surface dure et brillante, du jaune vif des chélidoines. Tombant à genoux, il nettoya la terre sableuse qui la recouvrait. Un petit rectangle de pierre irrégulier étincela en attrapant la lumière du soir. D'autres s'étendaient tout autour, dans des nuances de jaune de plus en plus chaudes, jusqu'à atteindre sur le pourtour des rouges profonds, des oranges flamme, avec ça et là une touche de vert. Cédric Owen se mit à frotter avec acharnement les petits carrés de mosaïque pour les nettoyer, et bientôt, il contempla un cercle de feu entouré d'une bande de serpents rouges et bleus. Il se leva et racla le sol avec les pieds pour dénuder ce qui restait encore dissimulé par la terre herbeuse, découvrant à partir du feu des silhouettes d'hommes et d'animaux. Le tout formait une mosaïque bien plus grande que celle de la maison du prêtre à Zama. Pourtant, elle figurait la même image : cet instant suspendu précédant Armageddon.

—Diego...?

Soudain, Owen fut frappé par la qualité du silence environnant. Il se retourna lentement.

Dos au feu, les trois indigènes scrutaient les ombres violettes entre les arbres. Le ventre noué, il les rejoignit en courant.

—Diego?

—Chut ! Lui intima celui-ci.

Piqué au vif, Owen ravala néanmoins la réplique qui lui montait aux lèvres et se tourna pour voir ce que les frères regardaient... et tomba face à un jaguar. Des yeux brillants plongèrent dans les siens, qui le connaissaient, lui et tout ce qu'il était. Le jaguar grogna et ouvrit la gueule. Face à la mort, Owen essaya de hurler, mais sa voix l'avait abandonné. En un geste bien vain, il réussit à lever une main pour repousser la bête.

—Bienvenue, dit le jaguar en espagnol. Alors, Cédric Owen s'évanouit.

Chapitre 11

Ferme de Lower Hayworth, Oxfordshire, juin 2007

—POURQUOI s'arrête-t-on ? demanda Kit.

—Parce que je veux savoir si l'Audi verte qui nous colle au train depuis vingt minutes nous suit ou non.

Stella gara la voiture dans l'herbe, à l'entrée d'un champ bordé de haies de noisetiers. L'Audi verte passa presque sans bruit. Au croisement en bas de la petite route, eue ralentit et tourna à gauche.

—Et nous, on va à droite, j'espère ? demanda Kit peu après.

—Oui, on tourne à droite, répondit Stella. Moi, en tout cas. Rien ne t'y oblige. Je peux te déposer à la gare la plus proche et te mettre dans un train pour Cambridge, si c'est ce que tu veux. Depuis qu'on a quitté le labo de Davy Law, tu n'as pas prononcé un mot.

—Je travaillais, répondit-il en refermant son ordinateur portable.

—Tu travaillais ? répéta-t-elle avec un petit rire sarcastique. Kit s'empourpra.

—Je t'ai écrit un programme qui triera les gribouillis dans les livres de Cédric Owen et les assemblera pour former les glyphes mayas. Si tu parviens à t'habituer à l'usage d'une tablette graphique, tu devrais mettre deux fois moins de temps à déchiffrer le deuxième code.

Stella laissa le silence s'installer.

—Je n'ai pas envie de me disputer, dit Kit en secouant la tête. Pas maintenant. Et pas à propos de Davy Law.

—Il m'a dit que vous étiez amis, dans le temps. Alors, pourquoi ne pas m'en parler?

—OK, mais il y a très peu à ajouter à ce que Gordon t'a déjà raconté. Une série d'erreurs a fait du mal à une personne qui m'était chère. J'avais sans doute ma part de responsabilité, mais pour moi,

Davy était le grand fautif. J'étais jeune, arrogant, en colère, et je n'aurais pas dû intervenir à l'époque. Encore aujourd'hui, je devrais sûrement laisser tomber, mais bon Dieu, Stell, c'est dur de toujours se conduire en adulte !

Il était impossible de lire son visage alors qu'il ne pouvait en maîtriser que la moitié. Kit fixa le plafond de la voiture.

—J'ai peur, c'est tout. Je voulais juste te le dire. Et faire ami-ami avec Davy Law, c'est trop pour moi en ce moment. La pierre pense-t-elle que nous sommes en danger ici ?

—Non.

Rangée dans son sac à dos derrière le siège, la pierre-cœur restait attentive, considérant le monde avec cette sagesse ingénue et ancienne que Stella avait perçue à Ingleborough Fell.

—Elle est bien mieux ici que dans le labo de Davy Law. La remarque fit sourire Kit.

—Une pierre qui a du goût. Voilà qui me la rend tout de suite plus sympathique.

C'ETAIT une vieille ferme à colombage, avec des poutres noires, des murs blanchis à la chaux et un jardinet sur le devant, couronné d'une charmille de rosiers grimpants. Une petite allée menait à une porte en chêne. Stella se gara près du portail. Au moment où elle allait ouvrir la portière, Kit lui agrippa le bras :

—Tu pourrais y aller toute seule, mais puisqu'on s'est raccommodé, tu as peut-être envie de compagnie ? demanda-t-il avant de poser un baiser sur sa joue. Au fait, je t'aime, je te l'ai déjà dit ?

Oui, répondit Stella. (Elle lui prit la main.) Serrons-nous les coudes et allons-y. Ensemble et avec courage.

Sur la porte, une plaque de cuivre indiquait :

INSTITUT WALKER, OXFORD. DIRECTRICE: DR URSULA WALKER

Stella sonna et au bout de quelques minutes, on vint leur ouvrir.

Une grande femme brune accueillit Stella avec un large sourire en la dévisageant de ses yeux gris acier :

—Bonjour. Ursula Walker. Vous devez être Stella Cody.

—Exact.

Stella lui sourit en retour et se tourna vers Kit, assis dans son fauteuil roulant.

—Je vous présente mon mari, Kit O'Connor. Ursula Walker se courba pour lui serrer la main.

—Entrez, je vous prie.

La cuisine d'Ursula Walker était un havre de paix et de fraîcheur ; une grande salle haute de plafond au sol dallé, avec des murs de pierre de plus de un mètre d'épaisseur qui préservaient de la chaleur du jour.

Quand ils s'installèrent autour de la vaste table en chêne, Kit s'était déjà endormi dans son fauteuil. Stella plaça le sac contenant la pierre-cœur à ses pieds. Ursula vint leur servir dans de gros verres trapus de la limonade au sureau maison, et prit place entre Stella et Kit.

—Bien, comme vous l'avez appris, c'est ici que les livres d'Owen ont été trouvés, dit-elle. L'une de mes ancêtres les a découverts un siècle après sa mort dans le four à pain à droite de la cheminée, avec les diamants qui ont fait la fortune de Bede's. Son fils a écrit la première thèse concernant leur contenu en 1698. Depuis, l'obsession court dans la famille. J'ai consacré ma vie à essayer de comprendre ce que Cédric Owen a accompli, et à essayer de trouver son crâne de cristal bleu.

—Le Dr Davy Law m'a dit que vous êtes l'une des rares personnes vivantes à en avoir vu un des autres, dit Stella.

Ursula Walker resta songeuse un instant à fixer sa limonade, puis elle se pencha vers les livres qui tapissaient le mur. Elle en sortit un carnet, duquel elle tira une photographie qu'elle lissa sur la table en la couvrant de ses mains.

—Je suis allée en Laponie pour poser une question. Je suis une scientifique. Il m'est parfois difficile de croire à des choses... Par exemple, aux diverses propriétés de ceci...

Elle découvrit la photo et la glissa vers Stella. Ursula Walker y figurait, assise à l'arrière-plan, à moitié cachée par des peaux de renne, et l'on apercevait un ciel constellé au-dessus de son épaule gauche, mais ce n'était pas sur elle que s'était centré l'objectif. Ce qui captivait dès le premier regard, c'était le crâne de cristal blanc que tenait entre les mains un vieillard vêtu de peaux, dont le visage brun et ridé ressemblait à de l'écorce de chêne, et coiffé d'une paire de bois de renne. Ses yeux noyés de cataracte étaient aussi blancs que la pierre qu'il tenait. et, fixant l'objectif, ils regardaient Stella. Une lumière blanche fusait des yeux de la pierre, qui regardait derrière elle, vers le sac posé à terre à ses pieds, dont Ursula Walker ignorait encore le contenu.

—Voici la pierre-esprit blanche des Sami, dit Ursula. Je n'ai pas eu le droit de la tenir. Mais on m'a chargée de rapporter cette unique photo pour la montrer à la nouvelle gardienne de la pierre-cœur bleue, afin qu'elle puisse reconnaître le gardien de la pierre blanche si jamais ils se rencontraient. Il s'appelle Ki'kaame. Je l'ai vu guérir un enfant grâce aux rayons de lumière provenant des yeux de sa pierre crâne. Avez-vous jamais essayé avec la vôtre ?

Il y eut un long silence. Ce fut à Stella de contempler son verre. Des fleurs de sureau flottaient en surface, blanches comme le crâne de la photo. Quand elle releva la tête, ce fut pour croiser les éclairs de ses yeux. Sa pierre à elle restait muette dans le sac à ses pieds. Pourtant, tout à fait éveillée et alerte, elle aiguissait l'esprit et les sens de Stella en intensifiant les sons et les couleurs.

—Comment l'avez-vous su? demanda-t-elle.

—Par le plus grand des hasards, ironisa Ursula. Vous êtes de Bede's. Vous êtes mariée à Kit O'Connor, qui se passionne pour les origines de la pierre-cœur depuis le jour où il a appris son existence. Vous tombez du ciel pour m'annoncer que vous avez découvert certains glyphes mayas dans les livres d'Owen. Et quand j'appelle Tony Bookless hier soir pour savoir qui vous êtes - au fait, il ne tarit pas d'éloges sur vous -, il me demande de faire tout mon possible pour vous persuader de détruire l'objet récemment entré en votre possession.

Ursula se rassit et scruta son interlocutrice par-dessus son verre.

Comptiez-vous m'en parler? Stella se renfonça dans sa chaise.

—Quelqu'un a essayé de tuer Kit, commença-t-elle. Hier, on a saccagé son appartement et volé son ordinateur. Apparemment, tous ceux qui ont vu la pierre-cœur bleue de Cédric Owen ont toujours voulu s'en emparer ou la détruire. Il semble donc plus raisonnable de ne pas l'exhiber à tout bout de champ. Pour finir, sachez qu'elle a mon visage. Ce qui m'effraie à un point que vous ne pouvez imaginer.

—Bon, conclut Ursula sans lui poser d'autres questions. Alors c'est bien vous la gardienne du crâne.

Il nous incombe donc de vous protéger le temps qu'il le faudra.

—C'est-à-dire?

—Selon les Sami, vous devrez placer votre pierre-crâne au cœur de la terre, à l'aube du jour du Réveil; c'est là qu'elle rejoindra les douze autres pierres que leurs gardiens auront mises en place.

Reliées, elles amèneront à la vie le dragon des neiges, qui combattra la source du mal et guérira ainsi les plaies de l'humanité et de la terre.

—Le dragon des neiges ? s'exclama Stella, railleuse. Je suppose que ça figure dans les limites reconnues de la science ?

À l'expression d'Ursula, il était difficile de dire si elle était en colère, vexée ou amusée.

—On l'appelle aussi l'Ouroboros, Quetzalcôatl, le serpent arc- en-ciel, le dragon d'Albion, ou le dragon de feu de Chine. Des études comparées décrivent cette créature en détail dans une dizaine de revues reconnues. Pour les Sami, elle appartient à une légende orale intacte, qui s'est transmise sur quatre cent quatre-vingt-sept générations. Au début de la cérémonie, Ki'kaame a invoqué chacun des anciens gardiens du crâne-esprit par leurs noms. On ne peut comprendre le pouvoir que cela suppose.

—Excusez-moi, dit Stella. C'est un poème trouvé dans les livres d'Owen qui nous a conduits jusqu'à la pierre. Il s'agit d'un ensemble d'instructions. Il nous demande de trouver « le lieu et l'endroit dits », exactement comme la légende de Ki'kaame. Il ne nous donne pas d'autre précision.

—Et le crâne, ne vous a-t-il pas mis sur la voie ?

—Non, autrement je ne serais pas là.

Stella se pencha pour prendre son sac et posa le crâne sur la table, à côté de la photo de la pierre blanche. Ursula Walker n'en avait pas peur, et elle ne le convoitait pas non plus, apparemment. Elle croisa les bras sur la table, y posa le menton, et resta longtemps face au crâne, à le regarder sans bouger ni parler.

—Les autres pierres sont-elles aux mains de gens qui en savent aussi peu que nous ? s'enquit Stella finalement.

—A priori, il se trouve une pierre-crâne en Hongrie et une autre en Egypte, au sein de familles qui connaissent encore leur usage et leurs besoins. J'aimerais penser qu'il en va de même pour les autres. Mais je ne sais pas comment entrer en contact avec eux.

—Et les Sami, eux, pourraient-ils nous dire où aller, et quand ?

—Je le crois, dit Ursula. Le problème, c'est de savoir comment le leur demander sans se rendre sur place. Quand vous m'avez appelée pour la première fois hier, j'ai envoyé un mail en Laponie pour réclamer de l'aide, mais je n'attends pas une réponse de sitôt. C'est un périple de mille kilomètres depuis les pâturages jusqu'au cybercafé de Rovaniemi en Finlande, et seul l'un des arrière-petits-fils de Ki'kaame a appris à se servir d'un ordinateur.

—Combien de temps faudrait-il pour rejoindre la Finlande? demanda Kit, qui venait juste de se réveiller.

—Ce serait trop long. La pierre ne voudrait pas sortir de sa cachette à moins que nous ne soyons très proches du Jour du Réveil.

—Et moi qui nous croyais si futés d'avoir trouvé le code ! lança Kit, avec un sourire spontané.

—Cela n'enlève rien à votre mérite, dit Ursula. Si elle n'avait trouvé quelqu'un assez fort de cœur et d'esprit, elle serait restée cachée pour l'éternité. Notre problème, c'est de savoir comment chercher les réponses alors que nous ne savons pas combien de temps il nous reste.

—Il y a le codex inséré dans les livres de Cédric Owen, suggéra Stella. Il doit contenir les réponses, c'est certain.

La stupeur qui se peignit sur le visage d'Ursula rattrapa largement la pénible demi-heure qui venait de s'écouler. On aurait dit que pour elle le monde venait de s'arrêter.

—Je ne comprends pas, fit-elle.

Stella ouvrit son sac et disposa sur le sol les copies des livres, le poème en prose tiré du message codé du dernier volume et ses essais de reconstitution des glyphes mayas figurant dans les autres.

—Je vous ai dit au téléphone que nous avions trouvé des glyphes, enchaîna Stella. Ils font partie d'un code, on les reconstitue à partir de marques inscrites dans les livres. Pouvez-vous les déchiffrer?

Elle fit tourner le dossier ouvert vers Ursula, qui se jeta à quatre pattes et aligna les pages sur le sol, en lisant à mesure.

—« Moi, ami de... la femme-jaguar... je rends compte dans ces écrits... de ma vie, de mon savoir, de ce que j'ai appris » - là ce n'est pas clair, il faudra que je vérifie, remarqua Ursula, c'est plus profond que ça. « Je commence par... la cité à la grande rivière » - ce doit être Paris. Il n'est jamais allé à Londres - « et ma rencontre avec l'astrologue et devin véritable ».

Sûrement Nostradamus; nous savons qu'ils se rencontrèrent dans une modeste pension à Paris. Mon Dieu... (La page tremblait dans sa main.) Stella, c'est une mine de renseignements, d'une richesse inouïe, s'exclama-t-elle, les yeux brillants de ferveur. Nous trouverons là-dedans ce qui nous manque, à savoir où nous devons porter la pierre et quand. En combien de temps pouvez-vous transcrire ceci ?

—Assez vite, maintenant que nous disposons du logiciel de Kit.

—Alors, qu'attendons-nous? lança Ursula en rougissant comme une écolière. Vous transcrivez, je traduis. Si on s'y colle, on parviendra vraisemblablement à faire les trente-deux volumes dans la semaine.

Chapitre 12

Territoire sud des Mayas, Nouvelle-Espagne, octobre 1556

CEDRIC OWEN se réveilla sous une pluie qui n'était pas de la pluie, mais de l'eau que Diego lui jetait au visage, planté au-dessus de lui. En sécurité dans la sacoche, sa pierre-cœur épousait le creux de ses reins, à l'endroit de sa chute. Quand il roula sur le flanc, ce fut pour tomber nez à nez avec le jaguar, tapi juste à côté de lui, qui le considérait avec curiosité. Sous cet angle, il se rendit compte que la gueule béante était en fait une peau de bête, dont la tête reposait sur des cheveux noirs ; que les stries qui en partaient n'étaient pas des moustaches, mais des cicatrices creusant les joues d'un visage sombre d'indigène ; que les grands crocs blancs en dessous n'étaient pas plantes dans les mâchoires d'un fauve, mais enfilés sur un collier, qui reposait sur...

Bien trop tard, Cédric Owen comprit que la bête qui se dressait à présent au-dessus de lui était une femme, et que sous la peau de bête tachetée, elle était nue.

—Cédric Owen, gardien de la pierre-cœur bleue, aurais-tu peur de poser les yeux sur moi? Lança une voix rauque et profonde.

Oui, il avait peur, mais non plus comme l'instant d'avant. Se levant, il s'obligea à regarder la femme-jaguar.

Elle avait une tête de moins que Diego, mais elle possédait la musculature d'un guerrier. Elle fit un pas vers lui et il vit aux ridules étoilées autour de ses yeux qu'elle approchait de la quarantaine. Ce constat ne la rendait pas moins terrifiante, ni moins belle.

—Tu ne me connais pas ? demanda-t-elle.

—Non, madame, je regrette, répondit-il. Je suis venu chercher de l'aide pour mon ami qui est mourant.

—C'est tout?

« Vous y rencontrerez ceux qui connaissent le cœur et l'âme de votre pierre bleue. Ils vous diront comment sonder ses secrets et les préserver... »

—Je suis aussi venu pour savoir comment mieux utiliser ma pierre-cœur. Si je retrouve ses secrets, je pourrai peut-être guérir mon ami.

La femme-jaguar recula d'un pas, sans baisser les yeux.

—Je suis Najakmul, et je te connais d'avant ta naissance, dit-elle. Et d'avant ta dernière mort, quand tu n'étais pas Cédric Owen. Je sais qui tu seras à ton prochain retour sur la terre. Le temps nous est compté. Es-tu prêt?

—Je l'ignore.

—Mes fils ne t'ont-ils pas dit ce que l'on attendait de toi ?

—Vos fils ? s'exclama Owen. Diego !

L'indigène balafre haussa les épaules d'un air penaud.

—Si je t'en avais parlé, m'aurais-tu cru? Seuls ceux d'entre nous qui vivent encore dans la jungle et d'après ses coutumes comprennent le pouvoir de la femme-jaguar. Quand elle parle, nous écoutons. Ce dont elle a besoin, nous le lui donnons.

Owen acquiesça et, se tournant vers Najakmul, s'inclina bien bas.

Fernandez de Aguilar respirait péniblement à ses pieds. Owen s'agenouilla et souleva la main du gisant.

—Alors, peut-être pourriez-vous me dire ce qu'il faut faire pour guérir mon ami ?

Comme un chat, la femme-jaguar vint s'agenouiller de l'autre côté, et approcha son visage de celui du malade. Ses yeux qui brillaient l'éblouirent.

—Peux-tu faire un feu, Cédric Owen, gardien de la pierre-cœur bleue ? C'est au cercle de feu de la mosaïque que tu dois le construire. C'est toi le gardien de la pierre-cœur. Ce doit être ton feu.

Elle lui tendit l'arc à la corde lâche et la baguette à la pointe durcie au feu que les natifs utilisaient si aisément et dont Cédric Owen ne s'était encore jamais servi.

Sous le regard critique de Najakmul et de ses trois fils, il s'accroupit dans la chaleur moite, se pencha pour glisser la pointe noircie de la baguette dans son encoche et s'efforça d'imiter le geste vif de Diego en tirant l'arc d'arrière en avant.

Aucun d'eux ne se mit à rire, et il leur en sut gré. Il transpira, jura, et, lentement, une lueur rouge s'alluma dans l'amadou, qu'il nourrit de fragments de mousses et d'herbes sèches. La fumée embaumait l'air des senteurs de la jungle. Pour faire écran à la brise légère, Diego et ses frères se rassemblèrent dans son dos. Alors, sa flamme se multiplia. Quand sa lueur fut aussi vive que celle du soleil couchant, Diego lui glissa une poignée d'herbes et de feuilles dans la main.

—Brûle ça. Avale la fumée.

En brûlant, les herbes produisirent une haute flamme bleue et la fumée se glissa dans sa gorge pour se répandre dans sa poitrine. Elle le réchauffa, le fit se sentir tout léger.

Avant, la jungle lui semblait d'une iridescence aveuglante. Maintenant, il voyait les couleurs dans les couleurs et en était ébloui.

Étourdi, il aurait pu abandonner les fragiles frontières de son corps pour s'élancer vers le flamboiement or du soleil, si Fernandez de Aguilar n'avait toussé. L'inspiration qui suivit était rauque et mouillée. Owen prit le poignet de son ami et lut la vérité dans ses trois pouls.

—Il se meurt. Nous devons agir sans tarder ! De l'autre côté du feu, Najakmul lui répondit :

—Alors, regarde-moi, Cédric Owen. Le moment est venu.

Elle était assise dans l'ombre. Deux rayons de lumière sortaient d'entre ses mains, et Owen cligna des yeux pour mieux voir ce qu'elle tenait entre les doigts. Peu à peu se dessina le contour d'un crâne de jaguar sculpté dans une pierre transparente. Ce fut ainsi qu'Owen vit pour la première fois un autre crâne de cristal, façonné par des mains qui connaissaient les secrets des étoiles. Il sentit son âme mise à nu.

—Que m'avez-vous fait ?

—J'ai ouvert les yeux et les oreilles de ton cœur. À présent, tu es en mesure de passer la faille entre les mondes, de relier les quatre pierres-bêtes, de réunir les neuf pierres de la race des hommes.

L'ombre d'un souvenir émana de la mosaïque et, avec elle, une remarque faite au hasard par le prêtre.

« À la Fin des Jours... ces quatre se rejoindront pour former une seule bête. Pouvez-vous imaginer, messires, ce qui pourrait sortir de cette union ? »

—Vous voulez que je fasse surgir le dragon Kukulkan, le serpent arc-en-ciel ? lança-t-il avec crainte.

Les derniers temps ne sont pas encore venus, n'est-ce pas ?

Non, pas encore, répondit Najakmul. Les neuf pierres des hommes devront créer le cercle qui ceindra

la terre avant que les quatre bêtes n'en forment qu'une. Toi seul peux trouver la pièce qui manque à notre savoir.

Najakmul se pencha sur le feu, et l'épaisse fumée qui tournoyait autour de sa tête ne la fit pas tousser.

—Me croiras-tu si je te dis que le temps est un chemin que tu pourras suivre si nous t'en ouvrons les portes et t'y envoyons ?

Quelque chose dans les yeux sombres le mit en garde, et une question posée par Nostradamus lui revint.

—La mort en sera-t-elle l'issue ? demanda-t-il.

—La mort est l'issue de toutes choses.

—Certes, mais si je réussis, la mort qui pèse sur Fernandez de Aguilar relâchera-t-elle son emprise ?

Le hochement de tête de la femme-jaguar ressembla à un salut.

—Si tu réussis, ton ami a des chances de guérir. Mais si tu échoues, la Désolation s'abattra sur toute la terre. Es-tu prêt à tout risquer pour sauver la vie d'un être cher ?

—Oui, je le suis.

Il parla avec une certitude qui les surprit tous les deux. — Alors, regarde en bas, et découvre le monde à tes pieds.

PEU de temps avant la tombée de la nuit, on avait transporté Aguilar pour le coucher au centre de la mosaïque qui décrivait la fin des temps. Sur sa droite régnaient la dévastation, le chagrin, la destruction et la mort, si bien rendus qu'Owen percevait l'accablement de ceux qui en étaient réduits à lutter pour survivre, la mort dans l'âme. Sur sa gauche, lieu de la lune montante, une enfant jouait aux osselets dans une prairie parsemée de fleurs sauvages.

Avec la sollicitude d'un père envers son premier-né, Owen sortit la pierre bleue et l'exposa à la lumière du feu. Il joua avec la lumière jusqu'à ce que la pierre recueille assez de feu et de lune pour tisser elle-même des rayons aussi intenses que ceux du jaguar en cristal transparent de Najakmul.

Les rayons des deux pierres se rejoignirent alors en une nouvelle alchimie de son et de lumière. Il souleva son crâne et dirigea l'éclat de ses yeux et le fil de son chant sur la faille incrustée de cailloux qui séparait les deux motifs de la mosaïque.

Il commença par le sud et la pierre rouge, qui avait en son cœur la couleur du feu. Sous l'effet du chant bleu de sa pierre, la faille s'élargit, et le petit caillou devint une pierre-crâne teintée du rouge profond de la cornaline, tandis que la simple rangée d'éclats noirs d'obsidienne incrustée dans la terre s'élargissait en un vaste lieu rempli des ombres de la nuit.

Entraîné par sa pierre et par la pierre-bête de Najakmul, il avança.

La faille était à présent une vallée qui menait à un grand désert. Levant les yeux, Owen découvrit un ciel piqueté d'étoiles qu'il ne put identifier. La pierre-feu rouge était tenue par une femme à la peau noire qui était assise nue devant lui. D'un hochement de tête, elle lui fit signe de s'asseoir sur une souche. Alors qu'il s'exécutait, il entendit comme un glissement derrière lui, sur le sable.

La pierre-crâne bleue lança une note impérieuse d'avertissement. Il vira sur un pied tout en envoyant valser de l'autre le serpent noir à ventre rouge qui cherchait à le mordre. Il n'éprouvait aucune peur, seulement une étrange euphorie, un peu détachée. Se retournant, il découvrit la femme à la peau noire, debout. Sa pierre-crâne avait la couleur du sang, de la naissance, de la colère, des crochets mortels, du ventre du serpent. Aspirant la lumière du feu, elle la déversa en un « fil-chant » écarlate qui traça sur la terre un chemin. Owen y orienta sa pierre bleue et les chemins s'entrelacèrent pour créer quelque chose de plus grand.

—Viens, dit Cédric Owen. À nous le temps, la joie et le devoir ! Les mots n'étaient pas siens ; ils venaient de la nuit, de la terre, du lieu situé par-delà les ombres du feu.

En silence, ils suivirent le sentier rouge et bleu, s'enfoncèrent dans la pénombre et tombèrent sur un rocher qui sortait du désert. Sur son flanc se trouvait une crevasse ronde, de la taille d'une tête d'homme.

—Ta pierre doit rejoindre l'âme de la terre, dit Owen.

La femme tendait déjà les mains vers le creux du rocher. Sa pierre se lova et prit racine dans la terre avec un son assourdissant, une sorte d'implosion évoquant la naissance d'une étoile, qui fit basculer Owen en arrière et le priva momentanément de ses sens, de sorte qu'il ne vit pas le second serpent qui cherchait à mordre la femme noire. Quand il revint à lui, elle se mourait déjà. Elle lui sourit et il tomba à la renverse sur la terre, qui l'engloutit dans son obscurité.

—Voilà pour le premier, conclut Najakmul. Tu as affronté le serpent et tu as survécu.

Quand il se rendit compte qu'elle lui parlait, il était déjà passé ailleurs, en un nouveau lieu.

HUIT fois, Cédric Owen projeta le fil de son chant sur la ligne de partage qui endiguait la vague de désolation. Huit fois, il rencontra un gardien. Chacun détenait une pierre de couleur différente qu'il confiait à la terre, afin que son chant pût rejoindre celui de la pierre-bleue, qui allait ainsi s'amplifiant. Huit fois, il fit face à la mort sous ses nombreux visages. Ce fut un scorpion au pied d'une pyramide, un sanglier dans les forêts d'une plaine humide et venteuse. Huit fois, il vit chaque gardien accueillir la mort qu'il venait d'éviter, après avoir donné à la pierre sa place dans la terre.

Enfin, il parvint à la toute-lumière que Nostradamus lui avait montrée à Paris. Un très vieil homme au nez crochu et à la tête surmontée d'une ramure tenait la pierre-crâne blanche en un lieu de neige et de glace. La mort vint sur Owen sous la forme d'une avalanche dont il réchappa en s'enfuyant à toutes jambes, pour revenir en se frayant un passage à travers une épaisse couche de neige. La cavité où le crâne devait rejoindre la terre était creusée profondément dans la glace et le roc en dessous, si bien qu'il avait fallu descendre le vieil homme au bout d'une corde, puis le remonter après qu'il eut déposé la pierre blanche. Le vieillard le quitta, emporté par une avalanche dont il ne chercha pas à

s'échapper.

Seul, indemne, Owen se retrouva sur la frontière entre la neige blanche et la nuit noire, et sa pierre bleue chantait pour lui, tissant et déroulant le fil complexe des huit couleurs qui encerclaient la terre.

Huit. L'ombre de Nostradamus murmura à son oreille. « Neuf sont façonnées d'après les différents types humains. Souvenez-vous-en. Ces connaissances vous seront utiles plus tard. »

Owen baissa les yeux sur la pierre bleue. En y réfléchissant, il se rappela que, pendant ce voyage, aucune possibilité ne s'était offerte à lui de gagner l'Angleterre, pays d'où venait la pierre bleue et où elle devait retourner. Par-dessus les mille lieues de neige et de glace, la voix de Najakmul lui vint par bribes, déchirée par le vent cinglant.

—Impose à ta volonté d'aller là-bas.

—Où ça ? protesta-t-il à haute voix.

—Le lieu t'appellera. Pense à ton ami, et suis le chant de ton cœur.

À sa grande honte, Owen se rendit compte qu'il avait presque oublié Fernandez de Aguilar. Il le revit, couché sur la mosaïque, un bras en moins, la poitrine déchirée par un râle funeste. Il huma la fumée du feu, qui devint soudain plus piquante.

—Tu as misé ta vie sur celle de ton ami, lui dit Najakmul. Réfléchis et souviens-toi.

Owen passa son esprit au crible et retrouva enfin une image à laquelle se raccrocher : Aguilar, en contemplation devant l'aube de Zama, qui lui offrait son amitié sans restriction ni condition. «

Vous ne souhaitiez peut-être pas imposer ce fardeau à un ami ? »

Cette phrase dite d'un ton à la fois léger et ironique atteignit Owen à travers le désert, avec la morsure du soleil et l'amertume salée du vent, le balancement du vaisseau sous ses pieds.

Alors même qu'il s'y adaptait, la houle se calma. Le vent tiédit et se fit moins cinglant. Les cris lointains d'une mouette se rapprochèrent et devinrent le hululement d'une jeune hulotte. Sans se rendre compte qu'il avait fermé les paupières, Owen rouvrit les yeux. Il devina qu'il était en Angleterre, à l'odeur de la tourbe humide, aux craquements des hêtres qui se balançaient à la lueur de la lune. Mais surtout, au silence de la pierre bleue, qui se retrouvait enfin chez elle.

Mais l'endroit où il se trouvait lui était inconnu. Un cercle de pierres levées était en premier plan, devant un tumulus recouvert d'herbe. Face à Owen, il présentait une entrée surmontée d'un linteau de pierre qui ouvrait sur un tunnel, gardé par les quatre pierres sentinelles. La chouette poussa un cri, plus perçant, et Owen frissonna d'appréhension. Pourtant, sa pierre bleue ne l'avertit d'aucun danger; elle demeura silencieuse, en attente.

« Cette pierre requiert-elle votre mort ? »

La chouette cria pour la troisième fois. Owen souleva sa pierre bleue afin qu'elle captât mieux la lueur de la lune dans son dos et la renvoyât devant lui pour éclairer son chemin. Pour la première fois, elle projeta les neuf couleurs des différents types humains qui, tissées ensemble, recréaient le miroitement de l'eau, ou le scintillement d'un glacier, cette couleur composée de fragments unifiés et fondus, précieuse entre toutes, et qui n'avait pas de nom.

Elle forma comme un arc-en-ciel inversé. Suivant la lumière spectrale de ce chemin, Cédric Owen pénétra dans la bouche du tertre funéraire qui s'ouvrit pour le recevoir, et s'enfonça dans le tunnel.

La lumière fut engloutie par les ténèbres. Owen se trouvait debout au fond du tumulus. Le sol était jonché d'ossements. S'agenouillant, il les tâta pour évaluer leur longueur, palpa leurs extrémités, et les reconnut comme étant ceux d'hommes et de chevaux. Ses doigts rencontrèrent un objet métallique, broche ou pièce de monnaie, et il le rangea dans sa sacoche. Puis il chercha à tâtons la cavité où sa pierre-crâne devrait être placée. Soudain, un bruit le fit se retourner ; des voix, qui se disputaient. En chancelant contre la paroi du mur, il découvrit une alcôve et s'y lova.

Dans le noir, ses yeux discernèrent des formes incongrues. Une jeune femme le dépassa, vêtue d'étrange façon, et parlant dans une langue qu'Owen ne reconnut pas. Elle atteignit le fond du tumulus, regarda autour d'elle et, à la lumière qui émanait de sa présence insolite, il vit la cavité qui devait recevoir la pierre-crâne bleue.

Malgré lui, un petit halètement lui échappa, et la jeune femme se retourna. Owen constata qu'elle tenait entre les mains une pierre bleue qui était l'exacte réplique de la sienne. Il se vit, reflété sur la courbe miroitante du crâne. Seule différence, ses cheveux étaient d'un gris argenté. Ce double choc le rendit muet. La jeune femme le scruta en plissant le front. Alors, il reconnut sur son visage les traits de sa grand-mère, et fut lui-même reconnu en retour. Il allait lui parler, quand elle regarda derrière elle d'un air inquiet. Se précipitant, elle s'agenouilla et leva la pierre vers son lieu de repos.

—Hâte-toi, dit Owen à haute voix, aiguillonné par la peur. Troublée, elle se tourna vers lui. Il tendit la main pour l'aider comme il avait aidé les autres, mais avant que ses mains ne l'atteignent, un épais brouillard engloutit la jeune femme et la pierre. Dehors, il y eut une explosion semblable à un coup de tonnerre. Et dans l'obscurité, un cri étouffé se fit entendre, ainsi que le bruit d'un corps qui tombait. Owen doutait que la jeune femme eût placé la pierre comme il convenait. Aveuglé par le brouillard, il avança à tâtons vers l'endroit où elle s'était trouvée et découvrit la cavité en palpant la paroi. Il s'apprêtait à y déposer sa pierre-crâne bleue comme il l'avait déjà fait huit fois, quand un frisson le parcourut, en le prévenant d'un danger imminent.

Il se retourna. Dans la pénombre, à la place du mur de pierre nu, s'étendait à présent un large espace au centre duquel Fernandez de Aguilar gisait, couché sur une mosaïque, éclairé par un feu mourant. Sa respiration n'était plus qu'un râle. Owen s'agenouilla pour lui prendre le pouls. Il palpitait sous ses doigts par à-coups, un symptôme qu'il connaissait bien et qui lui était odieux.

—Fernandez, non ! S'exclama-t-il. Tu ne peux pas mourir !

Il tenait toujours la pierre bleue, et elle chantait pour lui. Palpable, la frontière entre la vie et la mort était une fine membrane de noir scintillant, qui façonnait l'air devant lui. Owen projeta une main à

travers, jusqu'au lieu de mort où gisait Fernandez.

Il ressentit une douleur cuisante, et en même temps un froid mordant. Owen s'efforça d'avancer la main pour atteindre le corps sans vie de son ami. Plus véloce que le serpent, plus implacable que les rochers ou l'avalanche, la mort vint sur lui. La main de glace remonta tout au long de son bras pour lui étreindre le cœur... et se heurta au chant de la pierre-cœur bleue, loyale, enracinée au plus profond de son âme.

Le monde explosa en fragments bleus, noirs, écarlates.

Cédric Owen tomba à la renverse en se cognant la tête sur le sol de pierre. Le feu et le froid le mordirent sur chaque flanc. Une petite voix terrifiée lui dit qu'il avait pénétré en enfer. Quant au reste de son esprit, il savait juste que la pierre-cœur bleue pesait lourdement sur son abdomen, et qu'il avait une terrible envie de vomir.

Il s'accroupit et, pris d'interminables haut-le-cœur, rendit tripes et boyaux. Nauséeux, il se redressa et rouvrit les yeux pour découvrir quelle créature, ange ou démon, pouvait bien être son nouveau gardien.

Son regard alla vers la silhouette en chemise blanche à peine distincte qui était assise près du feu, un bras emballé dans du tissu posé sur ses genoux.

—Bienvenue, dit paisiblement Fernandez de Aguilar. On dirait qu'une fois de plus, je te dois la vie.

Pour la deuxième fois en peu de temps, Cédric Owen s'évanouit.

IL s'éveilla à la lumière du jour dans la fraîcheur du matin, non pas couché sur la mosaïque, mais sur de l'herbe. Au-dessus de sa tête, les arbres étaient tous pleins d'oiseaux multicolores.

Quand il se redressa, la nausée le reprit. Cette fois, Najakmul le soutint. Le cône de feuille qu'elle lui tendit contenait de l'eau.

—J'ai échoué, déclara Owen.

Aux rides qui creusaient son visage, il vit qu'elle était épuisée.

—Non, tu n'as pas échoué, répondit-elle en se forçant à sourire.

—Mais je suis en vie, alors que tous les autres sont morts.

—Et tu prends cela pour un échec ? S'étonna-t-elle d'un air narquois.

—Je n'ai songé qu'à Fernandez. Je n'ai pas marié la pierre-cœur bleue à la terre. Je l'ai encore ici, avec moi.

—Ce n'était pas à toi de la déposer, tu devais seulement découvrir l'endroit où il faudrait le faire.

Tiens, en voici la preuve, dit-elle en lui glissant une pièce de monnaie dans la main.

En clignant des yeux, car sa vision était encore trouble, il vit que c'était en fait un médaillon de bronze, avec un dragon ciselé sur une face. La créature avait les ailes d'un aigle, le corps fuselé d'un jaguar, la mâchoire d'un crocodile et la queue d'un serpent. Le soleil se levait dans son dos, tandis qu'une demi-lune brillait haut dans le ciel. À l'ouest, en dessous, on distinguait la fine silhouette d'un homme, insignifiante. Une lanière de cuir permettait de porter le médaillon en pendentif.

Najakmul le lui passa au cou et Owen le tint au soleil.

—Est-ce Kukulkan?

—Oui. Celui qui se lèvera des quatre bêtes quand l'arc des neuf sera réuni. Le gardien de la pierre bleue doit porter ce médaillon jusqu'à la fin des temps. Tu devras faire en sorte qu'il reste avec la pierre.

—Mais je n'ai pas placé ma pierre. Kukulkan ne se lèvera pas. La Désolation triomphera-t-elle ?

Najakmul était assise sur les talons, à côté de lui.

—Le Temps de Désolation ne s'abattra sur nous que dans quatre cents ans, suivant la course du soleil. Tu as parcouru de bien longues distances durant tes traversées en suivant le fil-chant de ta pierre, Cédric Owen. Dans l'espace, mais aussi dans le temps. C'est pourquoi tu n'as pas déposé la pierre-cœur. Dans un lointain temps à venir, à bien des années d'ici, une autre volonté sera appelée à le faire, et le fera peut-être, si tu lui indiques où elle devra se rendre, et à quel moment.

—Alors, j'ai vraiment échoué, car j'ignore de quel endroit il s'agit. Je puis parcourir l'Angleterre en tous sens sans jamais le trouver.

—Tu y parviendras, assura-t-elle en hochant la tête plusieurs fois pour mieux les en persuader tous deux. En trouvant le secret de la pierre-cœur, tu as accompli la première des trois tâches.

La deuxième consistera à découvrir l'endroit où la pierre devra être placée à la fin des temps. Et la troisième, à cacher la pierre en lieu sûr, tout en indiquant au futur gardien le lieu où elle devra être déposée quand Kukulkan se lèvera. Le destin du monde repose sur toi, Cédric Owen. Tu le trouveras.

Il doit en être ainsi.

—Et je mourrai, une fois tout cela accompli?

—Le gardien meurt toujours. C'est dans l'ordre des choses. Owen baissa les yeux sur la pierre bleue qu'il tenait dans sa main.

—J'avais les cheveux gris, dans le tumulus, dit-il. Najakmul se pencha pour coller son front au sien.

—Montre-moi. Compose l'image dans ta tête et montre-la--moi dans la pierre.

Dans son esprit encore embrumé, il évoqua le souvenir de son reflet dans la pierre bleue ; une cicatrice lui zébrait la joue, et ses cheveux étaient d'un gris argenté presque blanc. Il s'efforça de retenir le reflet.

—Cela suffit.

Najakmul se rassit et prit le visage d'Owen dans les mains.

—Il faut dormir maintenant, après ce dur voyage. Il dormait déjà à moitié.

—Dans les temps encore à venir, j'ai vu une jeune femme, dit-il d'une voix pâteuse. Elle était dans le tumultus et portait une pierre bleue, mais je n'ai pas pu voir si elle la déposait à sa place. Un brouillard est tombé, qui a troublé ma vision. Je ne l'ai plus revue.

Najakmul se mordit la lèvre en hochant la tête lentement.

—Dans ce cas, il n'est pas certain qu'elle réussira. Il ne nous reste qu'à faire de notre mieux pour l'y aider. La venue de Kukulkan en dépend.

Elle prit une branche et la jeta dans le feu. Une gerbe d'étincelles monta haut dans le bleu du ciel.

—Tu t'es surpassé et nous sommes fiers de toi, nous qui t'avons servi de guides. Personne parmi nous n'aurait pu mieux faire.

QUAND Owen se réveilla, Najakmul ne veillait plus sur lui. Diego et ses frères s'occupaient des mules. Quant à Aguilar, vêtu d'une chemise en lin blanc dont la manche vide était remontée et épinglée, et armé d'un long bâton, il s'entraînait à l'escrime de la main gauche. En voyant Owen, il jeta son bâton et vint s'asseoir près du feu.

—Ah, te voilà de retour parmi nous ! Bienvenue. J'ai cru que tu allais dormir jusqu'aux premières neiges. Veux-tu manger quelque chose ? Je peux préparer des galettes de maïs.

—Volontiers, merci.

D'une main, Aguilar leur fit cuire une crêpe à chacun, avec une dextérité révélant une pratique soutenue.

—Combien de temps ai-je dormi ? S'enquit Owen.

—Peut-être vaut-il mieux ne pas demander. D'après le peu que j'en sais, tu as accompli maint prodige.

—Je ne m'en suis pas rendu compte, sur le moment.

—Tant mieux. Cela t'évitera de devenir arrogant. Je ne supporterais pas d'être redevable à quelqu'un d'arrogant.

—Tu as changé, dit Owen, frappé par le calme de son regard tandis qu'Aguilar roulait une galette et la lui passait.

—J'ai vu la mort et j'en ai réchappé. Que craindrais-je désormais?

Owen sentit le contact tiède du dragon de bronze sur sa poitrine.

—Je suppose que nous devrions rentrer en Angleterre pour chercher l'endroit du cercle de pierres, déclara-t-il.

Contrarié, il se frotta le visage, car il n'avait guère envie d'abandonner la jungle et tout ce qu'il y avait découvert.

—Cela changerait-il quelque chose pour toi d'y retourner riche ou pauvre ? avança Aguilar avec circonspection.

—Ai-je le choix?

—Je le crois. Najakmul a été appelée dans la jungle pour soigner une femme en couches, mais elle m'a laissé entendre que... tu avais les cheveux gris, dans les voyages dont tu reviens, n'est-ce pas ?

—Oui. D'un gris argenté, un peu comme de l'étain.

—C'est aussi son avis. Il semblerait donc que la grâce nous est accordée de demeurer ici ensemble, en notre mutuelle compagnie, avant de retourner en Angleterre afin que tu accomplisses ta destinée.

—Une grâce ? Mais de combien de temps ?

—Jusqu'à ce que tu aies les cheveux gris, mon ami, répondit Aguilar et, par dérision, il se pencha pour en inspecter les racines. À moins d'un grand choc qui ne te les fasse blanchir d'un seul coup, je dirais... dans les trente ans ?

—Trente ans ? répéta Owen en le fixant d'un air ébahi. Il se mit à rire, encore et encore, sans honte aucune.

—La moitié d'une vie ici, et ensuite, tu m'accompagneras en Angleterre ? C'est vrai ?

Le visage d'Aguilar s'illumina d'un grand sourire.

—En Angleterre, oui, et j'y tiens. Mais d'abord, nous passerons la meilleure partie de notre vie dans ce paradis, et nous y ferons fortune.

Chapitre 13

Ferme de Lower Hayworth, Oxfordshire, juin 2007

SUR l'ordinateur portable installé devant Stella, un texte remplissait presque entièrement l'écran :

3 juillet 1586, De Jan de Groot, marchand, pour : trois cargaisons de sisal brut plus une cargaison de corde de sisal ; des diamants pour une valeur de £100 (cent livres).

3 juillet 1586, également de Meinheer de Groot, une épée pour gaucher, forgée avec grand talent par les Frères Gallucci à Turin, en Italie, pour une valeur de £5, un cadeau.

Pendant les quatre journées qu'elle avait passées à la ferme de Lower Hayworth, la transcription des livres était devenue pour elle une obsession. Elle se trouvait dans le bureau d'Ursula Walker, où deux portes-fenêtres ouvraient sur un verger et un jardin d'herbes.

Quant à Ursula, elle travaillait dehors, sous les pommiers.

—Café ? demanda Kit, posté sur le seuil.

—Volontiers. Quelle heure est-il?

—Cinq heures et demie. Ça fait onze heures que tu es dessus. Tu devrais faire une pause.

—Bientôt. J'ai presque fini.

—Gordon a appelé, dit Kit. Il a terminé l'analyse de la couche de calcaire. Selon lui, le crâne a été immergé dans la grotte au cours du printemps 1589... Après la mort de Cédric Owen.

—Alors, nous ignorons toujours qui était ce squelette, dit Stella. Et la traduction, ça avance ?

—Lentement.

Kit oscillait sur ses deux cannes. Malgré des progrès certains, il se déplaçait encore péniblement.

Il avait toujours besoin de Stella pour s'habiller et se déshabiller.

—Cédric Owen est en territoire maya, poursuivit-il après s'être calé contre le mur. Il inhale de la fumée dans la jungle en compagnie d'une femme-jaguar. On a oublié à quel point l'écriture élisabéthaine peut être obscure, même quand on n'a pas à la déchiffrer à travers le prisme de glyphes mayas. Ursula a demandé à son cousin Meredith Lawrence de venir nous aider. Il est professeur de lettres classiques à Oxford.

—Je sais.

Ils se parlaient comme des étrangers et n'y pouvaient rien changer. Depuis leur arrivée à la ferme, la minuscule fissure qui s'était creusée entre eux s'était muée en fracture irréparable. Ils ne s'adressaient la parole que contraints et forcés.

Ce qui choquait le plus Stella, c'était la vitesse avec laquelle leur couple s'était désuni. Elle se rappelait bien qu'elle l'avait aimé, mais ne parvenait pas à se souvenir comment ni pourquoi. La froideur dans les yeux de Kit était devenue un mur d'acier, et il ne feignait plus désormais sa haine de la pierre-crâne bleue. Il ne serait pas entré dans la pièce si elle ne l'avait pas cachée dans le sac à

dos sous le bureau. Stella appuya sur une touche pour ouvrir une nouvelle page et quand elle l'entendit quitter la pièce, elle en fut moins triste que soulagée.

MEREDITH LAWRENCE entra dans la maison. Il venait du jardin, où il avait aidé Ursula à transcrire les glyphes. C'était un homme grand qui devait avoir à peu près le même âge que sa cousine. Sans cravate, les manches relevées, il s'appuya contre les portes-fenêtres.

—Si vous faisiez une pause, Stella ?

—Il me faudrait une bonne raison.

—J'en ai une, mais elle ne va pas combler votre attente, dit-il avec un petit sourire d'excuse. Nous n'avons toujours rien sur la date ni le temps désignés, mais peut-être quelques indices qui vont dans la bonne direction. Si vous vouliez bien venir prendre un thé glacé avec nous, nous pourrions vous montrer ce que nous avons récolté.

Le petit jardin était un peu à l'abandon, avec une pelouse mal tondue et des parterres d'herbes aromatiques et de plants de tomates échevelés. Ursula était installée sur une couverture écossaise.

Elle se redressa et fit de la place en voyant Stella approcher.

—Excusez-moi, c'est un peu rustique. Désirez-vous une chaise ?

—Oh non, la couverture m'ira très bien, dit Stella. Meredith apporta le thé.

—Alors, qu'avez-vous récolté ? demanda Stella.

—Un chien et une chauve-souris, répondit Ursula. Pour être plus précis, il s'agit d'une paire de glyphes récurrents, sans rapport évident avec le récit, qui sont presque certainement d'Oc et de Zotz, les éléments d'une date du Compte long.

—Et ça signifie quoi ?

Meredith écarta les mains avec fatalisme.

—Si nous le savions, je serais venu vous trouver avec un peu plus d'enthousiasme.

—Sans chiffres, les glyphes sont dénués de sens, intervint Ursula. Ce serait comme de dire d'aujourd'hui que c'est un mardi du mois de juin, sans préciser qu'il s'agit du mardi 19 juin 2007.

—C'est tout?

—Oui, pour l'instant. Nous travaillons dessus.

—Formidable, ironisa Stella en roulant sur le ventre. Pourquoi Owen ne nous a-t-il pas clairement indiqué la date dans le texte ?

—Parce qu'il ne savait quel calendrier utiliser, dit Meredith. Owen a vécu juste pendant la période de transition entre les calendriers julien et grégorien. Dans certains pays catholiques d'Europe, on retirait neuf jours au calendrier, tandis que les pays protestants, dont l'Angleterre, choisissaient de n'en rien faire par opposition à la tutelle papale. En conséquence, l'Europe nageait dans un flou complet, et personne n'aurait pu prédire quel système nous aurions adopté cinq siècles plus tard. Cédric Owen n'avait d'autre choix que de se servir de celui qu'il jugeait le plus stable et pertinent.

—Or, sur une période de six mille ans, le calendrier maya est exact à un 0,0007 de seconde près, il était donc pour lui d'une fiabilité absolue, intervint Stella, reprenant ce que Davy Law lui avait appris. C'est bien beau, mais où cela nous mène-t-il ?

—Il faut nous efforcer de penser comme Owen pensait, déclara Ursula. Logiquement, en supposant qu'il connaissait la date, l'heure et l'endroit où la pierre-cœur devait être emportée, il avait la tâche presque impossible de vous transmettre cette information sans la déformer, tout en s'assurant qu'elle ne tombe pas dans les mains de Walsingham, ou de tout autre susceptible de détruire le crâne ou de s'en servir à ses propres fins.

—Une méthode possible, à mon avis, consisterait à morceler l'information pour en cacher chaque élément dans un lieu différent, dit Meredith. C'est ce que j'aurais fait, à la place d'Owen.

Ce qui nous ramène au médaillon que vous avez trouvé dans la grotte de la pierre-crâne, celui qui porte au dos l'emblème de la Balance.

—Celui-ci ?

Stella le lui tendit. Ursula se pencha sur Meredith pour regarder, et un soupir de déception lui échappa.

—Aucun chiffre, observa Meredith. Que ce soit en anglais, en arabe ou en chiffres romains, ni selon le système de calcul maya. Pas même d'encoches sur le bord.

Ursula prit le médaillon, le tourna et le retourna dans sa main.

—Rien non plus qui nous relie à la Balance, à moins de trouver une date en octobre qui s'accorde avec Oc et Zotz. Mais ce serait dans cinq mois, et d'après Ki'kaame, la pierre n'oserait se montrer que durant les dernières semaines précédant la date en question.

Elle leva le médaillon vers le soleil. Il y eut un silence, rompu par une exclamation étranglée.

—Meri, quand as-tu vu pour la dernière fois un dragon tourné vers la droite et non vers la gauche ? demanda posément Ursula.

—Tu veux dire ailleurs qu'à Bede's, où il y en a sur tous les murs, je présume ? répondit-il en dressant la tête. Pratiquement jamais. Tous les autres dragons peints selon les critères de l'art européen sont tournés vers la gauche, face à un chevalier au premier plan gauche.

—Et à flanc de colline, à moins d'une heure de voiture d'ici ?

—Ah, approuva Meredith dont le visage s'éclaira d'une lueur de compréhension. Le cheval qui n'en est peut-être pas un. Stella, avez- vous déjà vu le Cheval Blanc d'Uffington ?

—Non, pas que je sache.

—Vous ne l'auriez pas oublié, répliqua-t-il. C'est un site néolithique, vieux d'au moins cinq mille ans. Nos ancêtres ont gravé la forme d'un cheval dans le flanc de la colline en grattant la couche de terre pour dénuder la craie blanche. Le meilleur point de vue s'appelle justement Dragon Hill.

Emportez votre médaillon et votre crâne, et voyons ce qu'ils en pensent. Emmenez Kit, tant que vous y êtes.

—Je ne peux pas...

—Si, vous pouvez. Vous avez quatre volumes d'avance sur nous et nos transcriptions. Vous méritez bien une ou deux heures de congé.

Le problème n'était pas là, et ils firent tous mine de l'ignorer. Stella aurait pu protester, mais elle aperçut Kit, posté près des portes-fenêtres, qui lui bloquait l'accès du bureau. Elle se leva, mal à l'aise, et ne trouva rien à dire.

—J'y suis allé il y a longtemps, déclara Kit, impassible. Je connais le chemin, mais tu devras conduire.

—Tu veux y aller ?

—Et toi? rétorqua-t-il en haussant les épaules.

—Au nom du ciel ! lança Ursula. Allez-y ! Ensemble ! Remontez la colline, asseyez-vous au sommet, et parlez d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Faites-moi confiance, ça vaut le déplacement.

—IL y a des marches, dit Stella. Tu n'auras pas à gravir la colline.

—Je ne veux pas prendre l'escalier. C'est une insulte à la beauté sauvage de cet endroit. Avance et arrête de me regarder. Ça ne m'est d'aucun secours.

Déjà, à l'ouest de l'horizon, le soleil était noyé dans un bleu lavande voilé d'orange. Une demi-lune croissante brillait au-dessus.

Stella s'aidait de ses mains pour progresser sur la pente raide et herbeuse, luttant contre l'envie irrésistible de regarder derrière elle, vers Kit, pour voir s'il avait besoin d'aide. En fait, il était plus agile à quatre pattes, et à la fin, il accéléra l'allure et atteignit le sommet avant elle. En silence, il lui tendit la main pour l'aider à gravir les derniers mètres. En hésitant, elle noua ses doigts aux siens, et se hissa. Le sommet était une lande à l'herbe rase, séchée par le soleil. Ils s'assirent l'un près de l'autre, et restèrent un bon moment à contempler le sol, en silence.

—Tu as vu le cheval ? demanda Kit.

—Pas encore.

Un curieux esprit de contradiction les en avait tous deux empêchés. Kit s'allongea sur le dos. Le soleil déclinant projetait de longues stries dorées sur son visage, dont les ecchymoses estompées se confondaient avec le gris-vert des mousses qui tapissaient le sol.

—Est-ce le lieu désigné ? demanda-t-il.

—Non. La pierre-crâne se sent bien ici, mais sans plus.

Le sac à dos qui contenait la pierre était ouvert à côté d'elle. Jusque-là, Kit l'avait ignoré.

Stella était étonnée qu'il y fit allusion. Au bout d'un moment, comme le silence s'appesantissait, elle s'allongea sur l'herbe, les yeux au ciel. Sentant le corps tiède de Kit contre son flanc, elle se rappela d'autres jours d'été quand, couchée sur l'herbe, le bleu du ciel ne lui faisait pas mal comme aujourd'hui.

—J'aurais dû jeter la pierre, dit-elle.

—Non, je ne crois pas. Tu es la gardienne légitime du crâne. Je ne veux pas être responsable de la fin du monde simplement parce que je n'arrive pas à supporter ton amour pour cette pierre.

Il resta silencieux un instant. Le soleil bas sur l'horizon et la lune qui brillait haut dans le ciel avaient maintenant la même nuance chaude et ambrée.

—J'essaie de voir ce qui pourrait entraîner la fin du monde, et comment cette sinistre masse de cristal bleu pourrait y changer quelque chose. Bon, dit-il en posant un chaste baiser sur ses lèvres.

Le soleil a presque disparu. Si on regardait le cheval avant la nuit?

—Allons-y.

Elle roula sur le flanc en laissant Kit se redresser et ne le découvrit qu'après lui.

—Mon Dieu...

Ce n'était qu'un cheval, un simple contour creusé sur un flanc de colline vert pour découvrir la craie blanche en dessous. Par hasard, le soleil et la lune l'éclairaient d'une lumière égale, si bien que le blanc luisait comme du feu liquide. Le cheval sur le flanc de la colline était semblable au dragon du médaillon de Cédric Owen, dans toute sa sauvage beauté. Il ne lui manquait que les ailes.

—Kit...?

Il lui prit la main et y pressa les lèvres.

—Chut ! Ne parle pas. Nous sommes juste au point d'équilibre entre le jour et la nuit. C'est un moment parfait, et personne ne peut nous l'enlever. S'il te plaît, ne dis rien.

Elle réussit à se contenir durant trente secondes.

—Kit, répète ce que tu viens de dire.

Il fit mine de protester, puis plissa le front, impressionné par le timbre de sa voix.

—Je ne m'en souviens pas.

—Nous sommes juste au point d'équilibre entre le jour et la nuit. Sur le médaillon, ce n'est pas le signe de la Balance, mais une balance, tout simplement.

D'une main, elle sortit le médaillon de sa chemise, et de l'autre, fouilla dans ses poches pour trouver son téléphone portable.

—Comment avons-nous pu passer à côté ? Meredith avait raison, Owen nous a laissé des indications en plusieurs endroits.

—Stell, je ne comprends rien.

Elle le fit taire d'un geste de la main et appela Ursula.

—Ursula, c'est le solstice d'été ! Après-demain ! La balance sur le vitrail de Bede's et le signe de la Balance gravé sur le revers du médaillon montrent la même chose. Elles pèsent le jour et la nuit, pas le soleil et la lune. Est-ce que ça correspond aux chiens et aux chauves-souris ?

—Attendez, je vérifie.

Stella l'entendit frapper les touches du clavier.

9 Oc, 18 Zotz, c'est le 21 juin 2007, c'est-à-dire après-demain, reprit Ursula. Comment cela a-t-il pu nous échapper ?

—Qu'importe, nous l'avons maintenant. Et nous avons également l'heure. Le vitrail montre le dragon se levant à l'aube un jour de demi-lune croissante en Vierge. L'heure désignée est donc dans trente-six heures. Tout ce qui nous manque maintenant, c'est le lieu.

—Ce n'est pas le cheval blanc ?

—Non, pas d'après la pierre-crâne. Elle se sent bien ici.

—Alors, nous sommes coincés, parce qu'il ne figure nulle part dans le manuscrit, et nous avons traduit tout ce que vous aviez transcrit. Meredith est partie en ville pour comparer certains des glyphes avec ceux figurant dans les dictionnaires de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, mais je ne me fais pas d'illusions. Dans le dernier passage que nous avons traduit, Owen vient de rentrer du

Nouveau Monde en Angleterre. Mais il ignore toujours où se trouve le lieu qu'il cherche. Il le dit clairement dans le texte.

—Eh bien, il l'a certainement trouvé avant de mourir. Il reste encore quatre volumes. Nous rentrons immédiatement, et je finirai la transcription. Il doit forcément y figurer.

IL était 22 heures, la nuit d'avant le solstice, et il lui restait une page à transcrire. Stella était seule dans le bureau ; Kit était allé se coucher et Ursula travaillait à l'étage dans sa chambre. Dehors, la demi-lune se couchait. Loin sur l'horizon, elle brillait sur un fond remuant d'étoiles.

La dernière page tremblotait sur l'écran.

« 12 mars 1589, De Francis Walker, qui fut jadis un autre homme, ma gratitude pour tout ce que vous avez accompli... »

Elle ne parvenait pas à se concentrer. Sur la demande de Kit, elle avait placé la pierre-crâne sur le bureau, à découvert. Les yeux bleus l'observaient avec une étrange vivacité qui la mettait mal à l'aise. C'était presque comme s'ils étaient vivants.

—Tu ressembles à mon grand-père, dit-elle à haute voix. Durant soixante ans, il avait élevé des brebis sur Ingleborough Fell, été comme hiver. Sa voix émergea des abîmes de sa mémoire. « Il faut te réveiller, petite. Ce n'est pas le moment de dormir. »

—Je ne dors pas. Je travaille. C'est juste que j'ai sommeil.

« Non. » Ce n'était plus la même voix. Stella cligna des yeux. À la place de son grand-père, une jeune femme lui parlait, semblable à elle et différente à la fois, avec de longues nattes de cheveux plus foncés et une peau plus mate. « Tu rêves, et il faut te réveiller, autrement tout cela n'aura servi à rien.

Réveille-toi, maintenant ! » Fit-elle en claquant des mains, un bruit percutant. Stella se réveilla.

Le bureau s'emplissait d'une fumée qui se répandait au niveau du plancher et s'enroulait autour des pieds de la chaise. Dans l'espace bleu de son esprit, la pierre-crâne se réveilla, comme émergeant d'un rêve profond.

Dans un choc fulgurant, le jaune acide de sa panique se heurta à la force de sa propre terreur.

Stella saisit l'ordinateur, se précipita vers la porte, emplis ses poumons d'air et hurla :

—Au feu!

Chapitre 14

Trinity Street, Cambridge, veille de Noël 1588

LE Dr Barnabas Tythe, professeur de médecine et de philosophie et vice-recteur de Bede's Collège, était assis seul au coin d'un bon feu pétillant et savourait le moment quand on frappa à sa porte.

Perdu dans la contemplation de la lettre qu'il tenait à la main, il ne réagit pas. La solitude était devenue son pain quotidien jusqu'à faire partie de lui. Depuis la mort précoce de sa femme, il s'était rendu compte qu'il aimait son université plus qu'il ne pourrait jamais aimer une autre mortelle. Sa maison n'était guère difficile à tenir; il avait cette année donné congé à ceux de ses serviteurs qui souhaitaient rendre visite à leurs parents pour Noël. Ainsi pourraient-ils rendre grâces à Dieu en compagnie de leurs proches pour l'écrasante victoire remportée par les forces anglaises sur le roi Philippe d'Espagne et son Armada.

Tythe n'avait pas été appelé pour la défense du royaume. Son grade universitaire, le fait qu'il était l'un des médecins les plus éminents du pays, ajoutés à son grand âge et à une ancienne blessure au genou gauche, tout cela le dispensait à coup sûr de devoir reprendre l'épée.

Ainsi l'été avait-il cédé la place à un bel automne, plein de soulagement et de détente, avec un air de fin de trimestre alors qu'il avait à peine commencé, si bien qu'on n'avait guère appris ni enseigné grand-chose, que le temps des vacances était venu, suivi de la neige, et que Cambridge était entrée tranquillement dans la Noël, contente de se rappeler que Dieu aimait les puritains plus que les catholiques, et qu'en témoignage Il avait maintenu leur reine Elizabeth sur son trône, dans toute sa magnificence.

Dans ces circonstances, sir Francis Walsingham, secrétaire et maître-espion de la reine, ne figurait pas en bonne part. Tout gonflé de sa propre importance, il nouait ses intrigues, telle une araignée rapace nichée au centre de sa toile, qu'un immense réseau d'espions travaillait sans relâche à nourrir.

Si l'on ignorait le nombre exact de ses agents, ils avaient tous constaté au moins une fois le sort réservé à ceux dont le secrétaire de la reine avait eu à se plaindre, et aucun homme sain d'esprit n'irait prendre le risque de finir ses jours dans la Tour de Londres.

Ce qui rendait pour le moins inquiétante cette lettre qu'avait reçue Tythe, écrite de la main même de Walsingham, et exprimant une exigence à laquelle il savait ne pas pouvoir répondre.

Fort heureusement, le mètre de neige qui recouvrait le pays et le début des fêtes de Noël lui donnaient le temps de préparer sa réponse. Et c'était précisément ce à quoi Tythe s'évertuait depuis deux jours, depuis que la lettre était arrivée. Il jeta une autre bûche dans le feu, lut la lettre pour la cinquième fois ce soir-là, but une gorgée de bonne malvasie grecque et secoua la tête.

Le second coup fit trembler la porte sur ses gonds, et une voix sifflante se fit entendre, qu'il n'avait pas ouïe depuis des années.

—Barnabas ? Barnabas Tythe. Veux-tu donc nous laisser mourir de froid et de faim sur le seuil de ta demeure ?

Dans sa chute, le gobelet d'argent reçut une entaille que seul l'orfèvre de la ville pourrait réparer, tandis que la malvasie se répandait sur le foyer en dégageant de puissants arômes. Sous le choc, Tythe resta figé à regarder la lettre qu'il tenait à la main, tentant de comprendre comment ce qui était impensable l'instant d'avant s'avérait maintenant possible, et comment sir Francis Walsingham avait pu le savoir à l'avance.

L'ombre sinistre de la Tour s'obscurcit encore et le vice-recteur se leva pour aller en clopinant ouvrir la porte.

Écrit ce 20 décembre en l'an de notre Seigneur à Sir Barnabas Tythe, de la part de Sir Francis Walsingham, salutations.

L'année la plus capitale de notre histoire touche à sa fin. Nous avons chassé le démon espagnol et préservé toutes les frontières de notre pays, ainsi que les droits légitimes de notre bien-aimée souveraine. Mais nous ne devons pas relâcher nos efforts, car jamais les papistes ne nous laisseront en repos. Je tiens de source sûre qu'un certain Cédric Owen, anciennement votre ami, voyage en compagnie d'un Espagnol, et transporte avec lui certains objets de sorcellerie qui doivent être saisis pour être examinés. Je pense qu'il tentera de vous approcher les jours à venir.

Vous devrez l'appréhender avec toute la fermeté requise pour le livrer à Londres vivant, et sans délai. Si vous aviez besoin d'aide pour ce faire, hissez votre étendard au-dessus de votre maison et nos alliés en la place se porteront à votre secours.

Telle était la lettre que Tythe venait de lire à son visiteur.

— « Le livrer à Londres vivant », répéta-t-il en scrutant son ami. Quoi que tu aies fait pour t'attirer les foudres de Francis Walsingham, Cédric Owen, tu devrais y remédier si c'est en ton pouvoir, ou bien fuir l'Angleterre pour lui échapper.

—C'est une possibilité. J'aimerais pourtant croire qu'il en existe d'autres avant de retourner bredouille en Nouvelle-Espagne.

Cette étrange nuit s'abîmait dans l'irréalité. Le premier des deux hommes debout près du feu avait soixante ans, presque jour pour jour. Barnabas Tythe le savait, car il avait assisté aux fêtes données en son honneur le jour de ses vingt et un ans, trente-neuf ans plus tôt. Il était donc passablement déconcertant de voir surgir chez lui un Owen resplendissant de santé et de jeunesse, alors que, selon l'opinion générale, il était mort en France trente ans plus tôt.

—Ne t'avais-je pas dit que Walsingham était l'agent de l'Ennemi ? Intervint alors son compagnon, dans un anglais approximatif. Tu devrais m'écouter, mon ami, car c'est à moi, ton homme épée, de protéger ta vie, et j'ai senti le danger avant même que nous quittions Sluis.

Le trouble de Barnabas s'accrut considérablement quand il se rendit compte que cet excentrique, ce manchot qui portait une pépite d'or à l'oreille gauche, était un Espagnol, et qu'il appelait Cédric Owen son ami. Il venait de parler de Sluis, une ville qui se trouvait aux Pays-Bas, l'une des dernières cités marchandes vitales sur le plan stratégique à tomber aux mains d'Alessandro Farnese, duc de Parme, serviteur loyal du roi Philippe II d'Espagne, et le plus grand ennemi que l'Angleterre ait jamais connu.

Tythe n'était pas un faible ni un lâche. Néanmoins, il se sentait très mal, dans sa chair comme dans son âme. Il s'était déjà rendu une fois à la Tour. C'était l'ancre du désespoir le plus absolu.

—Cédric, je t'ai aimé comme un fils, mais je te demande de partir. Je t'en supplie. Pars tant que les rues sont désertes et que la neige couvrira vos pas. Je ne parlerai à personne de votre venue, je le jure.

La peur lui déformait la voix, il en croassait presque comme un choucas. Il s'en rendit compte et jura intérieurement.

—Barnabas, c'est la veille de Noël. À mon avis, nous avons devant nous deux jours de répit avant de reprendre la route. Personne ne viendra te rendre visite par ce temps et à cette époque de l'année. Et puis tu peux faire confiance aux gens de Bede's, non ?

—Non, justement. Robert Maplethorpe en est le recteur. C'est un homme de Walsingham autant que moi. Plus, pour tout dire.

—Barnabas ? lui lança Owen avec un clin d'œil, je suppose que sir Francis ignore que tu es toujours catholique, au fond de ton cœur ?

Dans le silence qui suivit, il y eut un son étranglé.

—Ce n'est pas gentil, mon cher, susurra l'Espagnol. Voilà que tu as rendu notre ami malade de peur.

Il se croit perdu, à la merci de sorciers, ou de maîtres chanteurs.

Barnabas vit Owen ouvrir son sac de voyage et déplier une cape de rechange. Un pan du tissu glissa et la lumière ambrée de son feu fut enveloppée d'un bleu de glace. Cela faisait trente ans qu'il n'avait pas vu cette lueur et elle hantait toujours ses rêves.

—Non, pas elle ! De grâce, Cédric, en trente ans, n'as-tu pas eu le bon sens de t'en débarrasser ? Si la reine Mary a voulu te condamner au bûcher à cause d'elle, Walsingham fera bien pire.

—Ah ! s'exclama l'Espagnol aux yeux d'un bleu-gris intense. Mon cher, ton ami a raison ; nous devrions partir d'ici. Si Walsingham sait où nous sommes, la fête de la Nativité ne suffira pas à le dissuader de venir nous chercher.

Non, mais la neige l'en empêchera. Elle nous donne le temps de réviser nos plans. Et puis je suis plus riche que lui.

Walsingham était l'une des plus grandes fortunes d'Angleterre. Tythe présuma qu'Owen parlait sur un mode allégorique. Il fut donc fort stupéfait de voir entre ses mains le masque d'un visage de femme grandeur nature en or, dont les deux oreilles étaient serties de diamants, et auprès duquel la boucle en or de l'Espagnol semblait presque austère.

—Cédric ? dit Barnabas, la bouche sèche. Où as-tu trouvé ça ? Cet objet est-il souillé de sang ?

—Souillé non, mais à coup sûr, le sang d'une femme coule en lui. Une femme pour qui j'avais le plus grand respect. Il a été fondu d'après son visage par son fils, le jour de sa mort, et il nous l'a donné comme cadeau d'adieu. Je m'en séparerai à regret, mais si quelqu'un peut surveiller Walsingham et lui

nuire, c'est Najakmul.

—Mais pourquoi? Tu aurais là de quoi acheter ta liberté, si tu savais t'en servir à bon escient.

Owen fit un petit sourire en coin.

—Si j'avais pour quête ma seule liberté, et si c'était là tout mon avoir, je pourrais y songer. Mais ma quête vise plus haut, et fort heureusement, ma fortune ne se réduit pas à ce masque.

Tythe le fixa d'un air ébahi.

—Évidemment, reprit Owen, je ne la transporte pas sur moi. Elle se compose principalement de pierres précieuses plus faciles à cacher, qui se trouvent actuellement à Harwich, près du port, dissimulées dans les doubles fonds de tonneaux. Comme je dois bientôt mourir, il nous faut trouver comment tu peux récupérer ce trésor pour qu'il demeure au secret tant que Walsingham et ses semblables n'auront pas disparu de la surface de la terre.

Tythe eut soudain un goût amer dans la bouche.

—Je ne comprends pas. Pourquoi devrais-tu mourir?

—Walsingham a délivré un mandat d'arrêt contre moi. Je suis un traître, qu'on doit garder à vue et emmener vivant à la Tour. Il n'y renoncera pas tant que je ne serai pas mort.

—Mais si tu es un traître et que tu meurs, toute ta fortune reviendra à la Couronne.

—C'est pourquoi je dois mourir pauvre, et mes biens demeurer cachés pendant la durée de ta vie et au-delà, confirma Owen, qui sourit en inclinant la tête. Quel est ton plus grand amour, Barnabas ?

La réponse lui vint aisément.

—Bede's, répondit le vice-recteur. Mon université, c'est ma vie.

—M'aideras-tu alors à léguer mes diamants à l'université, en faisant en sorte que Walsingham ne mette pas la main dessus ? Même si cela doit entraîner ma mort?

—Vas-tu donc te donner la mort à cause de lui ? S'enquit Tythe avec une bouffée de chagrin.

—Non, ce serait une fin par trop confidentielle au goût de Walsingham. Il lui faut quelque chose de public.

Ce constat arracha un sourire fugitif à Owen, mais son visage redevint grave.

—Qui d'autre est au service de Walsingham ? demanda Owen, avec une dureté de ton qu'il n'avait pas encore eue.

—À part Maplethorpe, je ne saurais dire. Je doute qu'il y ait à Cambridge ou Oxford un seul recteur

d'université qui ne reçoive de l'argent de lui sous une forme ou une autre.

—Alors, nous devons redoubler de prudence.

Owen plongeait les yeux un instant dans la pierre bleue, puis revint au vice-recteur.

—Barnabas, dit-il, en cette veille de Noël, si nous t'offrions le rectorat de Bede's en cadeau, qu'en dirais-tu?

Tythe eut un petit rire forcé.

—Que vous feriez mieux de dormir, afin de repartir du bon pied après une bonne nuit de sommeil.

—Tu n'as pas envie d'être recteur de Bede's?

—Bien sûr que si ! J'ai consacré ma vie à mon université, et je suis assez vaniteux pour désirer qu'elle m'en remercie en me donnant cette ultime accolade. Maplethorpe a beau s'abriter derrière un voile de piété et d'abstinence, il envoie ses trois valets de chambre supprimer tous ceux qui se dressent contre lui. C'est l'une des raisons pour lesquelles il a été élu recteur ; aucun de nous n'a osé le contrer.

—Un défi ! Enfin ! s'exclama l'Espagnol avec un sourire féroce.

—Barnabas, c'est le moment pour toi d'aller voir Maplethorpe pour l'informer que tu as des visiteurs inattendus. Montre-lui la lettre et dis-lui que nous sommes venus en invoquant la charité chrétienne. C'est Noël et les routes sont bloquées. Impossible, donc, de nous transférer à Londres, et tu t'en remets à lui pour prendre une décision.

—Il vous tuera, déclara Tythe d'un ton catégorique. Owen s'inclina.

—Alors, tu auras fait ton devoir, et tu monteras en flèche dans l'estime de Walsingham. Si je ne puis t'offrir le poste de recteur, quel plus beau cadeau pourrais-je te faire que celui-ci?

À PART l'écho mourant d'une cloche qui venait de tinter dans la nuit, les rues noires de Cambridge étaient tapissées d'un silence feutré. Il neigeait encore un peu, mais le vent s'était calmé.

La nouvelle lune avait glissé sous le bord de la Terre, ne laissant pour lumière qu'un semis d'étoiles.

—Et si ton subterfuge des torches venait à échouer ? demanda Tythe, qui conduisait ses visiteurs vers Midsummer Common.

—Il a marché à Sluis, et à deux reprises en d'autres lieux, répondit Owen. Il réussira cette fois encore.

Les hommes se battent mal quand ils ignorent le nombre exact de l'adversaire.

—Il a trois hommes pour le protéger et il sait se battre aussi bien qu'eux. Mieux même.

—À Reims, ils étaient six, et tous ont succombé. Reste en dehors du combat et tu ne courras aucun risque.

Owen vit que Tythe s'armait de courage. La flamme de la torche qu'il tenait à la main progressa obliquement vers les portes de l'université et pénétra à l'intérieur. Il ne resta plus que deux hommes, dans le noir d'une nuit de Noël.

—Trente ans de préparatifs pour arriver à ce moment, murmura Aguilar. Ils ont passé si vite.

—Ne nous plaignons pas. La pierre-cœur nous a fait cadeau de trois décennies, remarqua Owen.

Durant le temps qu'il nous reste, nous veillerons à accomplir les tâches qu'elle réclame de nous, autrement, tout cela n'aura servi à rien.

IL n'y avait aucun bruit provenant de la loge du concierge de Bede's Collège, mais la petite porte latérale s'ouvrit et, cette fois, trois torches apparurent au lieu d'une, ce qui fit dire à Aguilar :

—Ils ne sont que trois. Maplethorpe n'est pas venu.

—Il viendra. Je l'ai connu quand il était étudiant. Il adorait les combats d'ours et de chiens. Pour lui, tuer est un plaisir, et l'occasion est trop belle.

Les torches s'avancèrent de front. Un rai de lumière surgit quand la porte de la loge s'ouvrit pour se refermer aussitôt. Deux silhouettes progressèrent dans la neige et furent happées par l'épaisse pénombre.

—Maintenant, dit Owen.

Il alluma trois torches, en tendit une à Aguilar, puis sortit de la rangée d'arbres qui bordait la rivière en marchant en crabe, portant une torche à chaque main. Aguilar suivit en tenant sa torche derrière lui, si bien qu'on aurait dit que trois ou quatre hommes à la file avaient pénétré dans les jardins de l'université. En approchant de la loge du concierge, Owen jura en patois des Fens et éteignit ses torches.

—Pardieu! Une nuit pareille, tu aurais pu prendre des torches de meilleure qualité !

S'exclama-t-il ensuite d'une voix plus distinguée.

—Tais-toi. C'est le Maître qui décide, répondit Aguilar.

Après trente ans de pratique, il pouvait parler un anglais impeccable, s'étant exercé à prendre la diction légèrement traînante des gens instruits, mais aussi à parler du nez, comme on le fait en Est-Anglie.

—Nous ferions mieux d'éteindre les torches, dit-il en adoptant l'accent anglien. Pour coincer un manchot et un dandy, une suffira.

—Vous pouvez même éteindre la dernière, car nous en avons trois, lança quelqu'un de la loge, sur un ton impérieux qu'aucun concierge n'aurait osé employer.

Robert Maplethorpe avança sur le croissant de neige piétinée qui délimitait l'entrée de Bede's Collège. La lame de son épée étincela à la lueur spectrale de la neige. Ses trois acolytes venaient derrière lui, portant chacun une torche d'une main, et de l'autre un gourdin.

Barnabas Tythe se tenait dans l'encadrement de la porte. Il éleva la voix par-dessus les têtes des trois brutes de Maplethorpe.

—Joseph, c'est toi? lança-t-il.

—Ouais, répondit Owen, qui se racla la gorge et cracha dans la neige. À votre service, Maître Tythe. Nous sommes venus comme vous nous l'avez demandé, avec ceux que nous avons pu rassembler. Vos ennemis sont toujours chez vous, à abuser de votre hospitalité.

Il jeta sa torche dans la neige, plongeant ainsi dans une pénombre qui parut d'autant plus noire et qui l'engloutit ; le hasard voulut qu'Aguilar et lui se trouvent au-delà du demi-cercle de lumière projeté par les hommes de Maplethorpe. Aguilar jura, fit mine de trébucher, et se redressa en titubant.

—Tu es ivre ! Pesta Maplethorpe avec une hargne venimeuse.

—Non, Maître, répondit Aguilar qui recula en chancelant.

Chacun put voir qu'il n'avait pas d'arme. Les trois hommes derrière Maplethorpe observaient la scène d'un air entendu, tandis que leur maître brandissait son épée et se mettait en position de combat. En trois foulées, il traversa l'arc de lumière créé par les torches.

—Arrête-toi ! Je ne tolérerai pas qu'un de mes hommes s'enivre, encore moins le jour de la naissance de Notre Seigneur.

—Maître, n'est-ce pas l'Espagnol que nous devons éliminer, et non l'un de vos loyaux serviteurs ?

Lança dans la pénombre Cédric Owen en prenant une voix rude, grasseyante.

—Je ne vais pas le tuer, seulement... lui donner... une leçon.

La phrase fut entrecoupée par des bruits de pas traînants et le sifflement d'une épée fendant l'air, suivi immédiatement du son guttural, mi-cri, mi-grognement, qui accompagne une mort violente. Ceux qui assistaient de loin à la scène entendirent un corps tomber à terre.

—Dommage, mais il l'a bien cherché, dit la voix de Maplethorpe, dont la silhouette se devinait dans le noir, sa cape volant dans l'air. Mais pourquoi diantre nous éclairez-vous comme à la Saint-Jean ? N'êtes-vous donc pas capables de trouver votre chemin jusque chez Tythe à la lumière des étoiles ?

Les trois comparses éteignirent leurs torches. L'homme qu'ils croyaient être Maplethorpe s'approcha du premier, qui s'aperçut, trop tard, que son agresseur maniait l'épée de la main gauche, quand la

lame transperça le cuir de sa veste pour l'atteindre au cœur.

Il tomba à la renverse avec un cri étranglé. Avec un courage surprenant, Barnabas Tythe poignarda l'un des autres dans le dos et d'un croc-en-jambe, il le fit s'écrouler sur la neige.

Le troisième des dogues de Maplethorpe eut le réflexe de bondir en avant en poussant un juron.

Fondant sur Aguilar, il porta un violent coup de trique. Dans le choc, la lame de l'Espagnol se brisa.

Aguilar se jeta de côté, fit une roulade, et se releva en faisant tournoyer autour de son bras la cape volée à Maplethorpe, qui était tombée de ses épaules. Dansant d'un pied sur l'autre sur la neige, il réussit à esquiver les coups de trique de son adversaire. Ulcéré, ce dernier sortit son poignard. Il avait deux armes contre un manchot désarmé. En deux temps trois mouvements, il réussit à planter sa dague dans la cuisse de l'Espagnol et à lui porter un coup de gourdin à la tête. Owen vit Aguilar s'effondrer sur la neige, et l'autre s'avancer pour l'achever.

—Non!

Longtemps auparavant, Cédric Owen avait promis à Fernandez de Aguilar de ne jamais sortir son épée sous le coup de la colère.

À Zama, dans le bain de sang qui avait vu mourir Najakmul, à Reims, à Sluis, dans le port d'Harwich, où ils avaient failli être capturés par les agents de Walsingham, il s'était servi de son couteau, d'un gourdin, et avait laissé l'Espagnol pourfendre leurs assaillants avec la fulgurance d'un serpent. À force de le voir frapper des adversaires supérieurs en nombre, il avait presque fini par croire son ami invulnérable.

Pour l'heure, il n'avait pas d'épée sur lui, mais à ses pieds gisait un gourdin abandonné. Il s'en saisit et se jeta en avant, d'une démarche alourdie par la neige, emporté par le poids de l'arme, en un sursaut désespéré. Il était encore temps. Il pensait à cela quand la brute frappa. Le premier coup l'atteignit aux côtes, le second à la tête, avec une violence inouïe. Owen s'effondra. Durant le long moment que dura sa chute, il entendit Barnabas Tythe crier son nom et crut voir son vieux professeur avancer en clopinant pour planter un poignard dans le dos de son assaillant. De son meurtrier, plutôt, car de toute évidence, il allait mourir. Son unique pensée, quand la neige le reçut dans sa molle et froide étreinte, fut qu'il allait rejoindre Najakmul, et qu'elle saurait qu'il avait échoué.

Chapitre 15

Oxfordshire, juin 2007

DANS un box isolé de l'unité de soins intensifs de l'hôpital Radcliffe, un médecin en blouse blanche parlait à l'infirmière-chef, sans un regard pour Stella et Kit, qui étaient assis au chevet d'Ursula Walker. Malgré l'odeur acre dont ils étaient imprégnés, eux n'avaient pas besoin d'aide médicale, contrairement à Ursula qui gisait, inconsciente, couverte de pansements. Un respirateur lui insufflait de l'air par le tube sortant d'un coin de sa bouche. Du plasma coulait du goutte-à-

goutte dans les veines de ses bras. Le médecin-chef signa une note et s'en alla. L'infirmière tira les rideaux autour du lit.

Restée seule avec Kit dans la blancheur clinique, Stella apposa les mains sur ses yeux. Le crâne s'était calmé peu à peu.

—Pourquoi l'ai-je laissée retourner dans la maison ?

—Tu n'aurais pas pu l'arrêter, dit Kit.

—Mais je n'ai pas essayé. Elle a dit qu'elle savait ce qu'elle faisait, qu'elle avait trouvé quelque chose d'essentiel dans les journaux tenus par Owen, et je désirais tellement y croire que je l'ai crue.

—Moi non plus, je ne l'ai pas arrêtée, Stell. Si tu tiens vraiment à trouver un coupable, alors au moins que les torts soient partagés.

L'infirmière discrète et attentionnée rouvrit le rideau.

—Madame O'Connor ? Votre frère est ici.

—Mon frère... ?

Davy Law, en blouse blanche, s'avança, l'étreignit brièvement, puis serra la main d'un Kit que le choc réduisait au silence.

—Vous ne devriez pas vous torturer pour ça, déclara-t-il. Personne ne peut arrêter ma mère quand elle a décidé quelque chose, vous le savez aussi bien que moi. Merci, ajouta-t-il à l'intention de l'infirmière. Pourrions-nous rester un instant seuls avec elle ?

—Je vous informerai des bilans sanguins dès que nous les aurons reçus, répondit l'infirmière avant de s'éclipser.

—Il y avait du chlore dans la fumée, expliqua Law. C'était un incendie criminel, et il avait pour but de tuer tous les gens présents dans la ferme. On dirait que ma mère s'est rendu compte à temps du danger. Apparemment, elle avait sur le visage une serviette de table trempée dans de la limonade en guise de masque, pour se protéger des émanations acides. C'est sans doute ce qui l'a sauvée.

Il débitait ses propos machinalement, avec un détachement professionnel. Stella le prit par les épaules et le fit gentiment asseoir.

—Est-ce qu'elle guérira ? demanda-t-elle.

—Si elle passe la nuit, elle s'en tirera sans doute, mais elle risque fort de finir avec un handicap respiratoire qui l'obligera à trimballer une bouteille d'oxygène partout où elle ira.

Davy Law détacha son regard des moniteurs pour le poser enfin sur Kit. Il avait les yeux rouges.

—J'ai appris ce qui s'était passé dans la grotte. Je suis désolé.

—Moi aussi, fit Kit. Mais je préfère encore être ici, quitte à ce que tout le monde me prenne en pitié, que de ne pas être là du tout.

Davy Law inspira, puis expira lentement, en secouant la tête.

—Je crois que j'aimerais mieux qu'on me déteste plutôt qu'on ait pitié de moi, dit-il enfin. Mais les deux à la fois, ça fait beaucoup.

—Je n'ai jamais eu pitié de toi, Davy.

—Mais tu m'as détesté?

—Est-ce que j'avais le choix?

Les rideaux qui les enfermaient les isolaient de l'extérieur, dans une bulle à l'abri du monde, où une chose qui avait été brisée pouvait peut-être se réparer. Stella n'était sûre de rien. Sur le lit, la poitrine d'Ursula se soulevait et retombait au rythme du respirateur.

—Ainsi Ursula est ta mère et nous n'en savions rien. Pourquoi ? Davy Law fit un sourire de guingois.

—Vous n'avez pas remarqué notre petit air de famille ?

—Il n'y en a pas. Davy haussa les épaules.

—À vrai dire, ma mère voulait un garçon beau et intelligent, noble héritier d'une famille qui remonte en droite ligne jusqu'avant l'invasion des Romains, et tout ce qu'elle a récolté, c'est un nabot. Mais elle m'a permis de rentrer à la maison quand j'ai bousillé mes études à Cambridge et que j'ai dû abandonner la médecine, reprit Davy. C'est elle qui m'a initié à l'anthropologie, si bien que j'ai fini par marcher sur ses traces en prenant la même voie qu'elle. (Il effleura la joue de sa mère du bout des doigts et poursuivit :) Elle m'a emmené avec elle en Laponie. Là-bas, dans la glace, la neige, l'urine de renne, ma mère et moi nous nous sommes découvert une estime mutuelle que nous n'avions encore jamais éprouvée l'un pour l'autre. J'y tiens, et j'aimerais mieux qu'on ne nous l'enlève pas.

—J'ai la pierre-crâne, dit Stella, la gorge serrée. Si elle peut nous être de quelque utilité...

—Non, dit-il en secouant la tête. Tout ce que tu peux faire, c'est trouver le cœur du monde et y emmener la pierre en temps voulu. Ma mère a voué sa vie à ce but.

—Le temps voulu, c'est demain à l'aube, dit Kit, mais nous ignorons encore le lieu. Si personne ne parvient à traduire les deux derniers volumes, nous sommes fichus. Sais-tu lire l'écriture maya?

—Oui, mais pour la déchiffrer, il m'aurait fallu les dictionnaires de ma mère, et ils étaient tous dans la ferme. (Il s'interrompit en entendant une sonnerie.) Ne me dites pas que l'un de vous deux a oublié d'éteindre son portable ici à l'unité de Soins Intensifs ?

—C'est le tien, protesta Stella.

Le téléphone de Davy était dans son manteau, qu'il avait suspendu au dos de la chaise où Stella était assise. Elle le sortit de sa poche, le lui tendit, et vit le sang se retirer du visage de Law.

—Davy? dit-elle en tendant un bras vers lui.

—C'est un Texto de ma mère, répondit-il en s'asseyant pesamment. Le message date de 22 h 27. Les pompiers l'ont sortie à 22 h 51. Elle a dû l'envoyer alors qu'elle était encore dans la maison.

—Qu'est-ce qu'il dit, Davy? demanda Kit avec douceur.

— « Le moment est venu. Il faut ouvrir ce qui fut enfermé dans le cœur du foyer. Je t'en prie », lut-il en pleurant. Il faut que je retourne à la ferme.

—On vient avec toi, déclara Stella.

IL n'y avait plus ni pompiers, ni flammes, ni ciel orange à la ferme d'Ursula Walker, seulement une nuit criblée d'étoiles qu'éclairait une demi-lune, et partout une odeur de fumée et de cendre.

Stella gara la voiture, et Davy et elle aidèrent Kit à s'en extirper. Ils descendirent la colline vers la maison en ruine.

Kit rompit le silence :

—Ursula était dans la cuisine quand les pompiers l'ont trouvée.

—Alors il vaut mieux entrer par la porte de derrière, dit Davy en se forçant à sourire. On n'y voit rien. Vous n'avez pas apporté de torche, par hasard ?

—Sers-toi de ton portable, dit Stella qui sortit le sien et l'alluma.

Dans les faibles faisceaux de lumière, ils avancèrent péniblement et tournèrent le coin de la maison. La porte de derrière n'existait plus.

Davy Law passa une main sur le bois brûlé et gauchi du châssis.

—Le ou les incendiaires savaient ce qu'ils faisaient. Pouvez-vous attendre ici un moment ? demanda-t-il avant de disparaître.

Ils attendirent dans le noir où résonnaient tout autour d'eux les craquements sinistres des poutres qui les faisaient sursauter.

—Tu as peur? Questionna Kit.

—Je suis morte de trouille, oui, répliqua Stella. Un bruit leur parvint de l'entrée.

—Davy? Qu'est-ce que tu tiens à la main ? S'enquit Stella en le voyant réapparaître.

—Une masse. Depuis que mon ancêtre Martha Walker fit construire la première remise vers 1588, il y en a toujours une en réserve, rangée là-bas. Martha, qui a fondé la dynastie en s'unissant à Francis Walker, a laissé une volonté assez étrange dans son testament, disant que le marteau devait toujours se trouver à proximité de la cuisine.

—Que vas-tu faire ? S'informa Kit.

—Ce dont elle m'a prié, à savoir ouvrir ce qui fut enfermé dans le cœur du foyer. Il faut bien connaître l'histoire familiale pour comprendre le sens de cette phrase. Personne d'autre que moi ne pouvait le deviner, c'était donc avisé de la part de ma mère de l'inscrire dans un Texto..., conclut-il avec un sourire qui émut Stella aux larmes. Pourriez-vous utiliser vos portables pour éclairer ici, les pierres tout au fond de l'âtre?

Il se mit à taper avec son marteau, visant la dalle à l'endroit où elle rejoignait le mur, au cœur du foyer de la grande cheminée ancienne.

Trois fois, le marteau rebondit sur de la pierre. La quatrième fois, le son fut différent. Davy porta des coups plus précis, sur la fissure.

—Les livres de Cédric Owen ont été trouvés, expliqua-t-il en phrases un peu hachées tout en continuant à taper, dans le four à pain un siècle après sa mort, mais... personne n'a jamais descellé cette dalle... pour la simple raison que l'histoire de ma famille interdisait qu'on y touche avant le jour du jugement... On dirait que pour ma mère, ce jour est venu... Bon sang. Vous ne pouvez pas m'éclairer un peu plus ?

—Non, répondit Stella. Les portables n'ont presque plus de batterie. Kit, éteins le tien. Nous risquons d'en avoir besoin plus tard.

Il obéit et ils ne furent plus éclairés que par la seule lueur des étoiles.

—Davy, est-ce qu'il y a des bougies ? reprit Stella.

—Sous l'évier. Sur la gauche. Il y a une boîte d'allumettes sur l'étagère au-dessus. Avec un peu de chance, la pierre de l'évier les aura protégées du feu.

Stella avança à tâtons vers l'évier et trouva une boîte de six bougies déformées ainsi que les allumettes, qui avaient résisté à la chaleur. Elle en prit trois, les disposa en triangle par terre et les alluma.

Puis elle plaça la pierre-crâne au-dessus de la triple flamme et capta le point central, là où la lueur des bougies se muait en son cœur en une lumière bleue, qui brillait doucement par les yeux du crâne.

Stella projeta la lumière sur le sol fendu par les coups de marteau.

—Vas-y, Davy, dit-elle. Tu peux terminer.

Il travailla vite à agrandir le trou rectangulaire. Précautionneusement, il poussa contre le bord de la pierre, puis avança d'un pas hésitant et orienta la lumière de son portable dans le trou.

—Oui! C'est bien là...

Hors de la noirceur poussiéreuse, il sortit un rouleau de parchemin noué d'une bande de lin effrangée, ainsi qu'un petit carnet.

—Dis-moi que c'est une carte, lança Stella.

Les flammes jaunes de la bougie changèrent la couleur de la nuit.

—Je crois. Je l'espère, répondit Davy en s'agenouillant. À mon humble avis, dit-il en brandissant le parchemin, ce truc était déjà ancien du vivant de Cédric Owen. Quant à ce truc-là, dit-il en montrant le carnet, si on l'a caché, c'est qu'il y avait une bonne raison, et je meurs d'envie de la connaître.

Stella dénoua fébrilement les nœuds de la bande de lin qui entourait le parchemin. Le tissu se défit et s'effiloça.

—Je risque de le casser, dit-elle en ouvrant le parchemin.

—Stella, il nous reste moins de six heures avant l'aube, dit Davy. Du moment qu'on trouve le lieu désigné, quelle importance.

Le parchemin se brisa en deux morceaux, qui, mis côte à côte, reformèrent le tout. C'était un croquis d'un paysage, et on distinguait un cercle de pierres enserrant un tertre herbeux et une entrée en pierre sculptée. En arrière-plan, il y avait des arbres, un quartier de lune au-dessus, et l'arc du soleil, posé sur l'horizon. Stella interrogea Davy Law du regard.

—Connais-tu cet endroit? demanda-t-elle.

—Weyland's Smithy, répondit Davy posément. Les Saxons croyaient que si on y laissait un cheval toute une nuit avec une pièce d'argent, le forgeron Weyland l'aurait ferré de neuf au matin.

—C'est loin?

—À dix minutes, répondit-il, l'œil brillant. On y arrivera avant l'aube. Et il nous restera encore du temps pour regarder le livre.

Le carnet portait l'inscription *BT, YULE, 1588*, sur la couverture, en gros caractères griffonnés.

Davy l'ouvrit du bout du doigt.

—On n'a jamais retrouvé le premier journal de Barnabas Tythe. Lis-le-nous, Stella, ajouta-t-il. Tu as plus l'habitude de déchiffrer l'écriture élisabéthaine.

Elle se mit donc à lire, lentement, à la lueur des trois bougies.

Vingt-six décembre de l'an mille cinq cent quatre-vingt huit de notre Seigneur.

Moi, Barnabas Tythe, suis en ce jour devenu recteur de Bede's Collège, Cambridge, poste honorifique s'il en est en notre pays. À ma grande honte, j'ai commencé l'exercice de cette noble charge par un mensonge. Puissent Dieu et mon université me pardonner, car j'ai fait célébrer les funérailles de Cédric Owen. Or Cédric Owen n'est pas mort.

Chapitre 16

Trinity Street, Cambridge, 28 décembre 1588

ECRIT ce 26 décembre, en l'an 1588 de notre Seigneur. À Messire Francis Walsingham, de la part de Messire Barnabas Tythe, recteur de Bede's Collège, salutations.

C'est avec un profond regret que je vous informe de la mort de votre loyal serviteur Robert Maplethorpe, ainsi que de celle du traître Cédric Owen. Comme vous l'aviez prévu, ce dernier s'est effectivement présenté chez moi pour demander secours. Je me suis rendu sur-le-champ chez le recteur de mon université afin qu'il m'aide à le capturer. Le Pr Maplethorpe est venu escorté d'hommes en armes dans l'intention de le prendre vivant, mais en cela nous avons échoué ; le traître a résisté avec une férocité insoupçonnée, due sans doute à une grande pratique de l'escrime. L'homme qui l'a tué a été puni pour son inconséquence, même si ce ne fut pas de notre main... Il est mort des suites de ses blessures.

Quant à l'Espagnol dont vous faites mention dans votre lettre, après avoir été blessé, il s'est jeté dans la Cam. Depuis, son corps a été retrouvé, et on l'a fait incinérer. Le cadavre d'Owen a été enfoui dans la fosse commune à Madingley. Après l'avoir fouillé moi-même, je n'ai rien trouvé sur lui qui nous révèle les intentions d'Owen, par contre j'ai découvert dans ses sacoches l'objet en or ci-joint, dont vous pourrez admirer la façon.

Étant donné qu'Owen est mort en traître, tous ses biens sont confisqués et appartiennent désormais à la Couronne. Cependant, pour le bien de notre collège, je vous demanderai de faire en sorte que Cédric Owen soit connu pour les générations futures comme un homme de bien.

Cela nous porterait grand tort d'avoir nourri en notre sein un traître à la Couronne, même malgré nous. En attendant sur toutes ces questions vos avis et instructions, je reste votre très humble et très loyal serviteur devant Dieu,

Pr Barnabas Tythe, recteur de Bede's Collège, Cambridge.

—Tu es certain de vouloir le lui donner ? S'enquit Tythe en promenant les doigts sur le masque funéraire en or massif. Il n'en a ni le besoin ni l'usage. Si je réécrivais la lettre en disant que tes sacoches étaient vides, hormis quelques pièces d'or venant de Nouvelle-Espagne ?

Assis près du feu, Cédric Owen secoua la tête.

—Sinon, il risque d'enquêter sur la façon dont nous nous sommes introduits dans le pays en venant de

Sluis. Ce serait bien mal remercier Jan de Groot pour les services qu'il m'a rendus que de lancer sur sa piste les chiens de meute de Walsingham.

Deux jours avaient passé depuis la nuit des combats. Le crâne ceint d'un bandage, Owen parlait en s'économisant, à cause des maux de tête épouvantables dont il souffrait dès qu'il élevait un peu la voix.

—Ce masque rapportera beaucoup d'argent à Walsingham, poursuivit-il. J'ai bon espoir qu'une fois ses appétits satisfaits, il mettra ce qui lui reste d'énergie à dépenser cet argent pour acquérir toujours plus d'informations, au lieu de se lancer sur nos traces.

Dans le chaos qui avait suivi l'affrontement à l'extérieur du collège, Tythe avait cru Owen mort.

Seul Fernandez de Aguilar, dont les blessures étaient fort heureusement superficielles, avait gardé bon espoir, mais au lieu de s'occuper de son ami, il avait dû faire face aux impératifs du moment.

C'était lui qui avait disposé les cadavres de façon que tout homme capable de reconstituer le déroulement d'un combat puisse constater de visu qu'Owen, en bretteur éprouvé, avait tué Maplethorpe puis l'un de ses sbires, avant qu'un coup de gourdin le prive de son épée. Juste après, le traître s'était emparé lui-même d'un gourdin qui lui avait permis de vaincre le dernier des hommes de Maplethorpe avant que Barnabas Tythe, le héros du jour, sorte enfin son couteau pour l'achever. Par chance, il se trouvait que le troisième homme avait quelque ressemblance avec Owen. Ensuite, Fernandez et Barnabas s'étaient empressés de revêtir son cadavre de la cape d'Owen et de lui enfiler ses bottes. Une neige dense s'était chargée d'effacer les détails susceptibles de démentir leur version des faits en recouvrant le champ des combats.

Aguilar avait transporté Owen pour le mettre en lieu sûr. Obéissant à ses instructions, Barnabas Tythe était allé annoncer à ses collègues les deux bonnes nouvelles : ils étaient enfin débarrassés de Maplethorpe, et Cédric Owen, ennemi de l'État, avait été tué.

En ce jour de Noël, tandis que Barnabas Tythe asseyait son autorité sur son collège, Fernandez de Aguilar avait pansé sa jambe blessée avant de soigner Owen, qui gisait inconscient. Pour un manchot qui n'avait reçu aucune formation médicale, il avait su bander les côtes cassées et le crâne fendu de son ami avec une dextérité qui fit l'admiration de Tythe quand à son retour, le nouveau recteur l'informa de sa nomination et de la pleine réussite de leur supercherie. Tout le monde avait pris le cadavre du sbire de Maplethorpe pour celui de Cédric Owen.

Les circonstances les avaient servis. En effet, en ce jour béni de la naissance du Christ, les membres du conseil de l'université avaient d'autres priorités que de moisir à la morgue pour examiner des cadavres. Quand Tythe lui-même, seul médecin présent, avait insisté sur le risque d'infection dû aux humeurs malsaines qui se dégageaient des morts, ils avaient tous accepté avec gratitude qu'il se charge lui-même des mises en terre.

Restait la question du dernier homme de main de Maplethorpe qui manquait au tableau. Une rumeur vint à point nommé, selon laquelle peu avant sa mort, Maplethorpe avait confié à son vice-recteur qu'il soupçonnait cet individu de lui avoir dérobé de l'argent, et l'on en conclut vite que le scélérat

avait profité de l'occasion pour prendre la fuite en emportant le fruit de son larcin. Afin de préserver la réputation du collège, on convint de ne pas donner suite à l'affaire pour ne pas l'ébruiter.

Quant au complice d'Owen, Tythe avait fait draguer la Cam par ses serviteurs, qui en avaient effectivement retiré un cadavre comme c'était prévisible, et il l'avait lui-même identifié comme étant celui de l'Espagnol. L'épée du défunt recteur demeurait introuvable, mais on jugea ce détail sans importance. En voyant cette vilaine affaire si promptement résolue, les douze membres du conseil collégial avaient poussé de concert un grand soupir de soulagement, convenu d'un commun accord d'édifier un monument funéraire à la mémoire de leur « bien-aimé et regretté recteur », et élu à l'unanimité Barnabas Tythe, ce héros couvert de sang, nouveau recteur du collège, lui accordant la chaire qu'il aurait dû occuper depuis longtemps.

—ET maintenant, qu'allons-nous faire? demanda le nouveau recteur de Bede's à ses invités.

—Attendre, répondit Owen. Et espérer que Fernandez et moi pourrions remonter en selle quand la neige s'arrêtera de tomber.

—Et où comptez-vous aller?

—Je l'ignore.

C'était un aveu surprenant, venant de Cédric Owen. Il se renversa en arrière et contempla la pierre bleue posée sur le foyer.

—J'ai certaines tâches à accomplir durant cette vie, reprit-il. La première était de retrouver les secrets perdus de la pierre et les consigner de telle manière que seule une personne liée de près à la pierre puisse les découvrir. Fernandez et moi y sommes parvenus ; nous avons dissimulé à Harwich un ensemble de volumes qui établiront un pont entre passé et futur, et nous devons bientôt trouver où les mettre en lieu sûr - un lieu qui fut sacré pour nos aïeux. À ma grande honte, je me trouve dans le désarroi le plus complet et ne sais où chercher.

—Comment reconnaîtras-tu ce lieu que tu cherches si tu ne l'as jamais vu ? S'étonna Tythe.

—J'en ai rêvé. La première fois, c'était il y a trente ans, mais ce rêve ne m'a pas quitté depuis.

C'est un endroit sauvage, sur une plaine boisée où se dresse un cercle de pierres entre lesquelles le vent s'engouffre en hurlant. Mais ce genre de paysage pourrait aussi bien se trouver en cent régions différentes, du sud de la Cornouailles jusqu'au Northumberland. Or il nous est impossible de toutes les visiter.

Cette description évoquait quelque chose à Tythe, qui resta songeur. Un souvenir était là tout près, mais il se dérobaît sitôt qu'il voulait le saisir. Il s'efforçait de lui donner corps quand il prit conscience de la pierre bleue posée dans l'âtre, baignant la pièce de sa lumière. Soudain, en l'espace de deux respirations, il y eut un changement dans la texture des ondes bleutées qui émanaient d'elle, comme si elles s'éтираient vers lui pour l'atteindre. Témoin de cette alchimie, Barnabas Tythe fut traversé d'un grand frisson. Puis une porte s'ouvrit, et le souvenir évasif vint à sa rencontre, dans

toute sa clarté.

—J'ai un oncle du côté maternel, un veuf, qui habite une ferme près d'Oxford, commença-t-il.

Avant que feu le roi ne détruise les monastères, mon oncle était engagé par l'abbé de Glastonbury pour entretenir les chemins et sentiers sacrés des ancêtres qui passent à travers l'abbaye et desservaient alors les autres églises. L'Église catholique n'était pas aussi fermée à ces choses que les puritains, et mon oncle était l'un de ceux qui comprenaient le mieux les anciennes coutumes.

Les yeux écarquillés, Owen scrutait le visage de Tythe.

—Et ton oncle voudrait-il nous aider ?

—Il aura quatre-vingt-treize ans en juin. Personne ne connaît mieux que lui les cercles de pierre et les rites païens d'Angleterre. (Tythe se leva vivement.) Je vous donnerai une lettre de recommandation à remettre à mon oncle, proposa-t-il. Vous pourriez partir dès qu'il cessera de neiger, de préférence ce soir. Si Aguilar et toi êtes assez en forme pour chevaucher d'un bon train, vous atteindrez Oxford avant même que ma lettre à Walsingham soit parvenue à Londres.

L'ANGLETERRE croupissait dans un bain de neige fondu, les arbres gouttaient sur les sentiers détrempés, où des plaques de glace dissimulées sous la bouillasse faisaient glisser et trébucher les chevaux. Les routes étant impraticables, Owen et Aguilar avaient cheminé de jour, en comptant sur le fait que personne n'oserait s'aventurer au-dehors dans ces conditions, sauf cas de force majeure.

Ils arrivèrent à la ferme de Lower Hayworth en début de soirée, le 30 décembre. Les bâtiments en bois, pierre et chaume respiraient la prospérité. La ruinée montait des cheminées, avec un arôme de viande rôtie qui imprégnait l'air. Owen descendit péniblement de cheval. Il était trempé jusqu'aux os et tout frissonnant. Quant à Aguilar, juché sur sa monture, les lèvres bleuies de froid, il serrait sa cape contre lui, avec à la main la grosse épée de Robert Maplethorpe.

—Frappe, dit-il. On n'a rien à perdre. Si le cousin de Tythe refuse de nous recevoir et nous oblige à passer encore une nuit dehors, on en mourra tous les deux. Après ça, la chaleur de l'enfer nous semblera une bénédiction, ajouta-t-il en esquissant un faible sourire.

—Nous n'avons pas parcouru tout ce chemin pour mourir maintenant, rétorqua Owen en essayant de s'en persuader lui-même.

Il gratta à la porte en s'aidant du manche de sa dague.

Les réflexes ralentis par le froid, aveuglé par les cheveux trempés qui lui tombaient sur le visage, il ne vit pas à temps la massue qui s'abattait de biais sur sa tête et ne put l'éviter. Il entendit Aguilar crier d'une voix rauque en espagnol, mais il n'eut pas le temps ni la force de réagir. Son cerveau se liquéfia et ses genoux se dérochèrent sous lui.

LA chaleur bienfaisante qui se répandait dans ses orteils fut la première sensation d'Owen à son réveil, un luxe indicible après trois jours de chevauchée dans le froid et l'humidité, à croire qu'il ne serait plus jamais au sec. Il resta allongé un moment, en se concentrant sur le bas de son corps pour

tenter d'échapper à la douleur qui lui broyait le crâne et aux roulis qui agitaient son esprit défaillant.

Durant l'un de ses moments de lucidité, il crut entendre deux voix parler en espagnol. C'était idiot, et il l'attribua à son imagination. Mais quand il fit à nouveau surface et entendit tour à tour la même langue résonner mélodieusement sur deux timbres différents, il se redressa un peu sur son séant et ouvrit les yeux.

—Ah. Voici le *señor* Owen qui se réveille enfin.

Malgré les protestations de son corps, Owen s'obligea à tourner la tête dans la direction d'où venait la voix. Il était dans une grande cuisine au sol dallé, pourvue d'une imposante cheminée en pierre où brûlaient d'énormes bûches de chêne. Assis à une longue table en chêne, Fernandez de Aguilar était remis de la blessure qu'il avait reçue à la jambe, et à côté de lui une femme était assise, vêtue de noir. Elle se leva et s'approcha d'Owen, qui était allongé devant le feu.

—Toutes mes excuses, messire. À part mon père qui est veuf, je vis seule, et rares sont les honnêtes gens qui choisissent de voyager par ce temps, en Angleterre. Si votre ami n'avait crié en espagnol, vous auriez pu mal finir.

Hébété, Owen s'efforça de concentrer son regard sur la femme pour mieux la détailler. Elle avait des yeux de chat d'un gris intense et une bouche parfaite, avec aux coins des lèvres de joyeuses rides d'expression qui trahissaient son âge, la quarantaine bien sonnée.

L'impression d'ensemble était celle d'un visage fier et intelligent, encadré de cheveux bouclés, qui rappelaient fort ceux de Barnabas Tythe. Ce fut à cela qu'Owen identifia son interlocutrice comme étant de la famille de Tythe. Pourquoi diable Tythe avait-il omis de préciser que son parent avait une fille d'une beauté stupéfiante?

—Suis-je resté longtemps endormi ?

—Non, répondit Aguilar. Nous sommes au soir du jour de notre arrivée. Martha a parlé à son père. Il sait que nous sommes des fugitifs recherchés par les hommes de Walsingham. Pourtant, il a insisté pour que nous restions ; plus, il a demandé à voir la pierre bleue. Nous avons attendu que tu te réveilles pour la lui montrer.

Martha... Nous... Aguilar paraissait entiché de la femme assise à son côté. Le plus frappant, ce n'était pas tant la langue qu'il employait que le timbre de sa voix, qui était devenu suave et velouté.

—À qui ai-je l'honneur? S'enquit Owen.

—Je m'appelle Martha Huntley, fille d'Edward Wainwright, qui est assis près du feu, et épouse de sir William Huntley, qui mourut à bord de son navire cet été en défendant l'Angleterre.

—Mais vous parlez l'espagnol comme si vous étiez née là-bas. Cela ne vous a-t-il pas causé du tort ces derniers temps, alors que l'Angleterre était sous la menace de l'Armada ?

—Mes voisins savent que je suis loyal sujet de la reine et fidèle à ma patrie. Ma famille a fui en

Espagne quand la reine Elizabeth I a accédé au trône. Mes parents ont craint que les violences ne reprennent, contre les catholiques cette fois.

— Vous êtes revenus, ayant constaté votre erreur?

Elle tourna les paumes vers le ciel, un geste qu'elle aurait pu tenir de Fernandez de Aguilar, mais qui lui était sans doute familier depuis l'enfance.

—L'Angleterre manquait à mon père, et ma mère, qui ne jouissait pas d'une santé robuste, souhaitait mourir ici. Son vœu a été exaucé.

—Mes regrets, dit Owen. Ainsi la disparition de votre mère et de celle de votre époux vous ont-elles doublement plongée dans le deuil.

—Ma mère est morte il y a bien des années. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que mon père aussi approche de sa fin. Il s'accroche à cette vie, car il redoute de me laisser seule, ce qui m'obligerait à me remarier pour protéger ma réputation et mon foyer.

Le regard d'Owen passa de Martha à Aguilar, puis revint à Martha. Elle rougit, mais ne baissa pas les yeux.

—Ce n'est pas la seule raison, reprit-elle. Si mon père tient à la vie, c'est parce qu'il a rêvé d'une certaine pierre qu'il doit voir avant de mourir. Un saphir bleu, sculpté en forme de crâne humain.

Owen ne répondit pas tout de suite, il attendit que la pierre lui parle, mais elle resta inexplicablement silencieuse. Il se tourna pour fouiller la pièce du regard. Depuis trente ans, Aguilar prévenait tous ses besoins. Cette fois encore, il se rapprocha d'Owen, les sacoches à la main.

Ses yeux exprimaient un certain besoin d'être rassuré. Il voulait qu'Owen sût que rien n'avait changé, que Martha Huntley ne viendrait pas s'immiscer entre eux, qu'un nouveau soleil s'était levé dans sa vie et qu'il avait envie d'en jouir sans entraves.

—Apportons la pierre bleue à la lumière du feu; nous découvrirons peut-être pourquoi elle reste silencieuse, proposa Owen.

La pierre était endormie, c'est du moins ce qu'il lui sembla. La lueur du feu coulait à peine à travers elle, et la couleur qui en émanait était plus ambre que bleue.

« Pardon de troubler ton repos, dit Owen au fil du chant qui sinuait dans sa tête. Il y a ici quelqu'un qui voudrait te rencontrer. »

—Merci, répondit une voix en réponse à une pensée qu'il n'avait exprimée qu'intérieurement.

Owen se tourna. Le feu lui avait caché Edward Wainwright, assis dans son fauteuil près des flammes, enveloppé de couvertures. Malgré son apparence chétive, la main qui saisit Owen par le poignet et referma sur lui des doigts griffus avait une force rappelant la constriction d'un serpent enserrant sa proie—M'autorisez-vous à regarder votre joyau ?

—Bien sûr.

La pierre ne protesta pas, elle ne donna aucun avertissement. Owen la posa sur les genoux osseux en la nichant dans la couverture jaune. Le vieillard squelettique la regarda avec émerveillement. Lentement, en extase, Edward Wainwright la prit dans les mains.

À l'instant où les doigts du vieillard se posaient sur les tempes de cristal, la pierre pleura, du moins Owen en eut-il l'impression. En tout cas, le vieillard pleurait. Des larmes éparses qui traçaient des traînées d'or sur ses joues, comme si le peu de vie qui lui restait et qu'il avait précieusement gardé en vue de cette rencontre s'écoulait de lui. Pourtant, il avait l'œil sec quand il releva enfin la tête pour regarder Owen.

—Il existe un lieu en ce pays qui fut conçu pour accueillir cette pierre, à la fin des temps. Savez-vous où il se trouve ?

Owen sentit son cœur s'arrêter, puis se remettre à battre de façon désordonnée.

—Depuis trente ans, je rêve chaque nuit de cet endroit, mais je n'y suis jamais allé et j'ignore où il peut se trouver. C'est précisément la raison de ma venue en Angleterre.

—Ce n'est donc pas en vain que j'ai prolongé la durée de mes jours, déclara Wainwright, radieux.

Pour ma fille et pour vous, j'ai attendu, et voici que ces deux attentes sont comblées. Toutefois, on ne nous a jamais précisé, à nous autres gardiens des anciennes voies, lequel des cinq lieux que nous protégeons était le bon. Pourriez-vous dessiner pour moi l'endroit dont vous avez rêvé ?

—Si vous me donnez une plume et du papier, je puis essayer, répondit Owen, sentant son sang bouillonner dans ses veines.

Sur un signe de son père, Martha alla chercher une plume d'oie, de l'encre noire et une feuille de bonne qualité. Owen s'assit près du feu, avec un plateau en bois retourné en guise de support.

—L'endroit est noyé dans la brume, commenta-t-il tout en dessinant. Au début, je ne distingue que les vagues silhouettes de hêtres bordant un côté. La lune montante brille au-dessus, de sorte que les ombres projetées des pierres levées se découpent nettement.

—Alors, il y a des pierres ? Pourriez-vous me les décrire ?

—En approchant, j'arrive à une rangée de quatre pierres levées, plus grandes qu'un homme. Elles entourent un long tertre bas, en forme de bol renversé, avec sur le devant un cercle de pierres plus basses, plus rondes. Le tertre lui-même est en pierre, recouvert de terre et d'herbe, et il dissimule en son cœur un tunnel. Des linteaux de pierre taillés s'ajustent pour encadrer l'entrée...

De l'autre côté de la cheminée, Edward Wainwright détourna les yeux d'Owen pour regarder Martha Huntley.

—C'est pour cela que nous avons vécu, toi et moi. Le moment est venu de tout révéler.

En silence, Martha prit sa chandelle et s'approcha de l'immense cheminée. L'adresse dont elle fit preuve pour démolir le feu révélait une certaine pratique. Quand les bûches furent écartées, elle enroula ses jupes autour de ses chevilles puis, s'agenouillant presque au fond de Pâtre, elle opéra une sorte de petit miracle. En effet, sa main traversa la pierre épaisse du foyer pour pénétrer dans une cavité cachée derrière. Owen s'approcha et, à la lueur de sa bougie, il découvrit que ce n'était pas tant un miracle qu'un tour de passe-passe ; au centre du foyer, une pierre pivotant sur son axe ouvrait quand on la poussait sur un trou assez large pour y plonger le bras.

Martha en sortit des rouleaux de vélin liés par du crin de cheval. Elle les déposa avec révérence sur les genoux de son père. Il les tria du bout d'une plume d'oie, en prit un, et le tendit à Owen.

—Me ferez-vous l'honneur de l'ouvrir? Il est dans ma famille depuis plus de cent générations, dit Edward Wainwright. Je pourrais vous les nommer, mais j'en aurais jusqu'au bout de la nuit, et peut-être ma vie s'éteindra-t-elle d'ici là.

—Dans ma famille aussi, nous pouvons nommer les générations de ceux qui se sont transmis la pierre bleue, dit Owen. C'est la première chose que ma grand-mère m'a apprise.

—Naturellement. Vous êtes le gardien en ligne directe de la pierre, comme nous autres sommes les gardiens en ligne directe des anciens lieux, que nous avons pour charge d'entretenir.

Cédric Owen déroula le parchemin, la bouche sèche.

—Il s'agit incontestablement de l'endroit de mon rêve, mais j'ignore toujours où il peut se trouver, conclut-il.

Wainwright le regarda, choqué.

—Évidemment ! Si vous le saviez, on pourrait vous obliger à l'avouer. Ce n'est qu'en gardant la pierre et le savoir séparés que nous sommes en sécurité en un monde où l'on soumet les esprits rétifs au feu et à la torture pour leur arracher la vérité. (Il reprit le parchemin et le roula avec soin.) D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que vous le sachiez, car ce n'est pas avant longtemps que votre pierre devra être déposée en ce sanctuaire, pour former le cœur de la bête qui se lèvera du pays.

Comme nous le faisons déjà bien avant la naissance du Christ, nous autres passeurs garderons ce savoir en sécurité jusqu'au temps où la malfaisance des hommes exigera qu'on le dévoile pour la défense de la terre. Votre tâche est de cacher le crâne en un endroit secret qui le protège de tous ceux qui chercheront à le détruire, tout en permettant à la personne qui devra l'apporter ici de le trouver.

—Ma grand-mère m'a décrit l'endroit, dit Owen, et un Français dont j'estime la sagesse m'en a reparlé, il y a longtemps. C'est dans le Yorkshire, là où j'ai grandi, à une bonne dizaine de jours de cheval.

—Nous pourrons ainsi accomplir chacun notre tâche. Je cacherai à nouveau la carte afin que ma famille puisse en garder le secret, et vous devrez gagner le Yorkshire pour remplir la dernière clause du contrat qui vous unit à la pierre. Martha, peux-tu ranger le rouleau dans sa cache?

Sa fille obéit, reboucha le trou, puis ranima le feu. Edward Wainwright rendit à regret la pierre-cœur à Owen.

—Messires, votre venue m'a procuré un bonheur indicible, en ces derniers jours de ma vie. Je devrais vite vous renvoyer terminer votre tâche, mais cette nuit n'est guère propice au voyage.

Occupons- nous donc de chauffer vos lits, puis nous passerons à table.

NON loin, une cloche sonna les douze coups de minuit.

Couché entre des draps de lit humides, Cédric Owen fixait le plafond tapissé de toiles d'araignée. Il écoutait la respiration ralentie de l'homme qui était couché sur le lit à côté du sien.

—Fernandez, si tu n'arrives pas à dormir, pourquoi ne pas aller la retrouver ? lança-t-il dans le noir.

Je parie qu'elle non plus ne dort pas.

—C'est une dame, répondit Fernandez de Aguilar après un assez long silence. Je ne voudrais pas porter atteinte à sa réputation.

—Qui sait ce que nous réserve le lendemain? Les hommes de Walsingham risquent de nous tomber dessus à tout instant. Tu ne crois pas que c'est à elle de choisir ce qu'elle veut faire de sa vertu? Vous pourrez vous marier dans les jours à venir, si c'est votre souhait.

Et si elle ne le souhaite pas ?

—Au moins, tu sauras à quoi t'en tenir. Va la retrouver. Tu n'as rien à perdre.

Le lit grinça, il entendit Aguilar s'habiller dans le noir, puis perçut un silence qui marquait une hésitation.

—Tu n'as pas besoin de changer de tenue, intervint Owen. Elle ne t'aimera pas mieux dans ton pourpoint en velours bleu. Et puis si tes sentiments sont partagés, tu ne resteras pas longtemps habillé.

—Tu as raison, répondit Fernandez d'une voix incertaine, lui si décidé d'habitude. Mais si elle ne veut pas de moi, il nous faudra sans doute partir avant le matin.

Il s'éloigna à pas feutrés et Owen resta allongé dans le noir. Il entendit des murmures de voix, puis le bruit d'un tisonnier ranimant le feu, huma l'arôme épicé d'un vin chaud à la cannelle, et se laissa dériver dans un demi-sommeil.

LES aboiements furieux des chiens le réveillèrent quelque temps après ; un vacarme assourdissant, capable de détourner la lune de sa course, auquel se mêlait la note d'alarme de la pierre-cœur, qui avait transpercé ses rêves brumeux. Owen se redressa dans le noir et remonta le couloir en courant jusqu'à la chambre où dormait la fille de leur hôte.

—Fernandez ? On nous attaque ! Rejoins-moi en bas.

Ils se retrouvèrent tous les quatre devant le foyer de braises rouges. Fernandez se ceignit de son épée. Ses yeux luisaient du doux éclat de l'amour contenté.

—Tu crois que c'est Walsingham ? demanda-t-il.

—J'en ai peur. La pierre-cœur a clamé aussi fort que les chiens. Nous sommes trop près du but pour courir le risque d'un échec. Fernandez, prends la pierre. Je vais partir le premier et chevaucher vers le nord pour les éloigner. Quand ils se seront lancés à ma poursuite, tu pourras revenir ici rejoindre Martha.

—Non, intervint Aguilar en se rapprochant de Martha. Cédric, tu as la pierre-cœur bleue et je suis toujours lié à toi par serment. Tu es sous ma protection ainsi que la pierre bleue. C'est pourquoi je te demande de protéger Martha et son père, et c'est moi qui servirai d'appât. Martha et son père vont me dire quelles pistes je devrai emprunter pour mieux confondre nos poursuivants.

Je t'en prie, c'est notre seul espoir, aussi bien que l'espoir du monde pour l'éternité.

Il fit taire d'un geste le concert de protestations qui s'élevait, retrouvant soudain l'autorité et l'assurance presque arrogante du capitaine de vaisseau qui avait piloté *L'Aurora* à travers la tempête.

—Emportez avec vous le moins de choses possible. Cédric, prends des diamants en quantité suffisante pour subvenir à vos besoins durant six mois et cache le reste. Laisse un peu d'or en faisant mine de l'avoir caché en hâte ; si nos ennemis le trouvent, peut-être cela suffira-t-il à garantir notre liberté. Si nous survivons, nous pourrions revenir plus tard chercher le reste.

Alors qu'ils couraient obéir à ses instructions, Aguilar arrêta au passage Owen et Martha, et les serra chacun contre lui.

—Sachez que je ne cherche pas à mourir, seulement à nous sauver la vie à tous. Il faut me faire confiance.

Des deux, Martha était la plus courageuse. Elle se lova contre Aguilar, reçut un bref et chaste baiser, puis recula d'un pas.

—Convenez tous deux d'un endroit où il pourra nous rejoindre quand il les aura semés, conclut-elle en s'adressant à Owen.

ILS avaient fait vite, pressés par les aboiements frénétiques des chiens et les exhortations de la pierre-cœur. La bougie s'était consumée de moins de un centimètre quand ils se dirent adieu. Après avoir caché les diamants dans le trou derrière la pierre du foyer, ainsi qu'une grande partie de l'or, ils en dissimulèrent un peu là où des hommes pourraient le dénicher sans trop de mal et croire à leur bonne fortune. Aguilar avait gravé dans sa mémoire le nom du lieu où ils se retrouveraient. Il était juché sur le hongre gris qu'Owen avait monté depuis leur départ de Cambridge. Dans le noir, sa silhouette se détachait nettement sur la nuit. Owen tendit la main vers la bride.

—Nous t'attendrons pendant dix jours, puis un jour sur deux pendant un mois. Ensuite, nous reviendrons une fois par mois au lieu convenu, au cas où tu y serais passé. Si tu viens et que nous n'y soyons pas, attache un chiffon en lin blanc à l'aubépine près du passage à gué, et nous viendrons à l'aube chaque jour qui suivra. Si tu es fait prisonnier et qu'on t'oblige à parler, dis-leur d'y attacher un tissu de laine blanche, et nous saurons que nous devons prendre la fuite.

Aguilar se pencha.

—Je ne serai pas pris. Attendez-moi ici. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Quand il prit congé de Martha, Owen se détourna par pudeur. Puis Martha et lui restèrent dans le froid mordant des écuries, tandis qu'Aguilar s'en allait, en faisant du bruit pour trois cavaliers.

Les chiens-limiers aboyèrent, et bientôt, ils entendirent un cri, puis un tumulte révélant de nombreux cavaliers, puis le sifflet convenu, signalant qu'Aguilar avait été repéré.

Les piétinements des trois chevaux s'enflèrent en un grondement qui se mua en tonnerre, avant de s'atténuer pour disparaître dans la nuit.

—Il faut partir maintenant, grommela Owen en se tournant vers Martha et son père. Nous en avons pour dix jours de cheval jusqu'à York, et nous devons voyager avec prudence, sans attirer l'attention.

Chapitre 17

Oxfordshire, presse Weyland's Smithy, 21 juin 2007, 4 heures

—Nous sommes suivis.

Stella se retourna pour regarder par la vitre arrière. Derrière eux, deux points lumineux perçaient la nuit noire.

—Davy, peux-tu conduire tous feux éteints ? demanda-t-elle.

—Non, à moins que tu n'aies envie de mourir avant l'aube. Comme Davy connaissait le trajet, c'est lui qui conduisait.

—C'est encore loin ? demanda Kit.

—Trois ou quatre kilomètres.

—Quand tu te seras garé, vous irez devant. Je vous rattraperai.

—Kit ? dit Stella en se tournant pour lui prendre la main. Tu ne pourras pas marcher jusqu'en haut.

—Si, mais pas courir. Or il faut que vous arriviez là-bas tous les deux le plus vite possible. Davy sait où il faut aller, et tu as la pierre. Tu sais que j'ai raison, dit-il à Davy. Alors, ne discute pas.

Davy garda les yeux fixés sur la route.

—Voilà le croisement, dit-il peu après. Il y a un champ juste après le tournant où nous pourrions garer la voiture derrière une haie. Stella, prends la torche qui se trouve dans la boîte à gants. Nous allons en avoir besoin. Kit, il vaut mieux que tu t'en tiennes à la route. Remonte la colline jusqu'au parking et tourne à droite pour prendre la Ridgeway. Avance jusqu'à la rangée de hêtres. Attention !

Voilà le tournant.

Il éteignit les phares et donna un rude coup de volant vers la gauche. Dans le noir complet, l'espoir et la chance étaient les seuls garants de leur salut. Stella alluma la torche pour éclairer à travers le pare-brise. Davy coupa le moteur. En silence, ils avancèrent en cahotant sur un terrain défoncé pour pénétrer dans le champ.

—Sortez! Vite! dit Davy.

Dans le champ d'orge dont les épis lui arrivaient aux genoux, Stella donna à Kit la torche ainsi que son téléphone. Ils restèrent debout dans le noir, sous la lueur des étoiles qui dessinait à peine les contours de leurs visages, de leurs mains, de leurs yeux. Non loin de là, ils entendirent une voiture s'arrêter, puis repartir.

—C'est comme dans la grotte, mais cette fois, c'est toi qui cours devant, dit Kit.

—Sauf que je ne risque pas de tomber. Elle le sentit chanceler.

—Kit...

—Ça va aller. Je vais m'asseoir un peu, puis je vous rattraperai. Allez-y. Ce qui compte, c'est toi et la pierre. Tu me revaudras ça.

Dans le noir, elle prit son visage entre les mains, et l'embrassa.

—Je t'ai déjà dit que je t'aimais ?

—Oui, mais pas aujourd'hui, répondit-il d'une voix émue.

—Je ne choisis pas entre toi et la pierre.

—Je ne l'ai jamais vraiment cru. Pars, maintenant, ajouta-t-il d'un ton plus ferme. Je vous rattraperai, promis.

Il lui donna une petite tape sur l'épaule. Davy la prit par le bras.

—Il faut courir, sinon nous perdrons l'avantage.

Elle se mit à courir dans l'obscurité, sentant sur son visage l'air froid de la nuit. Elle obéissait aux injonctions de la pierre-cœur qui rebondissait dans son sac à dos en la pressant d'aller plus vite, et

gravit derrière Davy la pente de la colline. Enfin, ils arrivèrent à la piste qui menait à la Ridgeway.

Aucun feu de voiture n'était visible.

—Davy...

Elle dut s'arrêter, penchée en avant, les mains sur les genoux. Davy la rejoignit et se mit dans la même position.

—C'est encore loin ? demanda-t-elle.

Il se contenta de lui indiquer devant eux, dans un champ de blé, un bosquet d'arbres qui masquait les étoiles.

—On y est presque. Plus la peine de courir.

Ils firent les cinq cents derniers mètres en descendant la piste. Une fois au milieu des arbres, ils cherchèrent le site qui figurait sur l'antique dessin au fusain que Cédric Owen avait caché au cœur du foyer. Le site n'avait rien de spectaculaire, il ne possédait ni la majesté de Stonehenge ni la beauté plastique du cheval de Dragon Hill, mais en sa simplicité même résidait un pouvoir dont ces deux sites étaient dépourvus. Devant elle se trouvait un monticule de terre trapu, de forme arrondie, recouvert d'herbe. Il était entouré de pierres et à l'avant, face à elle, quatre hautes pierres pointues s'élevaient dans la nuit. Entre elles, deux murets bas formaient un passage qui menait à une entrée carrée, par où l'on n'apercevait que du noir.

Davy vint la rejoindre et ils le contemplèrent, côte à côte.

La petite pierre sculptée située à l'entrée retint l'attention de Stella. Elle lui parlait dans la même langue que la pierre-cœur, mais la jeune femme était incapable de comprendre le sens des mots qu'elle entendait.

—J'avais pensé qu'il y aurait une sorte de tunnel pour y accéder.

—Il s'ouvrira quand tu en auras besoin, répondit Davy. Tu dois y croire. Il est trop tôt pour mettre la pierre dans sa niche, ajouta-t-il. Si mon séjour en Laponie m'a appris quelque chose, c'est qu'il faut attendre l'instant précis. Si tu places la pierre avant ou après l'aube, tous tes efforts auront été vains.

—Une fois qu'on sera à l'intérieur, comment en sortira-t-on?

—De la même manière. Il n'y a qu'une issue.

—Alors, c'est un traquenard. Nous sommes toujours suivis, dit-elle. Si nous entrons dans le tumulus et que nous ne puissions en sortir, c'en sera fini de nous. Ne me demande pas comment je le sais.

—Que proposes-tu ? s'enquit Davy.

—Trouver un endroit parmi les arbres d'où nous pourrions voir sans être vus en attendant l'aube.

Ils se réfugièrent sous les hêtres qui bruissaient doucement. Stella s'adossa à un arbre, les genoux remontés contre la poitrine pour se tenir chaud. Elle sortit la pierre-crâne du sac et la lova au creux de son abdomen. Davy s'assit à côté d'elle. La pierre attendait, aux aguets.

—Davy, sais-tu qui nous pourchasse? demanda Stella. Ses yeux croisèrent les siens, sans ciller.

—Je peux me tromper, murmura-t-il.

Stella se sentait mal. La pierre aiguissait ses sens au-delà du supportable. Elle la remit dans son sac.

—Qui est-ce, Davy?

—Est-ce si important de le savoir? répondit-il en haussant les épaules. Chaque charnier que j'ai exhumé a été creusé par des gens qui avaient passé les limites pour arriver en un monde où la fin justifie les moyens ; où la vie d'un individu, de dix, cent, mille, est le prix à payer pour ce qu'ils croient être le bien.

—J'ai lu la traduction des livres que ta mère a faite, dit Stella. Nostradamus a tenu les mêmes propos à Cédric Owen, lors de leur rencontre à Paris : « Une force est à l'œuvre, qui se nourrit de mort et de destruction, de peur et de souffrance, et souhaite que ces calamités continuent dans le nadir d'Armageddon. » Mais nous ignorons toujours qui s'acharne sur nous, et tu ne m'as pas plus éclairée là-dessus.

—Allons, fit-il en la dévisageant. Qui savait où vous êtes allés chercher le crâne ? Qui a su que vous veniez me voir ? Qui connaît si bien ma mère qu'elle ne saurait admettre un instant l'idée qu'il a passé toute sa vie à garder cachée la pierre-cœur bleue ? Continua-t-il en se levant. Qui a servi avec la King's Troop en Irlande du Nord et sait comment fabriquer les bombes au chlore qui ont détruit la ferme de ma mère et l'ont clouée sur un lit d'hôpital?

—Et qui descend le chemin de crête dans notre direction? l'interrompit Stella.

Elle n'avait pas besoin que la pierre entonnât sa note aiguë d'avertissement pour savoir que le chasseur l'avait trouvée. Dans un éclair de lucidité, elle vit passé, présent et futur se rejoindre.

—Davy, l'aube se lèvera dans une demi-heure au plus. Tu sais aussi bien que moi ce qu'il faut faire. Emporte la pierre dans le tertre, et attends que le passage s'ouvre. Je resterai dehors pour les retarder.

—Non, répondit-il avec un sourire qui lui figea le sang.

Un instant, son cœur cessa de battre, elle crut avoir commis une erreur fatale et que c'était lui le chasseur. Elle brandit le sac à dos, seule arme dont elle disposait.

—Stella, non, dit-il en levant la main. S'il est vrai que je mourrais pour elle, c'est toi qui dois placer la pierre, personne d'autre. Elle a ton visage, et c'est à toi qu'elle parle. Tu vas entrer dans le tumulus. Je l'empêcherai d'y entrer.

—Mais c'est après moi qu'ils en ont. Ils forceront le passage et je serai prise au piège.

—Ils?

—Ils sont deux, et ils ont une arme à feu. Gagne les bois derrière le tertre et restes-y. Je leur dirai que tu es déjà parti. Vas-y! Tu es la seule carte que nous ayons en réserve.

—D'accord.

Nouvelle surprise de cette nuit qui n'en manquait pas, Davy Law serra Stella contre lui, puis il s'éloigna au pas de course, sans faire de bruit. Quant à Stella, elle longea le cercle de hêtres jusqu'à l'étroite sente verte qui traversait le champ d'orge et rejoignit la silhouette qui y cheminait péniblement.

—Kit ! dit-elle en lui tendant les bras.

—Hé ! Où est Davy? demanda-t-il.

Jamais elle n'avait menti avec autant d'aisance.

—Il est retourné à l'hôpital. Il s'inquiétait pour Ursula, et une fois qu'il m'a montré où aller, sa présence n'était plus nécessaire. Le tumulus se trouve là, dans la clairière. C'est stupéfiant. Viens voir.

Il suivit lentement, en se servant de ses deux cannes. La pierre-cœur n'avait pas cessé d'émettre sa mise en garde.

—Tu as du mal à marcher. Est-ce que tu t'es blessé ?

—Non. Je n'y serais jamais parvenu par mes propres moyens. Quelqu'un m'a donné un coup de pouce, répondit-il en s'arrêtant pour reprendre son souffle. Tony m'a amené. Je sais ce que tu penses, mais il faut lui faire confiance. Il est venu nous aider. Il gare la voiture. Il ne va pas tarder à arriver.

—Le voilà, dit-elle.

Le rayon d'une torche électrique éclairait la piste. À sa suite, une silhouette émergea lentement de la brume matinale, qui ne ressemblait pas du tout à celle d'Anthony Bookless. Stella s'avança.

—Tony?

—Non, ce n'est pas Tony, répondit Gordon Fraser d'un ton rude.

Il s'arrêta au bord de la clairière. Ce petit homme trapu aux allures de gnome était son ami, et le meilleur spéléo de Grande-Bretagne.

—Il arrive, justement. Ça va être une sacrée réunion au sommet quand le soleil se lèvera, hein ?

Avec un fameux feu d'artifice.

Chapitre 18

Près d'Ingleborough Fell, Yorkshire, avril 1589

C'ETAIT juste après Pâques et le givre tardif ourlait les reliefs de la terre retournée. Cédric Owen, qui portait à présent le nom de Francis Walker, marchand de son état et futur fermier, se pencha pour déposer un bouquet de chatons duveteux sur la tombe du père de son épouse. À ses côtés, Martha Huntley, devenue Martha Walker, qui était enceinte de quatre mois, déposa également une couronne de marguerites sur la terre nue, comme son père le lui avait demandé en voyant approcher sa dernière heure.

Ils se recueillirent un moment, deux époux unis par les circonstances et qui ne dormiraient sans doute jamais l'un près de l'autre.

—Il est mort il y a une semaine, finit par dire Martha. Nous avons fait le serment que la pierre-cœur serait placée en lieu sûr dans les dix jours qui suivraient sa mort. À quoi bon attendre encore?

—Fernandez pourrait venir.

—Il ne viendra pas, répondit-elle avec chagrin. Chaque nuit, elle pleurait dans son sommeil.

—N'importe, le chemin qui mène à la grotte passe devant l'aubépine. Nous pourrions regarder au passage, proposa Owen, et il tint le hongre alezan pendant qu'elle l'enfourchait.

Sur les trois bons chevaux qu'ils avaient emportés du nord, l'un était mort de colique peu après leur arrivée et la jument baie, cadeau de Barnabas Tythe, avait mis bas un poulain chétif le dernier jour de la neige de printemps, une semaine avant la mort d'Edward Wainwright. Martha arrangea ses jupes et fit avancer le cheval d'un claquement de langue. Cédric marchait près d'elle. Entre eux, le silence n'était jamais pesant. Ils ne s'étaient pas choisis, mais ils partageaient la même peine d'avoir perdu Fernandez, et la sollicitude qu'Owen avait manifestée au père de Martha durant son agonie les avait rapprochés, si bien qu'ils étaient devenus comme frère et sœur et que chacun savait ce que pensait l'autre sans avoir besoin de s'en enquérir. Leur route les mena du minuscule cimetière au puits et à l'auberge en granit gris qui marquait la fin du village, puis ils gagnèrent la lande vert-de-gris, que seuls des moutons pouvaient brouter.

—Nous pourrions commencer à écouler quelques diamants, en disant qu'ils me viennent de mon père par héritage, dit Martha.

—Oui, en espérant que cela ne réveille pas l'intérêt de Walsingham. Je n'aimerais pas devoir fuir à nouveau.

—Ça non, renchérit Martha en frissonnant. Avec un seul cheval, nous serions mal partis.

Cette équipée avait tué son père. Edward Wainwright ne s'était jamais remis du froid et de la rigueur de ces dix jours passés sur les routes dans les neiges de janvier. Ni l'un ni l'autre n'en fit la remarque,

car ils ne se permettaient jamais de récriminer, mais c'était entre eux un obstacle de plus.

Les pensées d'Owen allaient à l'enfant à naître qu'il devrait élever comme le sien.

Le sentier montait vers Ingleborough Fell. Ils longèrent un autre cours d'eau, jusqu'au gué qu'Owen s'était rappelé, un souvenir datant de son enfance. Il n'y avait rien d'accroché au buisson d'aubépine qui leur servait de repère, aucun morceau de lin ni de laine blanche révélant le passage de Fernandez de Aguilar.

Owen vit une ombre chasser l'espoir du visage de Martha, abattue par cette nouvelle déception.

Il craignait qu'un jour elle ne s'effondrât sous le poids du chagrin, et déplorait son impuissance.

—Allons à la grotte, dit-elle en écartant le cheval du buisson d'aubépine. J'ai apporté des bougies, un écheveau de laine et une torche.

Le hongre avait le pied sûr et Owen le laissa remonter de lui-même la pente de la colline.

Une buse planait paresseusement au-dessus de leurs têtes. À quelque cinq cents mètres sur leur droite, des corbeaux s'envolèrent en surgissant d'un fourré d'ajoncs.

—Nous ne serions donc pas seuls sur cette colline, malgré l'heure matinale, conclut Owen.

Il fit arrêter le cheval.

La pierre-cœur bleue était couchée, tiède et lourde, contre son flanc. Il perçut d'elle un faible signal, lui recommandant la prudence.

—C'est peut-être un simple berger, mais il ne faut prendre aucun risque, déclara Owen. Vous devriez repartir en arrière. Si nous sommes trahis, cela ne nous rapportera rien de bon d'être attaqués à deux.

—Dans ce cas, je préférerais mourir en combattant que finir dans la Tour de Londres, livrée au bon plaisir de Walsingham, répliqua Martha en frémissant. Non, nous irons ensemble. Fernandez vous a confié à moi autant qu'il m'a confiée à vous.

Elle était d'une rare intransigeance. Il le savait pour avoir tenté de discuter avec elle une ou deux fois durant les quatre mois qu'ils avaient passés ensemble. Il céda, avec toute la bonne grâce dont il était capable, l'aida à mettre pied à terre, puis entrava les jambes du hongre pour qu'il ne s'éloigne pas trop, en cas de besoin.

—Allons-y. L'entrée de la grotte est en haut, sur notre droite.

LA pierre-cœur ne voulait pas entrer dans la grotte, cela du moins était patent. Owen sentait chez elle la détresse qu'il avait déjà rencontrée chez des femmes en couches qui savaient qu'elles ne survivraient pas à la naissance de leur enfant et mourraient sans avoir la joie de contempler la chair de leur chair, bien précieux entre tous.

—Nous allons attendre ici un moment, dit-il. Si nous sommes suivis, nous verrons nos poursuivants avant qu'eux nous voient.

L'accès à la grotte se faisait par une fente oblique dans la paroi rocheuse, à moitié cachée par des taillis. Prenant Martha par le coude, Owen l'entraîna à l'intérieur, puis ils se postèrent sur le côté, dissimulés par les taillis. Haletant dans la pénombre, ils se remirent de leur effort et leur respiration s'apaisa. Derrière eux, un tunnel descendait en pente douce dans le noir, assez large pour qu'ils s'y engagent de front.

Les yeux d'Owen s'adaptèrent à l'obscurité. Comme personne n'apparaissait sur le flanc de la colline et qu'il ne servait à rien d'attendre plus longtemps, Owen recourut à une chose qu'il avait déjà faite étant jeune, en explorant ces grottes ; il évoqua sa grand-mère, et la soirée où elle lui avait montré comment procéder pour faire sortir la lumière des yeux du crâne avec des bougies.

Plus tard ce soir-là, elle lui avait décrit le moyen d'arriver à la cathédrale de la terre, sans lui demander de s'y rendre, car elle connaissait sa peur du noir et des lieux clos. Sans doute espérait-elle que la curiosité l'emporterait, et qu'il aurait envie de la voir. Il ne s'y était pas rendu cet automne-là, mais avait attendu le printemps. Trop tard, car sa grand-mère n'était plus de ce monde, et il n'avait pu lui parler de la splendeur qu'il avait découverte. À côté de lui, maintenant, Martha le regardait coincer l'extrémité du fil de laine dans une fissure pour être sûr de retrouver son chemin vers la lumière du jour, au retour.

—Si vous préférez, vous pouvez rester ici, et je viendrai vous retrouver le plus vite possible, proposa Owen.

—Ce serait bien volontiers, mais j'ai promis à mon père de voir de mes yeux l'endroit où la pierre-cœur serait déposée, dit-elle avec une détermination farouche. Nous autres gardiens des chemins avons nos propres destins à accomplir.

Elle avait le courage de sa grand-mère. Comme ils se dirigeaient vers le noir de la galerie, il vit la couleur se retirer de ses joues. Il lui fit une chaste accolade.

—Imaginez que vous êtes chez vous et que vous prenez le couloir la nuit, sans bougies.

Le parcours fut moins pénible que dans ses souvenirs d'enfant. Enfin, ils se retrouvèrent sur du plat, sans aucune paroi ni aucun plafond pour les enserrer, dans un espace dégagé tout empli du bruit tumultueux d'une cascade.

—Maintenant, nous pouvons allumer la bougie et la lanterne, dit Owen. Vous voulez bien fermer les yeux ? ajouta-t-il avec l'amour naïf d'un gamin pour le mystère. (Il alluma la lanterne et la leva.) Vous pouvez regarder maintenant.

—Oh, Cédric...

Cela valait le noir, le froid et la peur. Il se rapprocha, la prit par l'épaule et la serra de nouveau.

—Regardez et souvenez-vous, afin que les générations suivantes sachent que la cathédrale de la terre

mérite amplement les efforts qu'on doit fournir pour parvenir jusqu'à elle.

Il alluma quatre bougies supplémentaires, qu'il disposa autour de la voûte d'entrée pour que Martha ait de la lumière, et reprit la lanterne.

—Attendez-moi ici.

Il la laissa et s'éloigna en comptant les pas comme il l'avait fait tant d'années en arrière. Vingt pas vers l'est, puis traverser la rivière sur des pierres rondes qui roulent sous les pieds, tourner vers l'ouest, et suivre la rivière jusqu'à la cascade. À la lueur de la lanterne, son eau écumante coulait comme de l'or liquide, et le creuset que formait la roche blanche à ses pieds la recueillait en lui donnant les reflets irisés du mercure. Sa grand-mère l'avait décrit comme le puits d'eau vive, et il n'aurait su trouver mieux.

Cédric Owen s'assit au bord du puits, posa la lanterne en équilibre sur ses genoux, et sortit enfin la pierre-cœur de la sacoche en cuir.

Elle s'était tue, sachant que la fin était venue. Sa tristesse lui pesait, et la joie de l'accomplissement, le sentiment de la beauté, tout avait disparu pour laisser place à un grand vide, un monde sans lumière ni couleur, où ses sens ne captaient plus rien. Comme engourdi, il comprit pour la première fois ce que serait sa vie en l'absence de la pierre-cœur. C'était insupportable.

—Pourquoi? s'écria-t-il.

Il retraça amèrement le chemin de sa vie en s'étonnant de ne pas avoir pensé plus tôt à poser la question qui lui brûlait les lèvres. « Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? »

Dans son enfance, sa grand-mère lui avait parlé du lieu de repos de la pierre, sans qu'il lui vînt à l'esprit de la questionner. Du temps de sa jeunesse, Nostradamus le lui avait prédit. Najakmul l'avait même préparé à ce moment durant trente années d'un bonheur paradisiaque. S'il était retourné en Angleterre, c'était précisément pour venir déposer la pierre en lieu sûr, afin que les générations futures puissent la trouver quand le monde en aurait grand besoin.

Mais Cédric Owen se moquait bien des besoins du monde. Il pleurait sur lui-même, sur Fernandez, sur Martha, et sur la pierre.

« Tu ne voudrais pas défaire tout ce que nous avons fait? »

Cette voix, il la connaissait entre toutes, autrement, il n'aurait même pas levé les yeux.

Najakmul se dressait, dans la toute-puissance de la cascade. Elle tendit une main vers lui.

« Si je te dis que la pierre sera là où je suis, la séparation en sera-t-elle moins douloureuse ? Tu ne demeureras pas longtemps sans elle. Donne la pierre à l'eau vive, fils de mon cœur. L'œuvre de ta vie est presque achevée », dit encore Najakmul à travers l'eau de la cascade.

« Fils de mon cœur. » Elle l'avait appelé ainsi durant ses dernières heures. Ce fut ce qui lui donna le

courage de se mettre debout et de lever la pierre-cœur afin qu'elle pût recevoir un instant encore la lumière ruisselante de la cascade.

Le puits d'eau blanche bouillonnante s'ouvrit pour montrer en son sein le noir calme qui attendait.

—Cédric!

Un jaune fulgurant lui transperça l'esprit, portant la voix de Martha qui criait, à l'autre bout de la vaste salle. À la flamme des quatre bougies, il la vit qui se débattait contre deux assaillants.

Un instant, le fil de son âme se tendit à tout rompre. Avec un courage sans égal, Cédric Owen lança la pierre dans le gouffre qui béait sous la cascade. Puis, la lanterne dans une main, son couteau dans l'autre, il traversa la rivière pour voler au secours de Martha, qui luttait pour sa vie et celle de son enfant à naître.

Chapitre 19

Weyland's Smithy, Oxfordshire, 21 juin 2007, 5 heures

L'AUBE gagnait lentement la campagne de l'Oxfordshire. Les pierres dressées autour du tumulus furent les premières à reprendre couleur ; Stella vit le gris du lichen qui les recouvrait virer graduellement à un vert plus subtil. Un corbeau croassa, posé au faîte du hêtre le plus haut. On entendit craquer des branchages près de la route. La silhouette de Tony Bookless était encore floue, tandis qu'il remontait l'allée d'arbres vers Weyland's Smithy.

—Stella, tu es là!

Il courut les derniers mètres en se faufilant entre les arbres pour arriver, essoufflé, sur l'espace découvert devant le tertre.

—Kit. Gordon. La pierre-crâne... C'est bien.

Il les avait nommés comme un professeur faisant l'appel, sans quitter des yeux Stella et la pierre qui nimba de bleu l'air autour d'elle, en gardant sa main droite enfoncée dans sa poche.

—Où est Davy?

—Il est retourné à Oxford après m'avoir conduite jusqu'ici, répondit Stella. Il s'inquiétait pour sa mère.

Elle n'avait plus aucun scrupule à mentir à Tony Bookless à présent, et son assurance donnait du poids à ses propos.

—Bien sûr. Kit m'a appris qu'il y avait eu un accident.

Un accident ? Stella interrogea Kit du regard, et il lui répondit de même, par un avertissement silencieux. « Attention, danger ! Je t'en prie, fais-moi confiance. »

—Un accident, oui, répéta-t-elle platement.

Elle ne savait plus à qui se fier. Gordon était près d'elle. À l'arrivée de Bookless, il s'était levé et, d'un air protecteur, il avait avancé d'un pas vers elle malgré la peur manifeste que lui inspirait toujours la pierre. Quant à Kit, il se trouvait loin du tertre, chancelant sur ses pieds.

Elle vit que, malgré les implorations silencieuses qu'il lui adressait, Kit et Tony Bookless se déplaçaient maintenant sur les bords, lentement, l'air de rien, sans direction apparente, sauf que Bookless se rapprochait toujours un peu plus de Stella, et que Kit s'en éloignait.

La pierre ne lui était d'aucune aide. Elle n'exprimait plus qu'un besoin désespéré d'entrer dans le tunnel. Stella éleva le crâne au niveau de son visage. La lumière grise de l'aube se teinta de bleu saphir.

Gordon poussa un petit cri. Et Tony Bookless se figea sur place.

—Je sais, tu penses qu'il faut déposer la pierre là-dedans, que le sort du monde en dépend, dit-il.

Mais je reste persuadé qu'aucune pierre ne mérite qu'on meure pour elle. J'ai promis à Kit de faire tout ce que je pourrais pour te garder en vie. Et je m'efforce de tenir parole.

Il était si convaincant. Et il fallait faire semblant de le croire, sinon tout basculerait. Stella allait répondre quand, sur sa droite, Gordon Fraser explosa soudain, rompant le fil fragile qui sauvegardait encore les apparences.

—Espèce d'hypocrite, c'est toi qui as voulu tuer Ursula Walker. Alors, ne fais pas comme si tu étais venu jouer les héros.

L'accablant de son mépris, Bookless revint à Stella. Elle tenait toujours le crâne, qui demeurait muet entre ses mains.

—Stella, qu'est-il arrivé à Ursula, exactement? reprit-il.

—Ne fais pas l'innocent, espèce de salopard, intervint Gordon. Ça fait longtemps que je t'ai démasqué. Sous ton air distingué, tu es un meurtrier capable de tuer de sang-froid...

—Gordon, arrête ! Lui intima Stella.

Bouillant de rage, le petit Écossais fit un dernier bond vers Stella, s'immisçant entre elle et Tony Bookless. Gordon, son ami et mentor. Malgré sa gratitude, elle lui saisit le bras pour l'arrêter.

—C'est gentil, mais c'est mon combat, et je ne laisserai personne le mener à ma place, dit-elle, décochant un sourire glacial à Tony Bookless. Ursula est sous respirateur à l'hôpital de Radcliffe, à cause de la fumée toxique qu'elle a inhalée. Elle contenait du chlore. Ursula est restée coincée dans la cuisine, après que Kit et moi étions sortis de la maison. La police va ouvrir une enquête pour homicide volontaire.

Quel merveilleux comédien, se dit-elle en le voyant blêmir et prendre l'air effaré.

—Du chlore? Kit, pourquoi ne pas me l'avoir dit quand nous étions en voiture ? lança-t-il par-dessus sa tête.

Il captait l'attention de tous. C'était le moment ou jamais d'agir. Stella lança un appel silencieux, et le bruissement des feuilles dans les bois derrière lui répondit.

—Stella, rejoins Kit, tout de suite ! lui lança Tony Bookless d'un ton cassant qu'il n'avait jamais employé avec elle.

C'en était fini des faux-semblants, et Stella en fut presque soulagée.

—Pourquoi? demanda-t-elle sans bouger. Pour que tu puisses nous tuer tous les deux comme tu as tenté de tuer Ursula ?

—Au contraire, pour que je puisse te protéger alors que... Davy Law, non ! Ne faites pas ça ! Vous vous trompez de cible !

Il sortit la main de sa poche, tenant non pas un revolver, mais un jeu de clefs, qu'il lança fort en visant Stella. Elle plongea de côté avec une vivacité dont elle ne se croyait pas capable, et fit une roulade en tenant la pierre contre elle. Comme dans un tourbillon, elle vit Gordon s'approcher de Tony Bookless et Davy Law émerger du bosquet d'arbres en courant, l'échiné basse, ce qui les surprit tous, elle y compris, car elle n'avait pas du tout prévu qu'il arriverait par là.

Il y eut une brutale collision, suivie d'un coup de feu. Quelqu'un se pencha pour s'emparer de la pierre. Stella s'y cramponna en donnant des coups de pied, et quelqu'un d'autre la dégagea en la tirant par le coude. Davy Law se dressait au-dessus d'elle, un bras pendant inerte contre son flanc.

De l'autre, il la poussa.

—C'est l'aube. Le tertre attend. Vas-y!

—Ne bouge pas d'ici ! cria alors Gordon Fraser.

—Non, Stell, vas-y ! cria Kit.

Elle aurait confié sa vie à Gordon, pourtant, rien de ce qu'il aurait pu dire n'aurait suffi pour l'arrêter. Ce fut la terreur panique qu'elle perçut dans la voix de Kit qui la coupa net dans son élan.

Elle faillit trébucher et se retourna. Kit était debout, figé, un revolver pointé contre sa tempe.

—Recule ! dit Gordon Fraser.

—Gordon? Balbutia Stella, incrédule.

Dans ses yeux qui se repaissaient du crâne, elle ne lut plus de la peur, mais un désir brûlant qu'elle

n'avait encore jamais vu chez aucun homme.

—C'est une plaisanterie ? dit-elle.

En entendant un sourd grognement de douleur, elle s'aperçut que Tony Bookless gisait sur l'herbe maculée de sang. Il haussa les épaules en manière d'excuse.

—Première règle de la guerre, déclara-t-il sèchement. Toujours faire ce que demande le type qui tient le fusil.

—Très juste ! lança Gordon. Alors, pose la pierre et recule. Elle en était incapable. Et la pierre ne l'aurait pas laissée faire.

—Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle.

—La pierre, qu'est-ce que tu t'imagines ?

—Mais tu en as peur. Tu n'arrivais même pas à t'en approcher le jour où tu l'as débarrassée du calcaire qui la recouvrait.

Le rouge lui monta au visage.

—Il nous faudra juste apprendre à mieux nous connaître, dit-il d'une voix vibrante de colère sans que sa main tremblât. Ce sera différent quand l'aube sera passée et qu'elle n'aura plus d'espoir.

Tiens-toi loin de cette entrée jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel, et tout ira bien.

—Qu'est-ce qui te fait croire que la pierre sera autre chose qu'un morceau de saphir quand l'aube sera passée ? dit Davy Law d'un air impassible. Si tu l'empêches d'entrer maintenant dans le tertre, son âme en sera brisée ; alors, qu'est-ce qui te restera ?

—J'aurai la gemme la plus grosse du monde occidental. Mais je ne crois pas que la pierre renoncera si facilement à son pouvoir. Et ne me fais pas croire que tu ne ferais pas pareil, si tu en avais le cran.

—Je n'aurais jamais poussé quelqu'un dans le vide pour l'avoir, dit Davy qui se rapprochait insensiblement de Stella tout en parlant.

Gordon se mit à rire. Il semblait parfaitement sain d'esprit.

—Je cherche la pierre bleue de Cédric Owen depuis mon entrée à l'université il y a trente ans. Kit O'Connor n'avait jamais mis les pieds dans une grotte. Quel droit avait-il de trouver la pierre après une demi-journée de recherche ? Donne-la-moi, Stella. (Gordon carra les épaules, comme Stella l'avait vu le faire d'innombrables fois, avant les grandes descentes.) David, bouge encore d'un pouce et Kit mourra, puis ce sera ton tour, lança-t-il avec aplomb. Stella, je compte jusqu'à trois, si tu n'as pas posé la pierre, Kit prendra une balle dans la tête.

— *Un.*

—Stella, dit Kit. Il n'aura pas le temps de nous tuer tous les deux et de t'arrêter.

— *Deux.*

—Stella, il faut que tu choisisses. C'est moi ou la pierre. On a déjà fait le tour de la question. Tu sais ce qui compte le plus.

Soudain, elle le sut. Luttant contre le hurlement de panique qui transperçait son esprit, Stella posa par terre la pierre-crâne bleue.

—Tiens, prends-la, dit-elle en reculant. Mais sache qu'elle ne t'apportera jamais ce que tu espères...

—Kit ! Non !

Blessé, invalide comme il était, il fit le choix auquel elle venait juste de renoncer. Elle le vit se dégager d'un mouvement brusque, entendit le coup de revolver, vit du sang, et ne sut si c'était le sien ou celui de Gordon avant qu'ils ne tombent tous deux à terre.

—Stella, cours ! hurla Kit.

Il était vivant ; c'était tout ce qui importait. Elle ramassa la pierre, courut à perdre haleine, dépassa la pierre qui bloquait l'entrée du tertre, et s'enfonça dans la petite galerie pour rejoindre l'obscurité qui lui tendait les bras.

Chapitre 20

Ingleborough Fell, Yorkshire, avril 1589

OWEN ignorait que Martha avait un couteau sur elle, et il s'en aperçut en la voyant porter un coup à l'un de ses agresseurs, tandis qu'il traversait la rivière pour la rejoindre.

Ils étaient deux à s'acharner sur Martha. À n'en pas douter, c'étaient des sbires de Walsingham. Celui qui avait été atteint par son coup de couteau l'agrippait par les cheveux de son bras indemne pour l'entraîner en arrière, vers la galerie. Quant à l'autre, il s'efforçait de la prendre par les pieds, mais ses ruades l'en empêchaient. À la lueur tremblotante des bougies, Owen le vit dégainer son épée.

—Martha!

À l'appel de son nom, elle cessa de se débattre un instant, ce qui lui sauva temporairement la vie. L'homme qui avait tiré son épée fit volte-face. À la vue d'Owen et du petit couteau qu'il avait à la main, il partit d'un gros éclat de rire.

—On m'avait dit que vous n'étiez pas doué, comme escrimeur. C'était un barbu aux cheveux noirs, à l'accent du Devonshire.

—Lâchez donc ce couteau, docteur, lui lança-t-il avec mépris. Soyez raisonnable et vous aurez la vie sauve.

—Pour finir dans la Tour ? Je préfère la mort.

—Soit. Allez donc rejoindre votre ami l'Espagnol, puisque vous y tenez. Lui a mis du temps à mourir.

Nous aurons la femme, si nous ne pouvons avoir le mari. Un seul nous suffira.

Owen vit qu'en apprenant la mort de Fernandez Martha avait perdu tout courage. Avant que le barbu se retourne, il lâcha son couteau.

—Libérez-la et je viendrai avec vous. L'homme s'avança.

—C'est si gentiment offert que nous vous emmènerons tous les deux, en fin de compte.

Owen envoya valser le couteau d'un coup de pied. La lame glissa sur le sol et tomba dans la rivière, attirant un instant l'attention du barbu. Owen en profita pour se pencher et ramasser une grosse pierre.

Certes, il n'était pas bon bretteur, mais il avait passé trente ans en Nouvelle-Espagne à jouer à la balle avec des générations d'enfants. Or ce jeu servait à Zama d'initiation à la chasse, et Owen y excellait.

—Et Fernandez? demanda-t-il en soupesant la pierre dans sa main. C'est lui qui vous a dit de venir ici ?

—Ouais, on lui a soutiré tout ce qu'on a voulu, répondit le barbu avec un sourire torve.

Owen refusait d'y croire, mais il savait qu'aucun homme ne pouvait résister, à la longue, aux méthodes de Walsingham.

—Quand est-il mort ? demanda-t-il, sans oser regarder Martha.

—En février. Vers la fin du mois, répondit son adversaire qui se mit à avancer en un mouvement circulaire pour éloigner Owen de la lumière des bougies et l'acculer au fond de la caverne en tenant devant lui son épée dont le fil luisait faiblement dans l'obscurité, alors qu'ils s'éloignaient de l'entrée du tunnel.

Owen fit un pas de côté et lança la pierre en visant le plus fort et le mieux qu'il put. Mais il ne l'atteignit qu'à l'épaule au lieu de la tête, et s'il le blessa bel et bien, il ne réussit pas à le tuer sur le coup.

Certains hommes renoncent à se battre une fois blessés, d'autres au contraire repartent de plus belle à l'attaque, animés par une fureur meurtrière. Le barbu était de ceux-là. Brandissant son épée à la manière d'une lance, il se rua sur Owen en rugissant assez fort pour couvrir le bruit de la rivière.

Au ralenti, comme en un rêve, Cédric Owen vit sa mort approcher. Quelque part au loin, à l'entrée du tunnel, il entendit Martha hurler son nom, puis un homme cria, mais l'ennemi s'abattit sur lui et le fer transperça sa chemise, sa peau, sa chair, ses poumons. Owen sentit d'abord le sang qui jaillissait de sa poitrine, puis la douleur vint, féroce, brûlante.

Il s'écrasa contre la paroi rocheuse en se fracassant le coude gauche et, de l'état de conscience où il se trouvait à présent, constata avec une froide lucidité que les os éclatés ne se ressouderaient jamais. Ses genoux cédèrent sous lui. Tandis qu'il glissait à terre, adossé à la paroi, il eut la surprise de voir le barbu tomber lui aussi, en basculant en arrière. Alors il sut qu'il se mourait pour de bon, car voici que Fernandez de Aguilar se dressait devant lui, tenant à la main l'épée trempée de sang de Robert Maplethorpe.

Un souvenir lui revint avec une incroyable vivacité.

—Je prends grand plaisir en ta compagnie, dit-il en tentant de lever la main pour l'accueillir. Je n'aurais pas cru que la mort serait assez clémentine pour nous réunir à nouveau.

—Cédric...

Aguilar pleurait sans honte, une chose qu'Owen ne l'avait jamais vu faire de son vivant. Il lui prit la main, et Owen trouva le contact de sa peau étonnamment tiède, pour un mort.

—Je suis venu aussi vite que j'ai pu. Cela fait quatre mois que je joue au chat et à la souris avec mes poursuivants à travers toute l'Angleterre. Je n'ai pas pu vous laisser le chiffon de lin comme convenu, car ce signal les aurait conduits jusqu'à vous. Je les ai perdus juste avant qu'ils entrent dans la grotte. J'ai entendu la pierre bleue crier une fois, fort. C'est grâce à elle que je vous ai rejoints.

Le monde commençait à osciller. Owen plissa le front. Les propos de son ami traversaient son esprit tels des poissons fuyant à son approche. Il en happa un au passage.

—Fernandez ? Ainsi tu es en vie ?

—En vie et indemne, alors que j'avais fait vœu de te protéger.

—Il fallait que je sache si j'étais capable de me battre... pour une fois, commença-t-il en esquissant un pauvre sourire qui s'effaça vite en voyant combien Fernandez semblait triste. Et Martha ? dit-il.

—Elle est blessée, mais sans gravité. Je pourrai la soigner. Mais toi, je ne puis te guérir, mon ami.

J'ai manqué à ma parole. Tu ne devrais pas mourir maintenant, alors que tu viens d'accomplir toutes les tâches que tu t'étais fixées.

—Non... je n'ai pas fini. Il faut que je termine.... le journal. Je dois laisser des indications... pour ceux qui viendront.

—Je transmettrai tout ce que nous avons décidé avec Barnabas. L'université aura son héritage, et le monde comprendra nos messages, mais pas tant que Walsingham vit encore. Tout sera fait, je te le jure.

—Merci.

Les doigts d'Owen devenaient insensibles. En se renversant en arrière, sa tête heurta le sol, mais il

n'éprouva aucune douleur. Par contre, il sentait que la pierre bleue l'attendait, à la lisière entre la vie et la mort, pour le faire traverser. Son âme bondit vers elle, comme un saumon. En un instant de lucidité, il saisit la main de Fernandez.

—Vendez les diamants... Que votre fille... ne manque de rien.

—Elle ne manquera de rien. En ton nom les gardiens tiendront ouverts les chemins. Au revoir, mon ami. Ne m'oublie pas là où tu vas. Je t'y rejoindrai un jour, si je le puis.

Owen sentit une main tiède sur son front, puis on lui ferma les paupières. Alors, le monde s'obscurcit, la paix le gagna, et il put se retourner. Sur un flanc de colline creusé de sillons de craie blanche, il vit un arc de couleur qui attendait, et quatre bêtes devenant une.

Najakmul était là dans sa glorieuse majesté, comme elle l'avait promis. Elle lui ouvrit grand les bras pour l'accueillir. Dans le même élan, il perçut une question, et une ultime requête.

Chapitre 21

Weyland's Smithy, Oxfordshire, 21 juin 2007, 5 h 12

LE tunnel qui menait dans le tombeau n'était guère long, et il n'étouffait pas les bruits de discorde provenant de l'extérieur.

Deux cris résonnèrent coup sur coup. Partagée, Stella sut que Gordon Fraser était maintenant libre de la suivre et elle gémit en pensant à Kit, mais elle tenait la pierre bleue et savait qu'il avait fait le bon choix : plus que sa vie ou la sienne, il importait que la pierre repose au cœur de la terre au lever du soleil.

Au bout du tunnel elle vit un feu, entouré de silhouettes ombrées. L'une se distinguait mieux que les autres ; c'était un homme mince avec un curieux sourire et un pendant d'or accroché à l'oreille.

—Ma dame, dit-il en s'inclinant, nous qui veillons sur vous sommes les gardiens de ce lieu, mais nous ne pourrons le protéger longtemps. Il vous est familier. Y déposerez-vous la pierre ?

Il avait à la main une épée qu'elle reconnut. Elle vérifia, mais il ne portait pas de médaillon autour du cou.

Elle aperçut un renforcement dans le mur du fond, déjà baigné de lumière bleue. C'était la niche qui avait été creusée pour la pierre à l'aube des temps. Perdue dans une sorte d'extase, Stella s'avança gauchement, sans percevoir de mise en garde ni d'urgence. Dans son esprit, il n'y avait pas d'éclairs de couleur, elle sentait seulement venant de la pierre et du terte le même besoin indicible.

Une voix sortit de la terre, qu'elle n'avait encore jamais entendue.

« Hâte-toi. »

Derrière elle, une silhouette massive faite de chair et de sang se profila, bloquant l'issue. Stella Cody

enjamba le feu pour déposer la pierre sculptée à son image dans le creux qui attendait depuis plus de cinq mille ans. Le coup de revolver vint après, ou avant, elle n'aurait su dire, mais son monde explosa en une douleur bleue, et elle fut atteinte dans sa chair, et son sang coula.

Alors, Gordon Fraser fut là, l'œil hagard, face à un vieil homme qui brandissait son bâton, un vieil homme dont le nez ressortait telle la proue d'un navire, et ils devaient tous être morts, car elle vit le dragon des neiges s'élever du flanc de la colline d'Uffington, déployer ses ailes, renverser la tête en arrière et proclamer en rugissant son désir de refouler le mal absolu pour sauver le monde de la dévastation.

Pourtant, le dragon ne put prendre son envol, car il n'était fait que de huit couleurs, et le bleu ciel de la pierre-cœur manquait.

Stella baissa les yeux. En bas, dans les terres des morts, la pierre était plus vivante qu'elle et vibrait plus que jamais.

Sur le flanc de la colline, douze personnes se tenaient en arc de cercle autour du dragon. À leur tête, il y avait le vieil homme couronné de bois de renne, qu'elle reconnut sans peine.

—Nous rejoindras-tu, dernier des gardiens, et rendras-tu son cœur à la terre ? dit Ki'kaame.

—Oui, répondit-elle d'une voix ferme en s'avançant. Un faible appel lui parvint.

—Stell ? Je t'en prie, n'y va pas. Stella s'arrêta. Ki'kaame se figea.

Sur sa gauche se trouvait maintenant un homme aux cheveux argentés. Autour du cou, il portait un médaillon identique au sien. Son sourire venait du fond des âges

—Tu es le dernier et le plus jeune des gardiens, dit-il avec un sourire empreint d'une sagesse très ancienne. Ta vie ne t'a pas préparée à cela. Si tu le souhaites, j'irai porter la pierre jusqu'au cœur du dragon. C'est à toi de choisir.

Le dragon lui lança un appel brûlant du même désir que la pierre.

—Stella? Murmura la voix de Kit, depuis un autre lieu plus lointain, moins lumineux.

—Kit!

Le mot monta de son âme. C'était une réponse, et un choix. Déjà, le froid la gagnait.

—Merci, dit Cédric Owen. Toi et moi, nous avons suivi le chemin de nos cœurs. L'amour compte autant que le devoir.

Il tendit les mains et Stella lui confia le crâne. Alors, le poing de glace qui lui étreignait le cœur rencontra le chant de la pierre bleue, et le monde explosa en fragments bleus, noirs, écarlates.

—STELL?

Elle était couchée sur l'herbe en plein jour, et l'air autour d'elle était peuplé de chants d'oiseaux. Son épaule la brûlait atrocement.

Penché sur elle, Kit la regardait avec un mélange de chagrin et d'émerveillement.

—Stell. Mon Dieu. Stell...

Il la souleva dans ses bras. La douleur de son épaule *fut* si foudroyante qu'elle mit du temps à comprendre.

—Tu es indemne ! S'exclama-t-elle doucement. Tu peux marcher.

—Et toi tu es en vie, dit-il en la déposant à nouveau sur l'herbe rase, en plein soleil. Tu as été touchée, mais le sang s'est arrêté de couler, et la blessure s'est refermée. Regarde, ton médaillon a changé, remarqua-t-il en le lui montrant.

Il n'y avait plus que le dragon, l'homme avait disparu. Sur l'autre face, les plateaux de la balance qui pesait le soleil et la lune avaient eux aussi disparu.

—En tant que scientifique, je préfère ne pas creuser la question. ..., dit-il d'une voix qui manquait d'assurance. Stella, Gordon est mort, ajouta-t-il, sachant qu'elle avait besoin de savoir et n'osait le demander. Tony a pris le revolver et l'a tué. Quant à Davy, il va bien.

—Et Ursula?

—Davy a appelé l'hôpital. Elle va s'en sortir. Kit l'aida à se redresser.

— « Suis ton cœur et le mien, car ils ne font qu'un », cita-t-elle. Cédric Owen était là. Il m'a donné le choix. J'ai suivi mon cœur, Kit. Je suis revenue vers toi.

—Oui, je l'ai senti. Et tu ne peux savoir à quel point j'en suis heureux.

Étourdie de douleur et de soleil, elle lui prit la main.

— « Ne me déçois pas, car ce faisant, c'est à toi-même que tu faillirais, ainsi qu'à tous les mondes qui attendent. » J'ignore ce que les mondes attendent, mais ni toi ni moi n'avons failli.

—Je sais, dit Kit.

Il sourit encore, et le monde s'éclaira et fut parfait.

« Il ya un peu de moi dans chacun de mes personnages. Stella et moi avons beaucoup en commun.

Elle ne renonce pas avant d'avoir atteint le cœur d'un problème, ce qui me ressemble tout à fait. »

Manda Scott

D'origine écossaise, Manda Scottt a exercé pendant quinze ans la profession de vétérinaire. Elle se consacre désormais à l'écriture. Elle s'est d'abord illustrée comme auteur de romans policiers, notamment grâce à *Morale à zéro*, qui a été nommé pour l'Edgar Award, prix majeur de la littérature policière aux États-Unis. Puis elle s'est tournée vers le roman historique en se lançant dans une saga en quatre tomes, *la Reine celte*. La phase de documentation la stimule tout particulièrement : « Ça me permet d'aller de surprise en surprise sans parler de la joie secrète que j'éprouve à passer des journées entières plongée dans des livres, pour en extraire de minuscules détails. » Pour écrire *la Prophétie de cristal*, elle s'est ainsi imprégnée de l'époque des Tudor. Elle qui a longtemps vécu à Cambridge, sans connaître grand-chose de cette ville, s'est du coup passionnée pour son histoire. Quant à la légende maya des crânes de cristal, elle en a retenu le message; elle aussi redoute que l'humanité finisse par provoquer elle-même sa destruction. « Ce que nous dit ce mythe, c'est que nous pouvons changer- il n'est pas trop tard - à condition de prêter attention aux mises en garde et d'agir en conséquence. » Quand elle écrit, Manda Scott apprécie le calme de son village, dans le Shropshire, comté très rural de l'ouest de l'Angleterre. La vie à la campagne l'enthousiasme : « J'aime le silence. La nuit, je vois les étoiles.

J'aime pouvoir me promener sur des kilomètres sans rencontrer personne, ou m'asseoir dans le jardin pour écouter les buses et les corneilles. » De son ancien métier, elle a gardé l'amour des bêtes. Depuis qu'elle est romancière, elle a enfin le temps de s'occuper de ses propres animaux. «

Avoir un chien chez moi a été le premier gros changement dans ma vie, dit-elle. Je n'échangerais pour rien au monde l'écriture pour une autre activité. »